

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

RELATIVITÉ LINGUISTIQUE ET PRÉPOSITIONS SPATIALES

EN FRANÇAIS ET EN ESPAGNOL

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN LINGUISTIQUE

PAR

ANNE-HÉLÈNE JUTRAS-TARAKDJIAN

AVRIL 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [a] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

*À ma mère.*

## AVANT-PROPOS

Il y a plus de dix ans, à la fin d'un long travail universitaire portant sur Freud et la création littéraire, je parlais de la création comme d'un miracle qui ne saurait jamais s'expliquer que par des modèles d'analyse inventés, *créés par un langage lui-même créé*. Je me souviens de l'angoisse que cette simple phrase avait laissée dans son sillage : je savais qu'à partir de celle-ci, je pourrais me plonger dans des réflexions sans fin sur l'origine du langage et sur son rôle dans notre façon de construire et de percevoir la réalité, ou les réalités... Le sujet était intéressant, certes, mais donnait le vertige. Je me souviens encore des mots de celle qui avait lu ce travail lorsqu'elle s'était arrêtée à cette phrase : ce serait un très bon sujet de thèse...

Mais je ne me suis pas rendue au doctorat et seulement avant d'entreprendre mon cheminement en maîtrise, il s'est écoulé dix ans. Dix années jalonnées de diverses expériences personnelles et professionnelles qui ne m'auront finalement pas beaucoup éloignée de cette réflexion sur le langage : voyages, apprentissage (plus ou moins poussé) de langues étrangères (espagnol, portugais, dioula, mooré, etc.), traduction de textes de l'anglais vers le français, études en enseignement du français langue seconde et enseignement du français à des immigrants adultes. Toutes ces expériences ont, de diverses manières, nourri ma profonde intuition que la langue que chacun parle a une influence sur sa pensée, sur sa façon de se représenter la réalité. Devant les difficultés de certains apprenants du français à effectuer certains transferts linguistiques parce que tel mot français ne trouve pas son équivalent dans leur langue ou parce que tel mot de leur langue ne se dit pas en français, je me suis plus d'une fois demandé : si un mot n'existe pas dans une langue (mais existe dans une autre), le concept qu'il y a derrière existe-t-il pour ceux qui la parlent? Devant mes propres difficultés à traduire parce qu'un mot anglais, par exemple, ne trouve pas exactement son pendant français, je me suis dit plus d'une fois : si les frontières des mots d'une langue ne coïncident pas parfaitement avec celles des mots d'une autre langue, il est impossible de penser que l'on possède exactement les mêmes concepts et que l'on se représente le monde exactement de la même façon.



J'ai un jour décidé d'approfondir ma réflexion sur la relation entre langue et pensée et de m'inscrire à la maîtrise en linguistique. Pendant longtemps, j'ai ignoré quelle direction allait prendre ce mémoire. Je n'aurais jamais pensé être amenée à travailler sur une classe de mots aussi complexe et aussi abstraite que celle des prépositions. Sans doute cette orientation de recherche était-elle bien différente de ce que mon esprit un peu romanesque avait imaginé au départ, mais elle n'en est pas moins intéressante, surtout pour l'enseignante de français langue seconde que je suis. En effet, les prépositions représentent sans doute la classe de mots dont les subtilités sont les plus difficiles à maîtriser pour les apprenants du français ou d'une nouvelle langue en général, et de les analyser d'aussi près jette un éclairage nouveau sur mon travail.

## REMERCIEMENTS

Je remercie d'abord le Fonds de recherche Société et culture (FQRSC) pour son soutien financier.

Plus personnellement maintenant, j'exprime mes remerciements les plus sincères à mon directeur de recherche, Denis Bouchard, pour ses conseils et ses commentaires, toujours précis et judicieux, et surtout aussi pour sa grande patience et sa capacité à désamorcer mon stress. Je le remercie pour sa rigueur, son sens critique et sa grande intelligence, toujours inspirante.

Je remercie également Sophie Piron et Julie Rinfret d'avoir accepté d'être mes lectrices.

Je remercie aussi de tout cœur mes informateurs, qui m'ont permis d'y voir plus clair sur les prépositions spatiales espagnoles. Je suis particulièrement reconnaissante à Alejandro, Beatriz, Mariana, Sandra, Liz et Oscar pour leur grande générosité en temps.

Merci à mon frère, qui a eu le courage de passer à travers ce mémoire malgré certaines difficultés d'ordre théorique, et à Marika, qui a pris le temps d'en lire quelques pages et qui m'a encouragée à le mener à son terme avec discipline. Je remercie aussi bien sûr mes amis, sans le support de qui cette périlleuse entreprise de rédaction n'aurait pas eu tous ces moments de lumière et de réconfort.

Merci finalement à ma mère, qui m'a transmis son amour de la langue et des mots et qui m'a toujours soutenue de son mieux dans tout.

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS .....	iii
LISTE DES FIGURES .....	ix
LISTE DES TABLEAUX .....	x
RÉSUMÉ .....	xi
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
RELATIVITÉ LINGUISTIQUE : HISTORIQUE ET CADRE THÉORIQUE .....	6
1.1 Autonomie du langage et universalité : du structuralisme à la grammaire générationnelle .....	7
1.2 La relativité linguistique : lumière sur les spécificités des langues .....	10
1.2.1 Boas, Sapir et Whorf .....	11
1.2.2 La linguistique cognitive et la relativité linguistique repensée .....	14
1.3 Linguistique cognitive, catégorisation spatiale et prépositions .....	18
1.3.1 L'hypothèse cognitive mise à l'épreuve .....	18
1.3.2 Dominance cognitive et dominance linguistique .....	20
1.3.3 La conceptualisation spatiale : quelques concepts et travaux importants .....	21
1.3.3.1 La cible et le site .....	21
1.3.3.2 Levinson et les cadres de référence .....	22
1.3.3.3 Bowerman et Choi : analyse comparative des systèmes de représentation spatiale .....	25
1.3.3.4 Vandeloise et le rejet des définitions topologiques .....	29
CHAPITRE II	
MÉTHODOLOGIE .....	35
2.1 Corpus de départ et première phase de collecte de données .....	35

2.2	Deuxième phase de collecte de données .....	37
2.3	Troisième phase de collecte de données .....	38
2.4	Quatrième phase de collecte de données .....	39
2.5	Limites .....	40
CHAPITRE III		
LES PRÉPOSITIONS SPATIALES ESPAGNOLES .....		42
3.1	<i>En</i> , une préposition passe-partout? .....	42
3.1.1	Un réseau sémantique tournant autour de la localisation .....	43
3.1.1.1	Le sens du <i>sur place</i> .....	45
3.1.1.2	Le sens du <i>support</i> et de <i>contact</i> .....	48
3.1.1.3	Le sens de la <i>contenance</i> .....	49
3.1.1.4	Le sens de la <i>direction</i> ou du <i>point d'arrivée</i> .....	51
3.1.1.5	Le sens de la <i>proximité</i> .....	53
3.1.1.6	Le sens de l' <i>incorporation</i> ou du <i>mélange</i> .....	54
3.1.1.7	Sens figurés .....	55
3.2	<i>En</i> , préposition unique ou substituable? .....	55
3.2.1	Les cas où la préposition <i>en</i> est d'usage exclusif ou prédominant .....	56
3.2.1.1	Le sens de la <i>direction</i> ou du <i>point d'arrivée</i> .....	58
3.2.1.2	Le sens de la <i>contenance</i> .....	60
3.2.1.3	Le sens du <i>support</i> et du <i>contact</i> .....	64
3.2.2	<i>En</i> substituable? .....	66
3.2.2.1	Les rapports de <i>contenance</i> .....	67
3.2.2.2	Les rapports de <i>support</i> et de <i>contact</i> .....	71
3.3	Les relations verticales .....	76
3.3.1	Les situations avec contact .....	77
3.3.2	Les situations sans contact .....	81

CHAPITRE IV	
PRÉPOSITIONS FRANÇAISES ET ESPAGNOLES : ANALYSE DES DIFFÉRENCES ET RELATIVITÉ LINGUISTIQUE .....	85
4.1 Le cas du <i>en</i> espagnol .....	86
4.1.1 Une préposition espagnole pour deux prépositions françaises .....	87
4.1.2 L'existence parallèle de prépositions de nature strictement topologique .....	91
4.1.3 Quand le <i>en</i> espagnol est traduit par d'autres prépositions que <i>dans</i> et <i>sur</i> .....	94
4.2 L'expression des relations verticales .....	102
4.3 Quand le choix de la préposition est dicté par le verbe en espagnol .....	105
4.4 Différences et relativité linguistique .....	106
CONCLUSION .....	110
APPENDICE A	
EXTRAITS DES QUESTIONNAIRES UTILISÉS .....	114
APPENDICE B	
DESSINS .....	121
RÉFÉRENCES .....	127

## LISTE DES FIGURES

Figure 1.1	Illustration des actes de « séparation » et d' « union » chez les jeunes enfants de langue anglaise et de langue coréenne .....	26
Figure 1.2	Expression des relations de contenance et de support en anglais et en néerlandais .....	28
Figure 1.3	Expression des relations de contenance et de support en anglais et en finnois .....	28
Figure 1.4	Différences interlinguistiques dans l'expression des relations de contenance et de support .....	29
Figure 1.5	Ampoule ou bouteille? .....	32
Figure 4.1	Différences entre le français et l'espagnol dans l'expression des rapports de support et de contenance .....	87
Figure 4.2	Hiérarchie des concepts .....	88
Figure 4.3	Les rapports exprimés par <i>en</i> et les prépositions françaises équivalentes .....	90
Figure 4.4	Différences entre le français et l'espagnol dans l'expression des rapports de support et de contenance (version améliorée) .....	91
Figure 4.5	<i>Dans</i> et <i>sur</i> : un plus grand éventail de situations spatiales que <i>dentro de</i> et <i>sobre</i> .....	93
Figure 4.6	<i>En</i> et ses traductions possibles .....	101
Figure 4.7	L'expression des relations verticales avec contact en français et en espagnol .....	104
Figure 4.8	L'expression des relations verticales sans contact en français et en espagnol .....	104

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1	La cible et le site .....	22
Tableau 1.2	Les cadres de référence de Levinson .....	23
Tableau 1.3	Classification des actes de « séparation » et d' « union » par de jeunes enfants de langue anglaise et de langue coréenne .....	26
Tableau 1.4	Expression des rapports de contenance et de support : variations interlinguistiques .....	27
Tableau 2.1	Les prépositions spatiales françaises et espagnoles .....	35
Tableau 2.2	Modèle du tableau récapitulatif des réponses obtenues .....	38
Tableau 3.1	Le <i>in</i> latin et ses équivalents espagnols et français .....	43
Tableau 3.2	Utilisation de la préposition <i>en</i> : propriétés possibles des sites .....	44
Tableau 3.3	Répartition des résultats pour les exemples (129) à (131) .....	67
Tableau 3.4	Possibilités de substitution de <i>en</i> avec <i>dentro de</i> ou <i>sobre</i> selon le sens .....	76
Tableau 4.1	Différents usages de <i>dans</i> et de <i>sur</i> et prépositions espagnoles équivalentes .....	93
Tableau 4.2	L'expression des relations verticales positives en français .....	103

## RÉSUMÉ

Ce mémoire s'intéresse à l'hypothèse de la relativité linguistique, selon laquelle la langue exercerait une certaine influence sur la pensée, sur la façon de se représenter la réalité. Cette hypothèse, connue sous le nom d'*hypothèse Whorf-Sapir* en l'honneur de ceux qui l'ont popularisée, a été beaucoup critiquée, voire ridiculisée, parce que jugée indéfendable. Or, dans les deux dernières décennies, la linguistique cognitive s'est intéressée à cette hypothèse, se l'est réappropriée et a cherché à démontrer que la langue avait effectivement son mot à dire dans la structuration de la pensée. Selon la perspective cognitiviste de la relativité linguistique – dans laquelle s'inscrit ce travail –, la langue peut effectivement avoir une influence sur la perception et la mémoire que l'on a de certaines situations; en fait, la structure d'une langue rendrait ses locuteurs attentifs à certains aspects de l'expérience du monde contenus dans les catégories grammaticales obligatoires. L'aspect sur lequel nous nous penchons est celui de la catégorisation spatiale. Plus précisément, nous nous intéressons aux systèmes de prépositions spatiales de l'espagnol et du français. Ces deux langues, pourtant très près l'une de l'autre, ne font pas le même découpage conceptuel spatial, n'expriment pas les relations spatiales de la même façon. Dans ce mémoire, nous avons cherché à découvrir quel découpage conceptuel faisaient les locuteurs de l'espagnol en ce qui a trait aux relations de contenance et de support (par les prépositions *en*, *dentro de* et *sobre*) et aux relations spatiales sur l'axe vertical (exprimées par les prépositions *en*, *sobre*, *encima de*, *por encima de*, *arriba de* et *por arriba de*). Nous avons ensuite comparé nos conclusions avec nos connaissances sur le système prépositionnel spatial français et avons tenté d'analyser ces différences sous l'angle relativiste. Nous avons réfléchi à la question de savoir si les différences observées entre les deux systèmes linguistiques pouvaient impliquer des différences conceptuelles et perceptuelles.

Mots-clés : relativité linguistique, linguistique cognitive, catégorisation spatiale, prépositions, français, espagnol.



*Toute la terre  
une seule bouche  
les mêmes mots*

*On lève le camp de l'Orient  
on trouve une plaine où s'installer  
dans le pays de Shinear*

*Chacun dit à l'autre  
Ah fabriquons des briques  
Et des fours pour les enfourner*

*La brique est leur pierre  
le bitume leur mortier*

*Ils disent  
Ah construisons-nous une ville  
et une tour  
sa tête touchera le ciel*

*Faisons-nous un nom  
et nous ne serons jamais dispersés  
sur toute la terre*

*Yhwh descend pour voir la ville et la tour  
Construites par les fils de l'adam*

*Yhwh dit  
Tous ensemble ils commencent à ne faire plus  
qu'une seule bouche et qu'une seule communauté  
rien ne leur sera impossible*

*Ah descendons tout brouiller dans leur bouche  
que chacun ne comprenne plus la bouche de l'autre*

*Yhwh les disperse sur toute la terre  
Ils arrêtent de construire la ville*

*On l'appelle Babel  
car ici Yhwh a tout brouillé  
dans la bouche de toute la terre  
et de là a fait se disperser  
tout le monde sur toute la terre*

(Genèse 11, 1-9)

## INTRODUCTION

[...] on n'a suivi en aucune langue, sur le sujet des prépositions, ce que la raison aurait désiré, qui est qu'un rapport ne fût marqué que par une préposition, et qu'une même préposition ne marquât qu'un seul rapport.

- Arnauld et Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée*

Depuis longtemps, la relation entre langue et pensée, centrale en philosophie du langage, alimente bien des discussions dans des domaines aussi diversifiés que la linguistique, la psychologie, l'anthropologie, l'ethnologie et l'ethnolinguistique. L'idée selon laquelle la langue signifierait nos pensées a été la plus communément admise au fil des siècles. Cette idée se retrouve, entre autres, au centre de la conception mentaliste de la grammaire proposée par Arnauld et Lancelot en 1660, qui veut que les mots aient été inventés pour faire connaître le contenu de la pensée humaine :

[...] on ne peut bien comprendre les diverses sortes de significations qui sont enfermées dans les mots, qu'on n'ait bien compris auparavant ce qui se passe dans nos pensées, puisque les mots n'ont été inventés que pour les faire connaître. (Arnauld & Lancelot, 2010 [1660], p. 47)

Dans leur projet universaliste de grammaire « générale et raisonnée », qui a d'ailleurs semé des graines dans la réflexion de Chomsky et dans le développement de sa grammaire universelle, les deux auteurs se sont attachés à décrire « les raisons de ce qui est commun à toutes les langues » et « les principales différences qui s'y rencontrent ». Qu'il existe ou non des différences entre les langues ne semble en rien influencer, pour eux, la nature du rapport entre langue et pensée. Or, certaines de leurs observations sont propres à orienter la réflexion vers de nouvelles voies. Ce qui est rapporté ici en exergue au sujet des prépositions, par exemple, trouve écho dans plusieurs recherches en linguistique cognitive.

Si les langues ont en commun, comme le soutiennent Arnauld et Lancelot, la polysémie de la préposition de même que différentes façons d'exprimer un même rapport, il convient de pousser plus loin la réflexion et de s'interroger sur la grande variabilité des prépositions et des rapports qu'elles expriment à travers les langues. Car d'une langue à l'autre, tenter

l'exercice d'une traduction machinale de ces mots relationnels peut souvent donner lieu à des résultats douteux, chaque système langagier obéissant à ses propres lois. Comme le mentionne Trujillo (1995), la classe des prépositions, bien que possédant un nombre de lexèmes relativement petit si on la compare aux classes lexicales ouvertes, donne bien du fil à retordre aux systèmes de traduction automatique. En effet, chaque langue ayant procédé à son propre découpage conceptuel, il est bien rare de voir les frontières des concepts coïncider tout à fait. Qui plus est, pour compliquer davantage les choses, il existe à travers les langues du monde le problème de l'équivalence des moyens formels pour exprimer ce qui l'est par les prépositions dans une langue comme le français. Certaines langues, par exemple, traduisent les rapports entre les choses, les personnes et les idées au moyen de postpositions, alors que d'autres le font à travers les cas morphologiques.

Gentner et Boroditsky résument bien les propriétés des classes fermées dont font partie les prépositions :

Closed-class words have a number of interesting properties relative to open-class words: they are mostly of high frequency, they are not easily translated, they are rarely borrowed in language contact, their interpretation is context-sensitive, and they are often polysemous and even syncategorematic<sup>1</sup>. (2001, p. 216)

Toutes ces propriétés font en sorte que les prépositions constituent une catégorie lexicale complexe et un terreau fertile aux recherches et aux analyses.

Les chercheurs en linguistique cognitive font de la diversité un ingrédient de base dans le creuset de leurs investigations. Dans le domaine de la catégorisation spatiale, les observations faites par certains d'entre eux, au cours des dernières décennies (Choi & Bowerman, 1991; Bowerman, 1996; Bowerman & Choi, 2001; Brown & Levinson, 1993; Levinson, 1996a, 1996b, 2003; Vandeloise, 1986, 1987, 2003a, 2004; Boroditsky, 2010; Boroditsky & Gaby, 2010), montrent que la conceptualisation de l'espace peut varier d'une langue à l'autre et que son expression, dans une langue particulière, obéit à certains principes qui ne sont pas

---

<sup>1</sup> La distinction entre les mots **catégorématiques** et **syncatégorématiques** est bien décrite dans le passage suivant de Vandeloise (2006, p. 220) : « Il faut distinguer les mots **catégorématiques**, qui peuvent être définis en relation directe avec ce qu'ils représentent, et les mots **syncatégorématiques** ou **relationnels**, qui ne peuvent être définis qu'en fonction des mots entre lesquels ils établissent une relation.

toujours partagés en tous points par les autres langues. Ces recherches, qui se penchent sur les particularités des langues et qui s'interrogent sur la nature spécifique de leur système conceptuel, vont plus loin que le constat des auteurs de Port-Royal, qui se sont contentés d'évoquer le caractère polyvalent de la préposition et de considérer cette propriété comme étant commune à toutes les langues du monde – donc comme étant *universelle*. La diversité linguistique peut donc motiver à la fois la recherche de l'universel et celle du spécifique, de même qu'elle motive, comme il en sera question tout au long de notre premier chapitre, le débat entourant la nature de la relation entre langue et pensée.

Quelle est donc la nature de cette relation? Les auteurs de Port-Royal, comme il a été rapporté précédemment, considèrent, à l'instar de bien d'autres avant et après eux, que les mots agissent en tant que reflet de la pensée. Il n'en demeure pas moins qu'ils reconnaissent l'arbitraire du lien existant entre les deux, idée que reprendra et approfondira Saussure deux siècles et demi plus tard. Cette notion d'arbitraire telle que revue dans le *Cours de linguistique générale* (Saussure, 1972 [1916]), qui défend plutôt l'idée d'un arbitraire *radical* du signe – idée selon laquelle non seulement les mots sont arbitraires, mais également les concepts qu'ils désignent – est sans aucun doute un élément de réflexion central pour ceux qui postulent l'existence d'une relation inverse entre langue et pensée. En effet, si, d'une langue à l'autre, les mots et les concepts sont arbitraires, comment cela ne pourrait-il pas avoir d'incidence sur la pensée?

L'hypothèse de la relativité linguistique, selon laquelle la structure du langage détermine – ou influence – la structure de la pensée, ne date pas d'hier. Souvent associée aux noms de Benjamin Lee Whorf et d'Edward Sapir (hypothèse *Whorf-Sapir* ou *Sapir-Whorf*), dont les travaux remontent à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, on ne saurait, en fait, en retracer l'origine exacte. Toutefois, cette thèse qui, chez plusieurs, n'a pas dépassé le stade de l'intuition, aurait connu ses premiers moments forts avec les philosophes allemands Johann Gottfried von Herder (1744-1803) et, principalement, Wilhelm von Humboldt (1767-1835) (Duval, 2001). C'est cependant avec les travaux de Sapir et de Whorf qu'elle a connu ses sommets de popularité. Si, dans les années 1950, leurs idées, d'abord peu prises au sérieux, ont connu une hausse d'attention et d'estime, elles ont bien vite été victimes du succès retentissant de la grammaire générative de Chomsky. Celle-ci se penchant sur ce qu'il y a

d'universel dans les langues, les générativistes n'ont pas manqué, au fil des décennies, d'opposer à leur théorie cette hypothèse qui met plutôt l'accent sur les particularités des langues. On n'a pas manqué de critiquer le caractère faux et fou de cette hypothèse, jugée invérifiable. D'objet d'adulation, celle-ci est rapidement devenue objet de dérision, accusée d'être un exemple de fausse science (Duval, 2001). Or, les dernières décennies ont vu un foisonnement de nouvelles recherches en sciences cognitives tendant à redonner des lettres de noblesse à une vision que d'aucuns jugent malavisé de discréditer absolument. La relativité linguistique, repensée à la lumière de la linguistique cognitive, connaît maintenant une nouvelle vie.

Du vieux et vaste débat entourant la relation entre langue et pensée, quatre grandes tendances se sont dessinées (Tohidian, 2008), exprimées ici sommairement :

1. La langue que nous parlons influence / détermine notre façon de penser.
2. La façon de penser d'un locuteur détermine l'usage de la langue.
3. Langue et pensée sont indépendantes, mais deviennent graduellement interdépendantes durant l'enfance.
4. Langue et pensée sont indépendantes l'une de l'autre.

C'est dans le cadre très général de cette relation entre langue et pensée que se situe le présent mémoire, dont l'objectif est de découvrir les différences prépositionnelles spatiales entre le français et l'espagnol et d'engager une réflexion sur les implications potentielles de ces différences aux niveaux conceptuel et perceptuel.

Ce mémoire s'intéresse principalement à la première grande tendance de la relation entre la langue et la pensée, à savoir l'hypothèse de la relativité linguistique, selon laquelle le langage exercerait une certaine influence sur notre représentation de la réalité. Dans une perspective cognitiviste, cette hypothèse postule qu'une langue, dans sa structure, rendrait attentifs ses locuteurs à certains aspects de l'expérience du monde contenus dans les catégories grammaticales obligatoires. L'aspect qui retient ici notre attention est celui de la catégorisation spatiale. Nous nous intéressons particulièrement aux systèmes de prépositions spatiales de l'espagnol et du français.

Nous nous sommes penchée sur les prépositions espagnoles *en*, *dentro de* et *sobre*, ainsi que sur certaines autres exprimant des relations verticales (*encima de*, *por encima de*, *arriba de*). Nous avons d'abord cherché à découvrir les règles régissant l'usage de chacune de ces prépositions, à découvrir quel découpage conceptuel faisaient les locuteurs de l'espagnol en ce qui a trait principalement aux relations de contenance et de support et aux relations spatiales sur l'axe vertical. Nous avons ensuite comparé nos conclusions à ce que nous connaissons du découpage spatial que fait le français à travers ses prépositions. Le français et l'espagnol, quoique partageant, de par leur filiation, de grandes ressemblances, comportent des différences que nous avons tenté d'analyser sous l'angle relativiste. À la question de savoir si les différences entre les deux systèmes linguistiques entraînent des différences conceptuelles et perceptuelles – question très vaste et à laquelle il est très difficile de répondre dans le cadre de ce travail, sans les outils dont nous aurions besoin pour peut-être réussir à le faire –, nous n'apportons pas tant une réponse que des pistes de réflexion. Sans poser l'hypothèse du déterminisme linguistique et sans rejeter non plus l'existence d'universaux de la pensée, nous nous proposons simplement de réfléchir à la part de relativité qu'il peut exister dans la description des relations spatiales entre deux langues pourtant voisines.

Le premier chapitre de ce travail expose les différentes propositions théoriques quant à la relation entre la langue et la pensée et présente en détails l'historique de l'hypothèse de la relativité linguistique. Quelques concepts clés de l'analyse des relations spatiales y sont également présentés, de même que certains travaux importants ayant été effectués autour de la conceptualisation spatiale (ceux de Levinson, de Bowerman et Choi et de Vandeloise). Le deuxième chapitre présente la méthodologie utilisée pour mener notre étude des prépositions spatiales espagnoles. Le troisième chapitre propose une description détaillée des différentes utilisations des prépositions espagnoles à l'étude, et ce, dans différents contextes. Le quatrième et dernier chapitre présente quant à lui une analyse des différences prépositionnelles spatiales entre le français et l'espagnol et une réflexion autour de la relativité linguistique entre les deux langues.

## CHAPITRE I

### RELATIVITÉ LINGUISTIQUE : HISTORIQUE ET CADRE THÉORIQUE

The purpose of Newspeak was not only to provide a medium of expression for the world-view and mental habits proper to the devotees of Ingsoc [English Socialism], but to make all other modes of thought impossible. It was intended that when Newspeak had been adopted once and for all and Oldspeak forgotten, a heretical thought – that is, a thought diverging from the principles of Ingsoc – should be literally unthinkable, at least as far as thought is dependent on words.

- George Orwell, 1984

En 1949, l'écrivain anglais George Orwell publiait le roman *1984*, auquel il a joint un appendice portant sur les *Principes du Novlangue [Newspeak]*, langue inventée par les forces du pouvoir visant à rendre impossible toute pensée subversive. Dans cet appendice, il confère à la langue un pouvoir suprême de domination de la pensée; dans une très large mesure, la pensée dépendrait des mots. Cette vision littéraire de la relation langue-pensée est souvent associée à l'hypothèse de la relativité linguistique dans sa version la plus radicale. La langue peut-elle donc avoir une telle incidence sur la pensée? L'idée – présente chez Orwell – selon laquelle la non existence d'un mot empêcherait l'existence de la pensée correspondante est, sans doute, difficilement défendable. Elle n'est pas la seule à être tombée dans le discrédit. La thèse associationniste, par exemple, qui veut qu'il existe un lien direct entre un mot et sa référence dans le monde ou, dit autrement, que les mots aient été créés par analogie avec ce qu'ils désignent, a elle aussi été délaissée (Vandeloise, 2006). Mais est-il moins radical d'affirmer que la langue n'exerce aucune influence sur la pensée et n'en est que le pur reflet, ou encore que chacun des deux domaines est indépendant de l'autre? Il convient de se le demander. Dans ce chapitre, les principales prises de position dans le débat séculaire entourant la nature de la relation entre langue et pensée seront explicitées.



### 1.1 Autonomie du langage et universalité : du structuralisme à la grammaire générative

La relation langue-pensée étant de très vaste portée, différentes disciplines s'y sont intéressées, à commencer par la philosophie qui, depuis l'Antiquité, fait du langage un élément de réflexion crucial. Aristote, dans *De l'interprétation*, a postulé l'existence d'une expérience mentale unique pour tous les êtres humains, indépendamment de la langue parlée (Vandeloise, 2003b, p. 40). Avant lui, Parménide défendait l'idée d'une langue miroir de la pensée et d'une pensée miroir du monde. Cette idée a, dans ses grandes lignes, prévalu jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans le domaine de la linguistique, les Modistes du Moyen-Âge ont proposé l'idée d'une grammaire reflétant la réalité. Les auteurs de Port-Royal situent également leur grammaire dans le cadre de la conception d'une langue-reflet. Selon cette conception, le postulat de l'existence d'universaux linguistiques – ce qui est commun à toutes les langues – a nécessairement pour corollaire l'existence d'universaux de la pensée.

Autant la recherche de l'universel à travers les langues du monde peut se trouver derrière l'idée d'une relation unidirectionnelle de la pensée vers la langue, autant elle peut en amener certains à défendre la thèse de l'autonomie du langage. Telle est la démarche des structuralistes du XX<sup>e</sup> siècle, qui ont fait sortir la pensée du champ d'action de la linguistique, en défendant pratiquement l'idée que le sens devait en être évacué (Vandeloise, 2006, p. 21). Dès lors, le langage devait être étudié en tant que *structure* indépendante du monde, ce qui s'oppose aux vues associationnistes. Dans *Prolégomènes à une théorie du langage*, L. Hjelmslev définit ainsi la position structuraliste :

On comprend par linguistique structurale un ensemble de recherches reposant sur une hypothèse selon laquelle il est scientifiquement légitime de décrire le langage comme étant essentiellement une entité autonome de dépendances internes ou, en un mot, une structure. (Hjelmslev (1968), cité dans Vandeloise, 1991, p. 71)

Pour les structuralistes, si la langue n'entretient plus de lien avec le monde, le seul lien qu'elle entretient avec la pensée est d'être ce qui lui donne forme.

Le terme de *structure* a remplacé le terme de *système* qu'avait proposé Saussure, qui est souvent considéré comme le fondateur de la linguistique structurale. Celui-ci, dont les vues auraient été plus tard radicalisées par le courant structuraliste (Vandeloise, 2006), avait



avancé que toute langue, de façon tout à fait conventionnelle, constituait un système à l'intérieur duquel s'effectuait une combinaison de signes; chaque langue constituait donc un système indépendant de celui des autres langues. C'est à partir de cette représentation de la langue comme système de connexions internes entre ses différents éléments – qui ne se définissent que les uns par rapport aux autres – que les tenants du structuralisme sont allés jusqu'à postuler l'autonomie du langage.

La théorie de la grammaire générative et transformationnelle, créée par Noam Chomsky dans les années 1950 (1957, 1975 [1955]), présuppose également l'autonomie du langage. Selon cette théorie, très influente jusqu'à nos jours, le langage serait le produit du cerveau humain, qui abriterait une intelligence innée spécifique lui étant destinée et qui distinguerait l'homme de l'animal. Cette intelligence langagière ne peut être qu'universelle de par le fait qu'elle relève de la biologie. Dans cet extrait, Vandeloise relève bien les implications de l'existence de cette intelligence spécifique :

[...] l'intelligence spécifique au langage est pourvue de mécanismes qui peuvent reconnaître les aspects qui caractérisent la structure syntaxique de chaque langue. Ces mécanismes fonctionnent comme des paramètres qui s'activent à chaque fois que l'enfant entend le phénomène linguistique correspondant dans la langue parlée autour de lui. S'ils ne sont pas activés dans l'enfance, ces paramètres dégénèrent et disparaissent. L'enfant n'a donc pas à créer des règles mais à oublier les règles inutiles pour parler la langue à laquelle il est exposé. Selon cette théorie, les enfants qui ne sont pas exposés au langage assez tôt ne pourraient pas apprendre une langue. (Vandeloise, 2006, p. 22)

La théorie chomskienne est une théorie principalement syntaxique, dans le sens où elle se concentre sur le module syntaxique – indépendant des modules phonologique et sémantique – dans son analyse du langage et dans sa recherche d'universaux à travers la diversité linguistique. Elle partage donc avec le structuralisme l'idée que le langage peut être analysé indépendamment du sens lexical. Si, en surface, les langues du monde apparaissent très différentes, c'est au niveau de leur *structure profonde* que les universaux peuvent être identifiés.

En même temps qu'il défend l'idée d'un module syntaxique universel, Chomsky semble croire en une composante sémantique uniforme pour toutes les langues :

However surprising the conclusion may be that nature has provided us with an innate stock of concepts, and that the child's task is to discover their labels, the empirical facts appear to leave open few other possibilities. (1997, pp. 29-30)

If substantive elements (verbs, nouns, etc.) are drawn from an invariant universal vocabulary, then only functional elements will be parameterized. (1995, p. 131)

Ainsi Chomsky croit-il que le langage ne fait qu'étiqueter des concepts préexistants, créés par notre système cognitif. Cette vision n'est pas si loin de la doctrine nomenclaturiste de Platon (exposée dans le *Cratyle*), selon laquelle les sons étiquettent aussi des concepts préexistants, à la différence que ceux-ci existeraient indépendamment des humains. En revanche, cette vision s'éloigne des vues de Saussure, selon qui les mots n'agissent pas en tant que simples étiquettes à concepts. Celui-ci croit en effet que les frontières des concepts ne sont pas les mêmes pour toutes les langues, qui découpent le réel chacune à leur façon; ainsi, le découpage conceptuel en signifiés est-il pour lui aussi arbitraire que le choix des sons des signifiants.

À condition d'y adhérer, cette assertion saussurienne, fondamentale, illustre bien l'insuffisance de cette approche autonomiste introduite par Chomsky. En effet, s'il peut très bien exister un module syntaxique universel, cela n'empêche pas l'existence de variations sémantiques entre les langues. Or, les adeptes de cette thèse universaliste et innéiste tiennent peu ou pas compte de ces variations et considèrent plus souvent qu'autrement la thèse relativiste, qui met l'accent sur les spécificités des langues, comme étant absolument opposée à la leur.

Il convient ici d'apporter la précision que Noam Chomsky, dans ses travaux de la dernière décennie, a modifié sa position autonomiste du langage<sup>2</sup>. Celui-ci, en effet, défend maintenant plutôt l'idée selon laquelle la fonction principale du langage (en tant que faculté) est de structurer la pensée (Chomsky, 1994; Hinzen, 2006). Or, il ne tient pas compte du fait que lorsqu'on pense, on le fait dans une langue particulière. C'est ce qui distingue sa vision des relativistes, selon qui la langue a certes son mot à dire dans la structuration de la pensée.

---

<sup>2</sup> Cela n'empêche pas le fait que de nombreux linguistes se réclamant de son école ne l'ont pas suivi en ce sens.

## 1.2 La relativité linguistique : lumière sur les spécificités des langues

*Mamihlapinatapai* : mot du Yagan signifiant « un regard partagé entre deux personnes dont chacun espère que l'autre va prendre l'initiative de quelque chose que les deux désirent mais qu'aucun ne veut commencer. »  
- Wikipédia

Si les hommes, depuis Babel et ce fameux jour où, punis par Dieu, ils auraient cessé de parler une langue commune et commencé à se disperser de par le monde, ont vécu beaucoup d'incompréhension, ils ont aussi vécu la curiosité face à toute cette diversité linguistique. Des expériences telles que la traduction ou l'étude / apprentissage d'une ou plusieurs langues ne sont pas étrangères à la réflexion sur la relation entre la langue et la pensée. La confrontation à la différence, les difficultés de traduction<sup>3</sup>, la non équivalence sémantique d'une langue à une autre en ont amené plusieurs à nourrir l'intuition d'un système de pensée (ou d'une représentation de la réalité) différent selon la langue parlée.

Cette intuition, contrairement à la thèse de l'autonomie du langage, fait entrer la sémantique en première ligne. En effet, ce sont souvent les différences lexicales qui frappent d'abord. En 1690, le philosophe anglais John Locke notait déjà l'existence de plusieurs mots ne trouvant leur équivalent dans une autre langue, ce qui traduisait, selon lui, une grande variabilité dans les idées et dans la façon de définir les choses d'une communauté à une autre (Delbecque, 2006). Ce genre de réflexion est aussi présente chez les philosophes allemands Herder et Humboldt. Ce dernier, qui était également philologue, avait étudié le chinois et quelques langues amérindiennes. Dans son ouvrage intitulé *De l'hétérogénéité des langues et de leur influence sur le développement mental de l'humanité* (1827-1829), il présente sa perception des langues comme étant des prismes à travers lesquels passe la réalité extralinguistique, de façon à ce que chaque langue reflète sa propre vision du monde (ou *Weltansicht*) (Delbecque, 2006, p. 164).

---

<sup>3</sup> Sur la quatrième de couverture du livre *Dire presque la même chose : Expériences de traduction* d'Umberto Eco (2007), la traductrice de l'ouvrage, Myriem Bouzahr, écrit ceci : « Umberto Eco nous apprend que la fidélité [en traduction] n'est pas la reprise du *mot à mot*, mais du *monde à monde*. »

### 1.2.1 Boas, Sapir et Whorf

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, cette idée de *Weltansicht*, issue de la tradition romantique allemande, a franchi le cap de l'Amérique avec Franz Boas (1858-1942), qui quitta son Allemagne natale pour venir s'installer aux États-Unis. Par l'étude de certaines langues et cultures amérindiennes dans le Nord canadien, celui qui est considéré comme étant le père fondateur de l'anthropologie culturelle et linguistique américaine fit des découvertes qui l'amènèrent à se pencher sur la relation entre langue, culture et esprit humain. Identifiant dans ces langues des catégories conceptuelles bien éloignées de celles des langues européennes connues, il a cherché à montrer à quel point la langue et la culture étaient importantes et s'imposaient en tant qu'éléments constitutifs d'un peuple, au même titre que ses caractéristiques biologiques.

Son élève Edward Sapir (1884-1939), linguiste et anthropologue s'étant lui aussi lancé dans de nombreuses recherches sur des langues amérindiennes, a suivi une direction similaire à la sienne en introduisant, dans ses travaux, l'idée selon laquelle langue et culture entretiendraient un lien essentiel :

Human beings do not live in the object world alone, nor alone in the world of social activity as ordinarily understood, but are very much at the mercy of the particular language which has become the medium of expression of their society. (Sapir, 1921, p. 75)

Languages differ widely in the nature of their vocabularies. Distinctions which seem inevitable to us may be utterly ignored in languages which reflect an entirely different type of culture, while these in turn insist on distinctions which are all but unintelligible to us. (Sapir, 1958, p. 27)

Sapir avance donc que les membres d'une communauté particulière sont très dépendants de la langue qu'ils parlent en tant que médium d'expression de leur société. Les langues, qui reflètent toutes un type de culture différent, ne partagent pas le même vocabulaire, et elles font chacune des distinctions que les autres ne font pas; les locuteurs des autres langues ne peuvent, par conséquent, pas comprendre ces distinctions qui s'érigent en tant qu'éléments de culture. Sur cette base, Sapir conclut que les différences entre les langues changent la façon dont les locuteurs perçoivent leur environnement.

Benjamin Lee Whorf (1897-1941), élève de Sapir, suit les traces de son maître mais va sans doute plus loin que lui en substituant à la relation langue-culture le fameux principe de *relativité linguistique*, principe selon lequel l'incidence de la langue sur la pensée (ou représentation du monde) s'impose comme un fait. Les grandes lignes de sa pensée sont bien mises en évidence dans ces extraits :

We dissect nature along lines laid down by our native languages. The categories and types that we isolate from the world of phenomena we do not find there because they stare every observer in the face; on the contrary, the world is presented in a kaleidoscopic flux of impressions which has to be organized by our minds – and this means largely by the linguistic systems in our minds. [...] (Whorf, 1956, p. 213)

The phenomena of language are background phenomena, of which the talkers are unaware or, at the most, very dimly aware [...]. These automatic, involuntary patterns of language are not the same for all men but are specific for each language and constitute the formalized side of the language, or its "grammar" [...].

From this fact proceeds what I have called the "linguistic relativity principle", which means, in informal terms, that users of markedly different grammars are pointed by their grammars toward different types of observations and different evaluations of externally similar acts of observation, and hence are not equivalent as observers but must arrive at somewhat different views of the world. (Whorf, 1956, p. 221)

Dans le premier extrait, Whorf évoque l'idée d'un découpage du réel différent pour chaque langue. Cette idée de *découpage du réel* n'est pas sans rappeler la notion d'arbitraire du signe de Saussure (1972 [1916]), ou plutôt d'*arbitraire radical*. Selon cette notion, non seulement le signe linguistique est arbitraire, mais aussi ce qu'il désigne<sup>4</sup> :

L'arbitraire radical est la construction théorique qui permet de rendre compte de toutes les dualités de la linguistique et qui ordonne l'ensemble des dichotomies saussuriennes en un tout cohérent : l'arbitraire exprime en effet la manière dont s'établissent et subsistent les identités linguistiques, du point de vue *diachronique* comme du point de vue *synchronique*; les identités traduisent les classements abstraits de réalisations concrètes reconnues par les sujets parlants (*forme* et *substance*, *langue* et *parole*); les signes linguistiques, sans rapport nécessaire avec la réalité extralinguistique, sont par conséquent des entités déterminées relativement et à double face (*expression* et *contenu*); et leur aspect formel doit être souligné sur chacun de ces deux plans (*signifiant* et *signifié*). (Amacker, 1975, p. 84)

---

<sup>4</sup> Quoique nous ayons mis en parallèle une notion saussurienne avec les idées de Whorf, il n'est aucunement dans nos intentions d'associer le nom de Saussure à l'hypothèse de la relativité linguistique.



Ainsi, comme Saussure l'a souligné mais sans, pour autant, aller dans le sens du relativisme, le découpage conceptuel est différent d'une langue à l'autre.

Il est ensuite question, dans les deux autres extraits cités, d'organisation du réel par la langue. Pour Whorf, les catégories grammaticales (temps, nombre, etc.) et sémantiques – la « grammaire » de chaque langue – ont une importance cruciale en ce qui est d'expliquer les différentes façons qu'ont les locuteurs de langues différentes d'organiser leur pensée. Ces catégories façonneraient leur pensée, programmeraient leur activité mentale; elles les amèneraient à percevoir le monde de façon différente et feraient en sorte que tous n'aient pas une même vision de l'univers. Ainsi, selon Whorf, ce qu'il nomme *relativité linguistique* est-il une relation entre trois éléments, à savoir la langue, la pensée et la réalité.

La thèse de la relativité linguistique est souvent reconnue sous l'étiquette d'*hypothèse Whorf-Sapir*, d'après la dénomination que lui a attribuée le linguiste et anthropologue Harry Hoijer en 1951 en l'honneur de ceux qui l'ont popularisée. Or, il est sans doute préférable aujourd'hui de s'en tenir à la simple dénomination de *relativité linguistique*, qui a l'avantage de séparer cette thèse des vues spécifiques des deux hommes – surtout de Whorf<sup>5</sup> –, qui se retrouvent au centre d'une « dispute exégétique interminable » (Tohidian, 2008, pp. 65-66). En effet, les travaux de Whorf ont souvent et longuement été discutés et ont été sujets à maintes interprétations. Les nombreuses discussions ayant tourné autour de ses idées ont donné lieu à deux principales visions de ce qu'est la relativité linguistique. Ces deux visions, la version *forte* et la version *faible* (Gumperz & Levinson, 1996; Hunt & Agnoli, 1991), répondent toutes deux aux questions suivantes, bien mises en évidence par Casasanto (2008) : Est-ce que la langue forme la pensée? Est-ce que les différences interlinguistiques dans le lexique ou la grammaire ont des conséquences non linguistiques, de telle façon que les gens qui parlent différemment en arrivent à penser différemment?

---

<sup>5</sup> Même si les deux noms de Sapir et de Whorf apparaissent souvent ensemble, c'est surtout sur les travaux de Whorf que la littérature met l'accent, lui qui a développé et défendu avec force et conviction les idées introduites par son maître. Whorf a d'ailleurs hérité, longtemps après sa mort, de la réputation de « père » ou de « précurseur des sciences cognitives ». (Darnell, 1999, p. 66)

La version forte de la relativité linguistique est associée à Whorf et à Sapir<sup>6</sup>, mais aussi, dans une moindre mesure cependant, aux figures de proue de la réflexion relativiste que sont Humboldt et Boas. C'est sans contredit cette position extrême qui est la préférée des détracteurs de cette hypothèse controversée (entre autres Pinker, 1994). Selon cette version, la langue que nous parlons *détermine* la nature de nos pensées – incluant les types d'idées et de concepts qu'un locuteur est capable d'avoir –, forme la compréhension du monde de l'enfant (Bowerman, 1996). L'aspect relativiste de la thèse est, selon cette interprétation, strictement radicalisé. Aussi parle-t-on davantage ici de *déterminisme* que de *relativité*. La version forte suggère donc que les apprenants de différentes langues aboutissent à des systèmes de pensée complètement différents, que les pensées qu'il est possible d'avoir dans une langue peuvent ne pas trouver leur équivalent dans une autre langue. La version faible, quant à elle, défendue par certains linguistes cognitivistes, suggère que la langue *influence* simplement la pensée. Selon cette vision, la langue que nous parlons a un impact sur notre fonctionnement cognitif (Gumperz & Levinson, 1996); l'effet qu'elle produit sur la pensée est plus subtil et influence seulement ce que nous avons tendance à percevoir ou à se souvenir d'un objet ou d'une situation (Boroditsky, 2011; Bowerman, 1996; Feist & Gentner, 2001; Gomez-Imbert, 2003; Slobin, 1996). La langue influencerait donc à la fois la perception et la mémoire.

### 1.2.2 La linguistique cognitive et la relativité linguistique repensée

Cette nouvelle approche de l'hypothèse relativiste lui confère une légitimité qu'elle n'avait pas dans sa forme plus radicale. Les idées de Whorf ont plus souvent qu'autrement été la risée des linguistes, qui les ont critiquées et remises en doute parce qu'elles n'étaient pas empiriquement démontrables. Celui-ci, selon la majorité, ne faisait pas preuve d'une méthodologie assez rigoureuse pour trouver des réponses adéquates aux questions soulevées<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Malgré le fait qu'on associe à leurs noms cette position pour le moins radicale, Whorf et Sapir n'étaient pas aussi extrêmes dans leur position.

<sup>7</sup> D'autres raisons incitent à ne pas prendre Whorf au sérieux, bien résumées par Darnell (1999) : le fait qu'on le considère comme un linguiste amateur, le fait que la majorité de ses articles aient paru dans « des publications non conventionnelles destinées aux ingénieurs et aux théosophes » et sa fascination pour les philosophies asiatiques ayant fait en sorte qu'on le perçoive comme un mystique ou un mentaliste.

Or, certains travaux en linguistique cognitive soutiennent maintenant que la preuve empirique relève du possible.

C'est dans les années 1980 que les bases de la linguistique cognitive ont été jetées par Ronald Langacker, pour qui « les structures sémantiques des langues puisent largement dans notre vision et notre expérience du monde » (Vandeloise, 2003c, p. 15). Pour cette nouvelle branche de la linguistique qui s'intéresse aux relations entre la langue et le système conceptuel des locuteurs, « chaque langue organise conventionnellement la conceptualisation du monde [et] en reste largement tributaire » (Vandeloise, 2003c, p. 15). En d'autres mots, la langue est fortement liée à nos facultés cognitives et déterminée par notre expérience du monde. On voit ainsi s'inverser, par rapport à l'hypothèse de la relativité linguistique, la relation langue-pensée : c'est plutôt à partir d'une pensée conceptuelle pré-linguistique que les choix linguistiques sont effectués. Ces deux visions, quoique différentes, ne sont pas forcément contradictoires et partagent au moins un point commun : elles s'opposent à la thèse de l'autonomie du langage. Les cognitivistes critiquent le structuralisme et la grammaire générative du fait que ces deux théories délaissent l'aspect sémantique dans leurs analyses. Vandeloise n'est d'ailleurs pas tendre envers les générativistes, affirmant que ceux-ci « se [fondent] seulement sur des données "intéressantes" soigneusement sélectionnées » et ne peuvent proposer, par conséquent, qu'une description partielle du langage (1991, p. 74). Il décrit ailleurs la position de la linguistique cognitive par rapport à l'autonomie du langage :

Le problème de l'autonomie change complètement si, au lieu d'une connexion entre la langue et la réalité objective, on cherche une connexion entre les langues et la conceptualisation de la réalité. Grâce à sa souplesse, le cerveau humain peut conceptualiser la même scène objective selon différentes perspectives. Par conséquent, le fait qu'il existe des différences entre les langues décrivant une même réalité n'est plus un argument décisif en faveur de l'autonomie du langage. En effet, différentes structures linguistiques peuvent correspondre à des conceptualisations différentes du monde. La linguistique cognitive [...] tente d'établir un lien direct entre le pôle phonétique du langage et son pôle sémantique. (2006, p. 23)

Pour les linguistes cognitivistes tout comme pour les relativistes, langue et pensée entretiennent un lien qui, quoiqu'inverse, fait entrer l'aspect sémantique en ligne de compte. Cela n'est sans doute pas étranger au fait que la discipline des premiers se soit intéressée à l'hypothèse des deuxièmes, si bien que certains chercheurs ont fini par se la réapproprier.



L'émergence de la linguistique cognitive et le foisonnement de recherches dans ce domaine ont donc donné un nouveau souffle à l'interprétation relativiste de la relation entre langue et pensée. Comme l'a fait Lucy (1992) avant eux, Gumperz, Levinson et leurs collaborateurs, dans le livre *Rethinking Linguistic Relativity* (Gumperz & Levinson, 1996), se donnent pour mandat de montrer que l'hypothèse de la relativité linguistique est encore vivante, et qu'elle inclut une plus grande variété de phénomènes que dans sa formulation originelle, largement discréditée. Ce qui est défendu dans ce livre qui *repense* le concept de relativité linguistique, n'est pas tant l'influence de la langue sur l'ensemble de la pensée que sur la compréhension de certains domaines fondamentaux tels que l'espace, le temps, les couleurs et la causalité; dans une certaine mesure, ces domaines peuvent être construits par la langue.

Les sciences cognitives cherchent à opposer leur réalisme à l'idéalisme de Whorf. Selon l'approche alternative proposée, Hunt et Agnoli (1991) soutiennent que s'il est difficile, voire impossible de prouver la vision traditionnelle de la relativité linguistique, il semble néanmoins évident que la langue affecte la pensée. L'effet de la langue sur la pensée pourrait même être quantifié et évalué, comme en témoignent d'ailleurs de plus en plus les travaux de recherche effectués. Les recherches de Hunt et Agnoli mettent l'accent sur le coût computationnel que les différentes langues imposent à la pensée. Autrement dit, la langue que nous parlons peut rendre plus facile ou plus difficile la pensée dans une direction qu'une autre langue. Cette idée est bien illustrée par cet exemple donné par de la linguiste Lera Boroditsky (2011, p. 63) : « A five-year-old [girl] in one culture can do something with ease that eminent scientists in other cultures struggle with. » Cette enfant fait partie de la petite communauté aborigène des Pormpuraaw, dans le nord de l'Australie, et elle est capable de pointer le nord sans hésitation lorsqu'on le lui demande, peu importe où elle se trouve... parce que dans sa langue, le cadre de référence spatial est absolu<sup>8</sup>, c'est-à-dire que la situation des choses et des personnes est toujours précisée par rapport aux points cardinaux. Ainsi, une chose peut être facile et naturelle à concevoir pour les locuteurs d'une langue si les distinctions qui y existent permettent ou même forcent d'y porter attention, mais difficile pour les locuteurs d'une autre langue où ces distinctions n'existent pas.

---

<sup>8</sup> Cf. 1.3.3.2.

Les adhérents à la version faible de la relativité linguistique concluent que la langue influence la pensée et la perception de la réalité, sans toutefois les gouverner. Si Boroditsky parle aussi d'une influence, profonde, de la langue sur la façon dont les gens voient le monde, elle tient néanmoins à apporter cette nuance importante : si les gens parlent différemment, cela n'implique pas nécessairement qu'ils pensent différemment en tous points. Elle résume cette idée dans cet extrait, dans lequel, d'ailleurs, elle exprime bien la réciprocité de la relation (c'est moi qui souligne) :

All this new research shows us that the languages we speak *not only* reflect or express our thoughts, *but also* shape the very thoughts we wish to express. The structures that exist in our languages profoundly shape how we construct reality, and help make us as smart and sophisticated as we are. (Boroditsky, 2010)

Dans le même article, Boroditsky écorche au passage les générativistes dans leur recherche d'universaux. Selon elle, même après quelques décennies de travail, personne n'a proposé d'universel résistant à l'examen. Elle croit plutôt qu'à mesure que les linguistes approfondissent leurs connaissances des langues du monde, d'innombrables et imprédictibles différences surviennent. Rappelons que la principale critique qu'adressent les cognitivistes aux générativistes, qui discréditent d'emblée la relativité linguistique et ne jurant que par la recherche d'universaux, est que leurs analyses laissent dans l'ombre les côtés sémantique et cognitif (Ruwet, 1991; Vandeloise, 2006).

Parmi les reformulations plus faibles de l'hypothèse de la relativité linguistique, il est nécessaire de souligner celle, très influente en linguistique cognitive, de Dan I. Slobin, exposée dans sa contribution à l'ouvrage de Gumperz et Levinson (Slobin, 1996). Celui-ci, jugeant trop vague la question « Est-ce que la langue forme la pensée? », décide de restreindre la portée de ses termes – langue (*language*) et pensée (*thought*) – et de les remplacer respectivement par les mots *speaking* et *thinking*, pour baptiser sa vision la relation langue-pensée « thinking for speaking » :

Pour ce qui est des catégories grammaticales, Slobin (1996) s'est penché sur les implications du relativisme linguistique pour l'acquisition et le développement du langage. Si l'on partait d'une des formulations les plus extrêmes de Whorf, il s'ensuivrait que des enfants qui apprennent des langues différentes aboutiraient à des structures conceptuelles différentes, différences qui auraient des effets cognitifs

envahissants. Slobin préfère la tradition moins déterministe [...] [selon laquelle] l'ensemble des catégories grammaticales obligatoires d'une langue détermine les aspects de l'expérience qui doivent être nécessairement exprimés. Slobin réduit l'aire d'influence à l'activité de « penser pour parler » (*thinking for speaking*), dans le sens où le langage nous rend attentifs aux dimensions de l'expérience qui sont contenues dans les catégories grammaticales. Il suggère qu'en acquérant sa langue première, l'enfant acquiert des formes spécifiques de penser en vue de l'acte de parole. (Gomez-Imbert, 2003, p. 120)

Ainsi, selon Slobin, la langue que l'on parle, en rendant grammaticalement obligatoires certains aspects de notre expérience, nous force à y porter attention au moment de la parole. Slobin ne croit pas que la pensée serait impossible sans le langage, mais à l'inverse, le langage serait une partie constitutive de la pensée dans le sens où « il existerait une forme spécifiquement humaine de pensée construite à *travers* le langage » (Fuchs, 2004, p. 16), une forme spéciale de pensée variant d'une langue à l'autre. Cette vision fait de la langue une grille servant de filtre à l'expérience dans ce qui est exprimé et qui est construit en temps réel (*online*) dans le processus de la parole.

Nous avons dressé le portrait général de l'hypothèse de la relativité linguistique. Nous nous pencherons maintenant plus précisément sur un domaine de l'expérience dont la langue peut exercer une influence sur la perception et la compréhension : l'espace.

### **1.3 Linguistique cognitive, catégorisation spatiale et prépositions**

Nous verrons dans cette section que les recherches en linguistique cognitive qui cherchent à apporter une preuve empirique au fait que notre perception et notre compréhension de l'espace peuvent être influencés par la langue se concentrent principalement sur l'acquisition et le développement du langage.

#### **1.3.1 L'hypothèse cognitive mise à l'épreuve**

Melissa Bowerman (1996), spécialiste de l'acquisition du langage s'étant penchée sur les relations entre le développement conceptuel de l'enfant et son développement linguistique, résume bien l'approche cognitive du développement sémantique spatial, qui tente de répondre à cet ensemble de questions : D'où proviennent les catégories sémantiques associées à des mots comme les prépositions spatiales (*on, off, in, out, up, etc.*)? Est-ce que la

perception et la conceptualisation spatiale non linguistique sont implicitement organisées autour de primitifs de la perception? Est-ce que nous divisons l'espace d'une manière particulière en fonction de la langue qu'on a apprise? À cela, plusieurs chercheurs ont défendu ce que Bowerman appelle l'*hypothèse cognitive*, selon laquelle le processus d'acquisition du langage est fondé de manière déterminante sur les réalisations cognitives pré-linguistiques des enfants. Cette hypothèse s'inscrit dans le changement d'attitude face à l'interprétation de la relation langue-pensée présenté précédemment, à une époque où les tentatives pour prouver l'hypothèse Whorf-Sapir étaient vouées à l'échec. Croire que la catégorisation du monde par les enfants était entièrement guidée par la langue relevait de l'insensé. Les travaux de Piaget en psychologie du développement (Piaget, 1937; Piaget & Inhelder, 1947), qui soutiennent que l'essentiel du développement cognitif de l'enfant a lieu lors de la période pré-linguistique, ont eu une influence majeure sur les linguistes cognitivistes, ont servi d'assise à leur vision (Bowerman, 1996; Hickmann, 2003). Il existerait donc des concepts spatiaux pré-linguistiques<sup>9</sup>: « Children are portrayed as acquiring morphemes to express spatial concepts they already have, rather than creating spatial meanings in response to language. » (Bowerman, 1996, p. 145)

L'hypothèse cognitive s'appuie sur ces trois grandes idées : 1) La preuve que les enfants à la période pré-linguistique en connaissent déjà beaucoup sur l'espace; 2) la présence d'arguments défendant une proche correspondance entre l'organisation perceptuelle et l'organisation linguistique de l'espace; 3) la preuve que les morphèmes spatiaux émergent seulement après la connaissance spatiale non linguistique. Le discours sous-jacent à ces trois fondations veut que toute théorie du développement de la sémantique spatiale doive prendre en considération à la fois la cognition spatiale non linguistique et les contraintes biologiques et environnementales sur les significations possibles des morphèmes spatiaux. Selon Bowerman, cette vision sous-estime le rôle de la langue dans la représentation de l'espace. Elle croit que les tenants de l'hypothèse cognitive, en mettant en évidence ce que les enfants n'ont pas à apprendre en acquérant les morphèmes spatiaux, ont négligé ce qu'ils avaient

---

<sup>9</sup> Pour Piaget, la pensée précède clairement le langage. Pour le psychologue russe Vygotsky, rapporte Vandeloise, « il existe à la fois une pensée pré-linguistique et un langage sans pensée qui se développent indépendamment pour se rejoindre avant l'âge de six ans. » (Vygotsky, 1962, cité dans Vandeloise, 1991, p. 73)

encore à apprendre. Tout en reconnaissant que le développement spatial non linguistique pave la voie aux enfants pour acquérir les morphèmes spatiaux (moyens mis en œuvre pour exprimer des concepts qu'ils possèdent déjà), elle soutient que les apprenants dépendent des inputs linguistiques pour découvrir la manière particulière dont l'espace est organisé dans leur langue (1996, p. 145).

### 1.3.2 Dominance cognitive et dominance linguistique

Vu les grandes variations qui existent entre les différents systèmes spatiaux à travers les langues, d'autres chercheurs cognitivistes, à l'instar de Bowerman, ont avancé des doutes quant aux supposées propriétés universelles des catégories spatiales et se sont interrogés sur l'impact des catégorisations linguistiques sur la cognition spatiale (Hickmann & Robert, 2006). Gentner et Boroditsky (2001) vont en ce sens, en s'interrogeant sur les modes d'organisation et d'acquisition des concepts sémantiques par les êtres humains. Elles présument, dans leur article, que la plupart des concepts sémantiques sont appris et non pas innés. En effet, elles n'adhèrent pas à l'idée selon laquelle les enfants naîtraient déjà avec tout l'ensemble des concepts que la langue leur permettra plus tard d'exprimer. Par contre, l'enfant naissant laisserait émerger d'une sphère cognitive-perceptuelle des concepts pré-linguistiques qui seront nommés par la langue. C'est ce qu'elles appellent la *dominance cognitive*. Mais à cette possibilité d'analyse s'oppose une deuxième possibilité, la *dominance linguistique*, selon laquelle la langue a son mot à dire dans la façon dont les fragments de l'expérience perceptuelle, qui ne sont pas pré-organisés, sont réunis en concepts. En fait, les deux chercheuses ne croient pas que les deux types de dominance s'opposent réellement et que chacun doive exclure l'autre. Elles avancent plutôt l'idée que les deux possibilités d'analyse s'appliquent, mais à différents degrés selon la classe de mots.

Ainsi, les mots de classe ouverte seraient-ils plus soumis à la dominance cognitive, tandis que les mots de classe fermée pencheraient davantage du côté de la dominance linguistique. Ces mots de classe fermée, dont font partie les prépositions, quoique relativement peu nombreux, sont les plus fréquemment utilisés. Ils exercent des fonctions grammaticales ou relationnelles, jouent le rôle d'établir les connexions linguistiques entre les termes référentiels des classes ouvertes. Variant considérablement d'une langue à l'autre du point de vue conceptuel, ces

mots sont à l'origine du principe de *relativité relationnelle* proposé par Gentner (Gentner, 1982; Gentner & Boroditsky, 2001). Ce principe établit que la signification des termes relationnels – incluant les prépositions spatiales – existe dans des systèmes linguistiquement définis et sont interlinguistiquement beaucoup plus variables que les noms concrets. Comme l'apprentissage du langage se fait d'abord par les noms concrets, c'est la dominance cognitive qui s'opère en premier lieu. Mais plus tard, quand l'enfant entre véritablement dans le langage, la dominance linguistique deviendrait plus importante (Gentner & Boroditsky, 2001, p. 218).

Ainsi, dans le domaine de la relativité linguistique telle que revisitée par la linguistique cognitive, ce sont davantage les concepts lexicalisés qui sont à l'avant-plan. L'étude des prépositions y occupe une place prépondérante par la diversité et la complexité de ce qu'elles expriment à travers les langues.

### **1.3.3 La conceptualisation spatiale : quelques concepts et travaux importants**

Au cours des dernières décennies, plusieurs travaux en linguistique cognitive ont été effectués autour du domaine de la catégorisation spatiale. Cette section présentera un bref aperçu de quelques contributions influentes sur le sujet, qui s'interrogent sur la façon dont les langues encodent les relations spatiales. Les travaux de Bowerman et Choi et ceux de Vandeloise serviront plus directement les fins de notre étude que ceux de Levinson, mais ces derniers, très importants, méritent amplement d'être mentionnés, d'autant qu'ils fournissent une illustration éloquent de l'existence de différences interlinguistiques pouvant exercer leur influence sur la cognition humaine. Mais avant de présenter ces travaux, il convient de définir brièvement deux concepts importants pour la suite de ce travail.

#### **1.3.3.1 La cible et le site**

La cible et le site sont deux concepts fondamentaux pour la description des relations spatiales. Nous nous baserons, pour les définir, sur ce qu'en dit Vandeloise (1986, pp. 33-37). Dans toute relation spatiale, la préposition a un « sujet » qui est situé par rapport à un « objet ». Toute phrase bien formée verra la cible coïncider avec le sujet de la relation



spatiale et le site avec son objet. Ainsi, on peut dire que dans la phrase (1), la pomme est le sujet prépositionnel et la table, l'objet.

(1) La pomme est **sur** la table.

À moins de nous trouver dans une situation tout à fait exceptionnelle, la phrase (2), contrairement à la phrase (1), est inacceptable.

(2) \*La table est **sur** la pomme.

L'agrammaticalité de la phrase (2) s'explique du fait qu'elle « [viole] un principe général du langage lorsqu'il localise une entité dans l'espace. La base de ce principe est extralinguistique : un objet dont la position est incertaine ne peut être localisé sans référence à une entité dont la position est mieux connue. » (Vandeloise, 1986, p. 34) Ainsi, selon ce principe, la position du site correspond-elle à une information ancienne, tandis que celle de la cible correspond à une information nouvelle.

Voici un tableau compilant les caractéristiques générales de la cible et du site relevées par Vandeloise.

**Tableau 1.1 La cible et le site**

<b>CIBLE</b>	<b>SITE</b>
<ul style="list-style-type: none"> <li>- objet à localiser, à situer</li> <li>- coïncide avec le sujet de la relation</li> <li>- sa position est une information nouvelle</li> <li>- petite ou difficile à repérer</li> <li>- souvent mobile et susceptible de bouger</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- objet de référence, point de repère</li> <li>- coïncide avec l'objet de la relation</li> <li>- sa position est une information ancienne</li> <li>- généralement massif et facile à distinguer</li> <li>- immobile et stable</li> </ul>

### 1.3.3.2 Levinson et les cadres de référence

Stephen C. Levinson (Brown & Levinson, 1993; Levinson, 1996a, 1996b, 2003) s'intéresse aux cadres de référence qui dominent dans les langues et qui orientent la perception et la représentation des locuteurs, dès le plus jeune âge, dans le domaine non linguistique. Ses

travaux lui ont permis de démontrer que les langues du monde n'utilisaient pas toutes le même cadre de référence pour la description spatiale. Levinson a par exemple montré que plusieurs aspects du système de représentation spatiale du guugu yimithirr, une langue parlée par la tribu aborigène éponyme du nord de l'Australie, ne correspondaient pas aux universaux linguistiques ou cognitifs généralement admis et déterminés selon la perspective des langues européennes (Levinson, 1996b). En effet, les locuteurs de cette langue utilisent un système d'orientation absolu, dont les points de référence – ici, les points cardinaux – ne sont pas fixés, comme dans les langues européennes, en fonction de l'axe corporel de l'observateur ou de l'orientation de l'objet de référence. Ainsi, des notions comme « en face de », « derrière » ou « à la gauche de » n'existent pas dans la langue de cette tribu qui, tout comme la tribu voisine des Pormpuraaw dont il a été question plus haut (cf. 1.2.2), exprime plutôt la position d'une chose ou d'une personne à l'aide des points cardinaux : « au nord de », « à l'est de », etc.

Se dressant contre l'idée reçue que la localisation implique universellement un système de référence égocentrique, Levinson a relevé, à travers ses travaux, trois principaux cadres de référence, brièvement décrits dans le tableau 1.2<sup>10</sup>.

**Tableau 1.2 Les cadres de référence de Levinson**

Cadre de référence <b>intrinsèque</b>	Basé sur les traits inhérents de l'objet de référence. Ex. : <i>Il est en face de la maison.</i> → La maison a une orientation intrinsèque définissant sa face ou son devant.
Cadre de référence <b>relatif</b> ou <b>anthropocentrique</b>	Basé sur les axes corporels de l'observateur. Ex. : <i>Il est à gauche de la maison.</i> → La gauche de la maison est définie par rapport à la position du locuteur. → Quand le point de vue est celui du locuteur, on parle aussi de système <b>égocentrique</b> ou <b>déictique</b> .
Cadre de référence <b>absolu</b>	Basé sur des points de référence fixes et abstraits (tels que les points cardinaux). Ex. : <i>Il est au nord de la maison.</i>

<sup>10</sup> Pour une description exhaustive de ces cadres de référence, voir Levinson (1996a, 2003).



Ces cadres de référence sont des structures cognitives abstraites, des représentations géométriques qui supporteraient la cognition spatiale.

Comme le rapporte Levinson dans cet extrait, le fait de posséder, pour une langue, un cadre de référence différent de celui d'une autre langue peut avoir des conséquences cognitives sur ses locuteurs, qui peuvent être démontrées de façon non linguistique :

The cognitive prerequisites and consequences of such a linguistic system are fundamental and far-reaching : every speaker must be absolutely oriented at all times, and when moving must dead-reckon all locations that may need to be referred to, or used as reference points. The cognitive processes can be demonstrated independently of language : Guugu Yimithirr speakers can be shown during travel to be able to estimate the directions of other locations with an average error of less than 14°. It can also be demonstrated experimentally that they remember spatial arrays not in terms of egocentric co-ordinates [...], but in terms of the cardinal directions in which objects lie. (Levinson, 1996b, p. 181)

Boroditsky (Boroditsky, 2010, 2011; Boroditsky & Gaby, 2010), qui s'est intéressée à la langue de la communauté des Pormpuraaw, rapporte un autre type de conséquence cognitive non linguistique pour les locuteurs d'une langue au système de représentation spatial absolu, par rapport aux locuteurs d'une langue au cadre de référence égocentrique. Elle et sa collègue Alice Gaby ont montré à des membres de cette communauté des ensembles d'images représentant des situations de progression temporelle (ex. : un homme à différents âges, un crocodile aux différents stades de son évolution, une banane en train d'être mangée) et leur ont demandé de classer ces images en ordre temporel, en commençant par celle représentant le moment le plus ancien. Chaque personne a été testée deux fois, chaque fois devant un point cardinal différent. Alors que des anglophones, soumis au même test, avaient classé les images de leur gauche vers leur droite, et des locuteurs de l'hébreu de leur droite vers leur gauche, indépendamment du point cardinal vers lequel ils étaient orientés, les Pormpuraaw les ont quant à eux classées chaque fois de l'est absolu vers l'ouest absolu. Les résultats de cette expérience montrent bien la relation étroite qui peut exister entre la conception de l'espace et celle du temps. En effet, les anglophones et les locuteurs de l'hébreu se représentent l'évolution temporelle comme allant dans le même sens que leur système d'écriture respectif, tandis que les Pormpuraaw se la représentent comme allant dans le sens est-ouest – un sens manifestement déterminé par leur cadre de référence spatial absolu.

L'enseignement premier que l'on peut tirer des travaux de Levinson est qu'il faut prendre garde de ne pas tomber dans le piège ethnocentriste en analysant les données d'autres langues selon nos propres références (spatiales, temporelles, etc.).

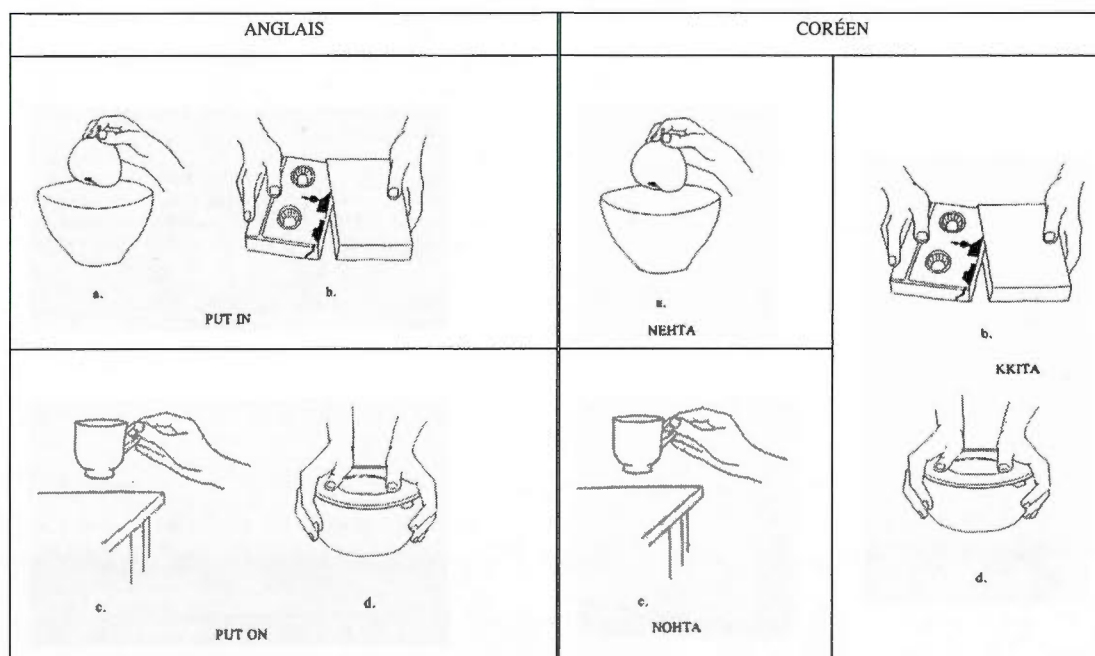
### 1.3.3.3 Bowerman & Choi : analyse comparative des systèmes de représentation spatiale

Melissa Bowerman et Soonja Choi proposent elles aussi une interprétation néo-whorfienne de la relativité linguistique (Bowerman, 1996; Bowerman & Choi, 2001; Choi & Bowerman, 1991). À l'instar de Levinson, elles croient que les locuteurs d'une langue donnée font des distinctions sémantiques spécifiques à la culture dans laquelle ils évoluent. Dans leurs travaux sur le développement conceptuel et linguistique de l'enfant, elles ont montré, à travers une étude comparative des langues anglaise et coréenne, que des enfants âgés de 18 à 20 mois, selon leur langue maternelle, répondaient de façon différente aux tâches qui leur étaient demandées lors de tests effectués auprès d'eux. Pour des enfants de langue anglaise, mettre une pièce *dans* un casse-tête (a) et mettre des jouets *dans* un sac (b) marquaient le même rapport (*in a puzzle, in a bag*), de même que mettre un capuchon *sur* un stylo (c) et mettre un chapeau *sur* la tête d'une poupée (d) (*on a pen, on a doll's head*). Les enfants de langue coréenne, quant à eux, regroupaient plutôt (a) et (c) ainsi que (b) et (d). Les chercheuses ont alors découvert que pour les Coréens, il importe peu de voir si les objets se trouvent « dans » ou « sur » quelque chose; il importe plutôt d'observer l'ajustement de la cible par rapport au site : un verbe (et non pas une préposition) est utilisé pour décrire la relation d'ajustement, et un autre est utilisé pour décrire une relation plus lâche. Le tableau 1.3 (Bowerman, 1996, p. 167) illustre bien leurs observations, de même que les illustrations qui l'accompagnent (pp. 152-153).

**Tableau 1.3 Classification des actes de « séparation » et d' « union » par de jeunes enfants de langue anglaise et de langue coréenne**

Forme		ENFANTS ANGLOPHONES	
		<i>in/out</i> (contenant)	<i>on/off</i> (contact en surface, support)
ENFANTS CORÉENS	<i>kkita/ppayta</i> (ajustement au contenu)	pièce/casse-tête photo/portefeuille main/gant livre/rayon	capuchon/stylo couvercle/bocal gant/main aimant/surface ruban adhésif/surface blocs Lego joints/séparés
	autres verbes (relation plus lâche)	jouet/sac ou boîte cubes/seau entrer/sortir du bain entrer/sortir de la maison	vêtements enfilés/ôtés (chapeau, chaussure, manteau, etc.)  personne assise/debout

Lire de haut en bas pour les enfants anglophones et de gauche à droite pour les enfants coréens



**Figure 1.1 Illustration des actes de « séparation » et d' « union » chez les jeunes enfants de langue anglaise et de langue coréenne**

Les travaux de Bowerman et Choi montrent que, d'une langue à l'autre, les classifications faites par les enfants et leur perception varient, parce qu'ils mettent en œuvre les distinctions prescrites par la langue dans laquelle ils évoluent.

Bowerman (1996) étend son étude à d'autres langues pour souligner davantage les différences existant dans la façon d'exprimer les relations spatiales d'une langue à l'autre, que ce soit par des prépositions ou par un autre moyen formel. Le tableau 1.4 nous donne un aperçu de ses observations sur l'expression des rapports de contenance et de support en anglais, en coréen, en néerlandais et en finnois.

**Tableau 1.4 Expression des relations de contenance et de support : variations interlinguistiques**

Langue	Préposition / moyen formel	Rapport exprimé
anglais	<i>in</i>	contenance
	<i>on</i>	support
coréen	verbe <i>kkita</i> (attacher)	ajustement de la cible par rapport au site
	verbe <i>ppayta</i> (détacher)	
	autres verbes (ex. : <i>nehta</i> )	relation plus lâche
néerlandais	<i>in</i>	contenance
	<i>om</i>	support/encerclement ex. : une bague autour du doigt, une taie d'oreiller sur l'oreiller
	<i>op</i>	support/adhérence - le site supporte la cible par en dessous - un être vivant trouve son support sur un site, peu importe son orientation - une cible adhésive est collée sur la surface du site ex. : une tasse sur une table, une mouche sur la porte, un pansement sur la jambe
	<i>aan</i>	support/attachement - la cible reste attachée au site, résiste à la séparation malgré la force qu'on exerce sur elle (ex. : force de la gravité) - le site peut supporter la cible, mais ce n'est pas toujours le cas ex. : vêtements sur la corde à linge, poignée sur un chaudron, cadre sur le mur
finnois	cas inessif (- <i>ssa/-ssä</i> )	rapport « interne »
	cas adessif (- <i>lla/llä</i> )	rapport « externe »

Les figures 1.2 (Bowerman, 1996, pp. 154-155) et 1.3 (p. 157) rendent en illustrations les différences entre l'anglais et le néerlandais et entre l'anglais et le finnois dans l'expression des relations de contenance et de support. Manifestement, les trois langues ne délimitent pas les concepts spatiaux de la même façon, et tout porte donc à croire que chacune de celles-ci effectue ses distinctions propres.








							
	a. apple in bowl	b. handle on pan	c. bandaid on leg	d. ring on finger	e. fly on door	f. picture on wall	g. cup on table
anglais	IN	ON	ON	ON	ON	ON	ON
néerlandais	IN	AAN	OP	OM	OP	AAN	OP

Figure 1.2 Expression des relations de contenance et de support en anglais et en néerlandais

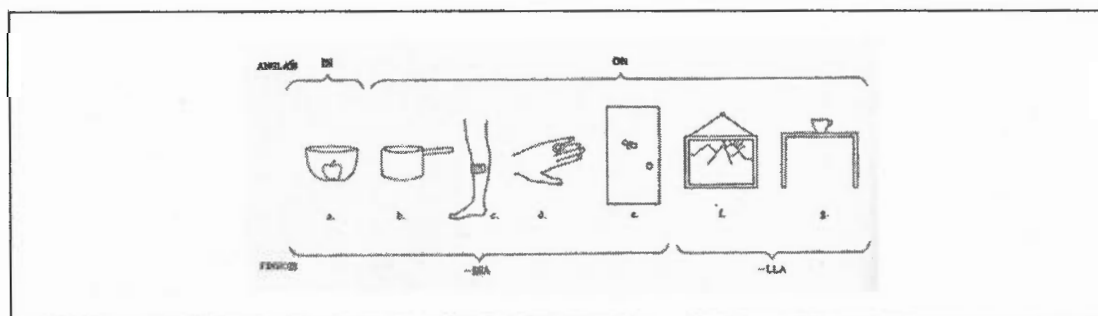
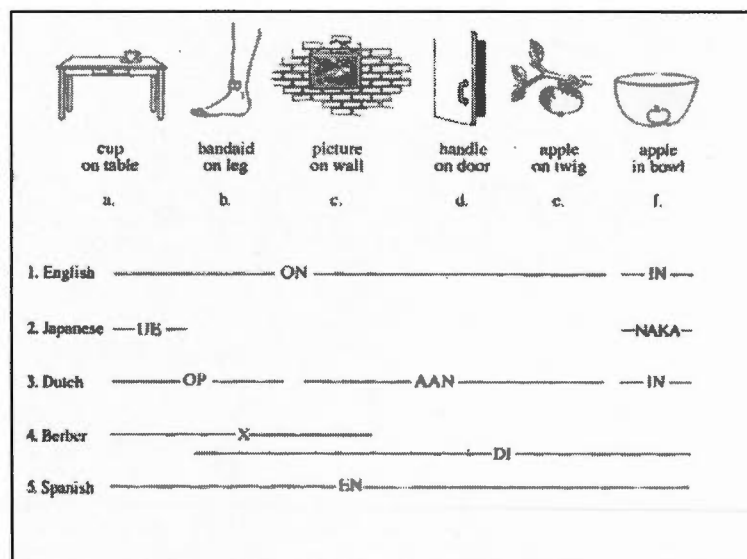


Figure 1.3 Expression des relations de contenance et de support en anglais et en finnois

La figure 1.4 (Bowerman & Choi, 2001, p. 485) s'ajoute aux deux précédentes pour illustrer les variations interlinguistiques dans le découpage conceptuel spatial. Aucune des cinq langues qui y figurent (l'anglais, le japonais, le néerlandais, le berbère et l'espagnol) ne partage avec les autres la même façon d'encoder les relations de contenance ou de support représentées par les dessins. À partir de ce constat – et il ne s'agit encore ici que de cinq langues parmi les milliers qui existent dans le monde –, il convient d'essayer d'établir quelles conséquences cognitives peuvent avoir ces différences conceptuelles et linguistiques. C'est ce à quoi se consacrent certains linguistes cognitivistes de la même école que Bowerman et Choi, en construisant des tests tel que celui effectué auprès des enfants de langue anglaise ou coréenne.





**Figure 1.4 Différences interlinguistiques dans la catégorisation des relations spatiales**

En dépit des résultats de leurs recherches montrant la variation interlinguistique dans l'expression des relations spatiales, Bowerman et Choi ne vont pas jusqu'à affirmer la non uniformité de la cognition spatiale non linguistique à travers les langues. Si elles admettent le phénomène de la relativité linguistique, c'est dans le sens cognitiviste, selon lequel les principes de catégorisation sémantique dirigent l'attention des locuteurs, dès le plus jeune âge, vers certains aspects ou certaines distinctions.

#### 1.3.3.4 Vandeloise et le rejet des définitions topologiques

Claude Vandeloise est un linguiste cognitiviste convaincu pour qui le sens purement linguistique n'existe pas; selon lui, le sens dépendrait, dans une très large mesure, de la cognition humaine. Il n'est pas étonnant qu'il s'en soit pris à la thèse de l'autonomie du langage (1991, 2003a). Contrairement à Choi, Bowerman, Levinson ou Boroditsky, ses travaux ne vont pas dans le sens de la thèse relativiste, même s'il ne la rejette pas d'emblée (2003b). Ses nombreux travaux sur la représentation de l'espace visent à montrer comment les concepts spatiaux exprimés par une langue sont liés à la connaissance extralinguistique du monde que partagent ses locuteurs.



Vandeloise, à qui la description du système de représentation spatiale par les prépositions en français (1986, 1987, 2003a, 2004) doit beaucoup, privilégie une approche qu'il dit fonctionnaliste; il remet en cause les systèmes géométrique et logique qui, faisant appel à des outils de description strictement spatiaux (lignes droites, angles, mesures), présentent d'évidentes limites : « [...] négligeant le caractère fonctionnel du langage, la logique réduit l'étude des prépositions spatiales à la description de leurs usages formellement descriptibles en faisant abstraction du contexte. » (1986, p. 21) Il croit justement qu'il faut tenir compte du contexte du locuteur dans la description spatiale et de la fonction des objets localisés dans l'espace, que le système explicatif à adopter doit être relié à notre connaissance du monde. « Une fois reconnues les divergences entre les langues naturelles et les langages formels, écrit-il, il n'est plus étonnant que ces derniers ne décrivent qu'imparfaitement les premières. » (pp. 21-22)

Rejetant donc les définitions topologiques, insuffisantes parce qu'elles n'admettent pas d'ambiguïté et parce qu'elles ne tiennent pas compte des différentes perspectives selon lesquelles l'objet à localiser est envisagé, il propose un ensemble de définitions fonctionnelles des usages des prépositions françaises sous formes de règles qui tiennent compte de la multiplicité de leurs usages. Pour l'illustrer, voici, mises en contraste, les définitions topologique et fonctionnelle de la préposition *dans* (1986, pp. 46-47).

**Définition topologique :** *a est dans b* si les limites du site incluent les limites de la cible.

**Définition fonctionnelle :** *a est dans b* si le site *b* contient (partiellement) la cible *a*.

La définition fonctionnelle de *dans* permet d'expliquer une multitude de cas où l'utilisation de cette préposition ne peut pas l'être au moyen de la définition topologique. Par exemple, si, dans la phrase *L'arbre est dans la terre*, l'arbre est conçu dans sa totalité, nous avons ici une illustration parfaite d'une inclusion partielle de la cible dans le site (1986, p. 48). Selon Vandeloise, la description d'une préposition doit se faire à partir de son *impulsion* :

Diachroniquement, je postulerai [...] que l'association symbolique entre le signifiant et le signifié d'un mot doit avoir été transparente à son origine. J'appellerai *impulsion* ce signifié originel. L'évolution du sens d'un mot à partir de son impulsion est souvent anecdotique et accidentelle. La motivation de sa distribution actuelle est alors perdue et semble synchroniquement arbitraire. Dans le cas des prépositions spatiales, je montrerai qu'au contraire elle est systématique et permet de motiver la multiplicité des *règles d'usage* qui les gouvernent et les *restrictions de sélection* qu'elles subissent. (1986, p. 59)

À partir de l'impulsion de la préposition, ce sont ces concepts qui doivent servir à la description des relations spatiales : la forme du corps humain (avec ses directions frontale et latérales), des concepts de physique naïve tels que l'axe vertical et les relations contenant/contenu et porteur/porté, l'accès de la cible à la perception, la rencontre potentielle de la cible et du site et les orientations générale et latérale. (1986, p. 30)

Dans ses travaux, Vandeloise s'est beaucoup intéressé aux relations spatiales reliées au contenant et au support, qui mettent en jeu les deux primitifs complexes nommés ci-dessus : la relation contenant/contenu (C/c), exprimée en français, dans la grande majorité des cas, par la préposition *dans*, et la relation porteur/porté (P/p), exprimée par la préposition *sur*. S'appuyant sur la psychologie du développement pour soutenir l'idée selon laquelle ces deux relations constituent des *primitifs*, il tend à défendre l'*hypothèse cognitive* dont nous avons parlé précédemment (cf. 1.3.1) : les enfants, avant même d'apprendre à parler, seraient sensibles aux contenants et aux supports. Ces relations constituent donc selon lui des primitifs, ou des catégories naturelles, dans le sens où elles correspondent à des concepts pré-linguistiques, et elles sont considérées comme étant *complexes* « parce qu'[...][elles] sont décrit[e]s par une liste de propriétés qui se comportent comme les traits de ressemblance entre les membres d'une famille : chaque membre partage au moins un trait avec un des autres membres, mais aucun trait n'est partagé par tous. » (2003a, pp. 279-280)

L'ensemble des usages des prépositions exprimant ces relations comprend des usages prototypiques, qui respectent tous les traits de ressemblance de famille et qui assurent ainsi la cohésion de la catégorie, et des usages marginaux, qui n'en satisfont que quelques-uns.

La relation C/c se décrirait par ces traits (2003a, p. 282) :

- A. La position relative du contenu par rapport au contenant ne change pas si le contenant bouge.
- B. Le contenant limite les mouvements du contenu dans plus d'une direction.
- C. Le contenu est déplacé vers le contenant plutôt que l'inverse.
- D. Le contenant enveloppe le contenu, au moins partiellement.
- E. Le contenant protège le contenu.
- F. Le contenant cache le contenu.
- G. ...

Nous trouvons en (3) un exemple d'usage prototypique de la préposition *dans*, qui satisfait tous ces traits de ressemblance de famille.

(3) Les livres sont *dans* la boîte.

Les traits A et B de la relation C/c impliquent la notion de *contrôle positionnel* du contenu par le contenant, ce qui est un facteur crucial, selon Vandeloise, pour expliquer la distribution de la préposition *dans*. Dans l'acquisition de ce mot par les enfants, ce facteur serait certes plus important que la différence configurationnelle entre l'inclusion totale ou l'inclusion partielle d'une cible dans un site, par exemple (2003a, p. 281). Ainsi, qu'un arbre soit complètement ou partiellement inclus dans la terre n'affectera pas le choix de la préposition. Le rôle de la force – ou le contrôle – est au contraire déterminant. En effet, *dans* peut être utilisé lorsque le contenant exerce une force sur le contenu ou, autrement dit, lorsque le site contrôle la position de la cible (et ce, dans plus d'une direction). Pour illustrer ses propos, Vandeloise (2003a, p. 281) donne l'exemple de ce dessin (figure 1.5), qui pourrait tout aussi bien représenter une ampoule au plafond qu'une bouteille.

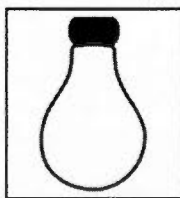


Figure 1.5 Ampoule ou bouteille?

Pour exprimer ce qui est représenté sur ce dessin, la phrase (4) est tout à fait acceptable, ce qui n'est pas le cas de la phrase (5).

(4) L'ampoule est dans la douille.

(5) \*La bouteille est dans le capuchon.

Le contraste entre la grammaticalité de la phrase (3) et l'agrammaticalité de la phrase (4) ne saurait ici s'expliquer par un facteur géométrique ou par l'inclusion topologique; seule la force exercée par le contenant sur le contenu serait en mesure de le justifier. Ainsi, si la douille contrôle la position de l'ampoule par rapport au plafond, le capuchon ne contrôle pas celle de la bouteille; au contraire, c'est plutôt la position de la bouteille qui détermine celle de son capuchon. La préposition *dans*, dès lors qu'on lui associe cette caractéristique de contrôle, fixe le rôle des arguments : à sa gauche se trouve la cible (contenu, objet dominé), et à sa droite se trouve le site (contenant, objet dominant).

La relation P/p, qui implique aussi la notion de contrôle (mais dans une seule direction), se décrirait quant à elle par ces traits (1986, p. 194) :

- A. Le porteur est généralement plus bas que le porté.
- B. Le porté est généralement en contact avec le porteur.
- C. Une partie du porteur est généralement cachée par le porté.
- D. Le porteur est généralement plus grand que le porté.
- E. le porteur s'oppose à l'action de la pesanteur sur le porté.

La phrase (6) présente un usage prototypique de cette relation :

(6) La tasse est *sur* la table.

Vandeloise croit qu'il existe un ensemble de concepts spatiaux pré-linguistiques, comme les relations C/c et P/p, et que ce sont les mêmes concepts (universels) que chaque langue décrit, et ce, en dépit de la diversité des moyens utilisés. La diversité linguistique s'accommode bien de ce postulat selon lequel il faut décrire les relations spatiales à partir d'un ensemble de traits de ressemblance de famille, plutôt que de les réduire à de simples rapports d'ordre topologique. En effet, dans chaque liste de traits, chaque langue choisit ses traits



déterminants. Notons au passage que si le trait G de la relation C/c<sup>11</sup> n'est pas défini ici, c'est que chaque langue est susceptible d'ajouter à cette liste ses propres traits significatifs pouvant servir à l'extension de la catégorie lexicale. Un trait de ressemblance de famille peut donc être ajouté à la liste, mais à condition seulement qu'il existe au moins un usage de la préposition en question qui le nécessite pour être décrit. Tous les traits énoncés, d'ailleurs ne sont pas déterminants pour toutes les langues. Par exemple, le cora, une langue du sud-est du Mexique, définirait le trait F par l'inaccessibilité du contenu à la perception. Ce trait est déterminant dans cette langue puisqu'il y existe une particule (la particule *u*) qui, en plus de servir à la relation C/c dans ses usages prototypiques, est utilisée dans les situations où une entité s'éloigne ou disparaît du champ visuel du locuteur. (Conrad & Langacker, 1985, dans Vandeloise, 2003a). C'est grâce aux traits déterminants qu'elle choisit qu'une langue peut étendre l'usage du mot (ou de la particule) qu'elle associe à la relation prototypique dont il est question aux manifestations marginales de cette relation (2003a, p. 284).

\*\*\*

Nous avons brossé l'histoire de l'hypothèse de la relativité linguistique, depuis ses débuts jusqu'à sa réappropriation par la linguistique cognitive, et avons jeté les bases théoriques de ce travail. Nous analyserons, au cours de ce travail, quelques prépositions spatiales espagnoles, et les comparerons aux prépositions françaises correspondantes. À partir de nos observations, nous réfléchirons aux questions suivantes : Est-ce que les différences sémantiques observées entre les deux systèmes impliquent des différences conceptuelles? Si oui, ces différences peuvent-elles impliquer des effets cognitifs sur la perception?

Exposons tout d'abord les différentes étapes par lesquelles nous sommes passée pour être en mesure de mener à bien cette entreprise.

---

<sup>11</sup> Il pourrait sans doute aussi apparaître une caractéristique potentielle F à la relation P/p, mais Vandeloise n'en fait pas mention dans son ouvrage de 1986.

## CHAPITRE II

### MÉTHODOLOGIE

#### 2.1 Corpus de départ et première phase de collecte de données

Les dictionnaires ont constitué une porte d'entrée inévitable dans notre exploration des prépositions, aussi bien en français qu'en espagnol. Dans un premier temps, nous avons dressé une liste des prépositions (et locutions prépositionnelles<sup>12</sup>) spatiales françaises sur lesquelles nous souhaitions nous pencher et avons établi la liste des équivalences espagnoles les plus communément admises par les dictionnaires bilingues.

**Tableau 2.1 Les prépositions spatiales françaises et espagnoles**

Français	Espagnol
dans / hors de	dentro de (en) / fuera de
sur / sous	sobre, en, encima de / bajo de
au-dessus / au-dessous	(por) encima de <sup>13</sup> / debajo de
à	a
en	en, a
avant / après	antes de / detrás de
devant / derrière	delante de / detrás de
en face de	frente a
près de / loin de	cerca de / lejos de
chez <sup>14</sup>	Ø, en

<sup>12</sup> Dorénavant, lorsque nous utiliserons le mot *préposition*, cela fera référence aussi bien aux prépositions qu'aux locutions prépositionnelles.

<sup>13</sup> Dans l'usage, une autre préposition peut être utilisée dans certaines situations où *sur* ou *au-dessus* sont utilisés en français : *arriba de*. Or, les dictionnaires que nous avons consultés n'admettent pas l'emploi prépositionnel de *arriba de* dans son sens spatial et ne relèvent que sa nature adverbiale. Voir le chapitre 3.3 à ce sujet.

<sup>14</sup> Les dictionnaires bilingues ne relèvent pas de pendant espagnol à cette préposition dans son emploi spatial; il la traduisent plutôt par *en la casa de* (à / dans la maison de). *Chez* trouve cependant son équivalent en espagnol à de rares occasions (cf. 3.1.1, exemples (19) et (20)).



Or, comme dans tout travail de comparaison de systèmes linguistiques, il est difficile de réaliser un tableau d'équivalences exactes, où chaque terme français aurait son pendant unique et où la symétrie serait parfaite. Même pour deux langues latines aussi près l'une de l'autre que le français et l'espagnol, les lignes droites sont entrecoupées de diagonales, et d'un même point on peut aller dans plus d'une direction. Lors de l'étape de la consultation d'un dictionnaire bilingue, nous avons jugé approprié de faire une recherche bilatérale, c'est-à-dire du français vers l'espagnol et de l'espagnol vers le français. De ces recherches, nous avons dégagé les cas directement reliés à l'expression de l'espace et avons retiré des exemples d'utilisation ayant servi de point de départ à notre corpus.

Un deuxième pas nous a menée à parcourir différents dictionnaires unilingues français et espagnols afin d'en extraire les définitions et les exemples d'utilisation pertinents pour chacune des prépositions. Ces exemples ont été ajoutés à notre corpus, qui a par la suite été augmenté de certains exemples tirés de Vandeloise (1986, 1987) ainsi que de nos propres observations. Nous avons finalement, à une étape ultérieure, complété notre corpus par une liste d'exemples inspirés de grammaires ou d'autres travaux linguistiques.

Le corpus que nous avons construit est bilingue. Nous nous sommes prêtée à l'exercice du traducteur automatique pour certaines phrases (ce qui nous a permis de constater l'existence de certaines zones de confusion, notamment autour de la préposition espagnole *en*, qui peut se traduire à la fois *dans* et *sur*, et même parfois par autre chose). Nous étions consciente des limites de cet exercice mécanique, de même que de celles des descriptions normatives des dictionnaires et des grammaires. Aussi ces étapes ne constituaient-elles qu'un point de départ à notre recherche, dont le cadre nous demandait impérativement de soumettre nos exemples au test de l'usage.

À partir de notre corpus de départ, nous avons préparé une première série de 104 dessins numérotés illustrant des relations spatiales entre des cibles et des sites de différentes natures. Nous avons préparé également, pour accompagner ces dessins, une feuille de réponses à deux colonnes sur laquelle étaient inscrites en espagnol les phrases correspondant à chaque dessin, qui devaient être complétées par des informateurs hispanophones au moyen de la ou des bonnes prépositions. Les informateurs devaient inscrire dans la première colonne la

préposition qu'ils utilisaient *spontanément* puis, dans la deuxième colonne, ils devaient inscrire, le cas échéant, les autres prépositions possibles (voir Appendice A, questionnaire 1). Cette première série de dessins a été soumise à 10 personnes provenant de l'Argentine (2), de la Colombie (3), de l'Espagne (1) et du Mexique (4). Toutes habitaient Montréal au moment d'être interrogées et chacune a été rencontrée individuellement. et avaient un niveau de français intermédiaire ou avancé. Les résultats ont été compilés dans un tableau selon les pays représentés, de façon à observer si des différences pouvaient s'observer selon la provenance géographique. Or, si le choix des prépositions n'était pas toujours unanime chez l'ensemble de nos informateurs, les différences observées ne semblaient manifestement pas relever de ce critère<sup>15</sup>.

Les résultats obtenus et analysés nous ont amenée à exclure de notre champ d'investigation des prépositions pour lesquelles aucune différence notable ne s'observait entre les deux langues. C'est le cas des couples de prépositions suivants qui, en espagnol comme en français, semblent visiblement répondre aux mêmes règles d'utilisation : *antes de/detrás de*, *delante de/detrás de*, *frente a* et *cerca de/lejos de*. D'autres prépositions, en revanche, nous ont donné plus de fil à retordre. C'est particulièrement le cas de la préposition *en*, mais aussi de *a*, *dentro de*, *sobre*, *encima de*, *por encima de* et de *arriba de*. Deux principaux axes de recherche se sont alors dessinés. Il convenait, d'une part, de tenter de définir les règles d'utilisation de la préposition *en* et d'observer les cas où on peut lui substituer *dentro de* ou *sobre* (ou, plus rarement, une autre préposition); d'autre part, il fallait tenter de découvrir les règles régissant l'utilisation des prépositions exprimant une relation verticale (*en*, *sobre*, *encima de*, *por encima de*, *arriba de*), autour desquelles un certaine confusion régnait.

## 2.2 Deuxième phrase de collecte de données

Ces nouvelles orientations nous ont menée à élaborer une nouvelle série de dessins afin de tenter d'éclaircir les zones floues entourant l'utilisation de *en*, *sobre* et *dentro de*, de même que celle des prépositions servant à exprimer les relations verticales. Cette deuxième série comportait 82 dessins, dont quelques-uns étaient repris de la première série et mis cette fois

<sup>15</sup> Nous verrons plus loin que l'ensemble de notre étude nous a permis de relever seulement deux différences d'ordre géographique, chaque fois entre l'espagnol d'Espagne et celui d'Amérique latine (cf. 3.1.1.4 et 3.3).

en parallèle avec des situations comportant des traits de similitude tout en étant différentes (par exemple une paille dans un verre et une paille complètement à l'intérieur d'une bouteille, une personne couchée sur un matelas et une personne couchée sur un lit sous les couvertures, une lampe sur une table et une lampe au-dessus d'une table, etc.). 17 informateurs montréalais provenant de l'Argentine (2), de la Colombie (6), de l'Espagne (4) et du Mexique (5) se sont cette fois prêtés à l'exercice, dont la consigne était la même que pour la première série de dessins (*voir* Appendice A, questionnaire 2). Cependant, contrairement à la première phase de collecte où nous étions en présence de nos informateurs au moment où chacun répondait à notre questionnaire, cette deuxième phase de collecte s'est faite par la voie du courrier électronique. Encore une fois, le critère géographique n'a rien révélé de significatif.

Suite à cette deuxième phase de collecte de données auprès de nos informateurs hispanophones, nous avons dressé un tableau récapitulatif (*voir* tableau 2.2) des réponses obtenues pour chaque phrase accompagnant les dessins des deux séries. Pour chaque phrase, nous avons indiqué le nombre de fois où une préposition était choisie en premier et le nombre de fois où elle était choisie en deuxième. Cette compilation nous a permis de regrouper de façon claire les différents cas de figure (par exemple les cas où *en* était la seule préposition possible, ceux où *en* et *dentro de* étaient pratiquement interchangeables, etc.), afin de faciliter notre analyse et de mieux dégager les traits allant nous permettre de mieux comprendre les règles régissant l'usage des prépositions espagnoles à l'étude.

**Tableau 2.2** Modèle du tableau récapitulatif des réponses obtenues

Phrase	en		dentro adentro		sobre		encima		por encima		arriba		autre	
Hay nubes _____ el cielo.	10													
Los pantalones están _____ el cajón.	11	1	5	6										

### 2.3 Troisième phase de collecte de données

Suite à cette étape, en nous aidant des travaux de Beth Lynn Huerta (2009) et de Jacques De Bruyne (1998, 1999), nous avons établi une liste des différentes catégories de sens de la préposition *en* dans le domaine spatial. Nous avons ensuite procédé à une classification, à

l'intérieur de ces catégories, des phrases de notre corpus admettant *en* dans les possibilités d'utilisation, de manière à mieux distinguer les situations où cette préposition est d'usage exclusif et celles où une autre préposition peut s'y substituer. Cette classification ayant laissé flotter certaines zones d'ombre, notamment en ce qui a trait au choix de la préposition dans les situations statiques et directionnelles, nous avons dû procéder à une troisième phase de collecte de données. Cette nouvelle collecte, qui prenait cette fois la forme d'une simple liste de phrases à compléter (sans dessins) à l'aide d'un choix de réponses (voir Appendice A, questionnaire 3), visait d'une part à valider certaines de nos observations ou conclusions à l'aide de nouveaux exemples exprimant des situations semblables à celles déjà testées et, d'autre part, à tester auprès de locuteurs de l'espagnol certaines situations tirées ou inspirées de Huerta et de De Bruyne n'apparaissant pas jusqu'alors dans notre corpus. Les informations recueillies, de même que des discussions que nous avons eues avec certains de nos informateurs à l'une ou l'autre des étapes de notre collecte de données (en personne, au téléphone ou par courrier électronique), nous ont permis de compléter et de nuancer notre analyse concernant l'utilisation des prépositions *en*, *dentro de* et *sobre*. Nous avons compilé nos résultats dans un tableau similaire au tableau 2.2.

## 2.4 Quatrième phase de collecte de données

En ce qui concerne notre deuxième axe de recherche et d'analyse, celui des prépositions exprimant une relation verticale (*en*, *sobre*, *encima de*, *por encima de* et *arriba de*), nous avons procédé un peu différemment pour tenter d'éclaircir, après nos deux premières phases de collecte de données, les zones d'ombre persistantes entourant leur utilisation respective. En plus d'envoyer par courrier électronique quelques questions bien précises à nos informateurs (du type « phrase à compléter » ou « la préposition *x* est-elle possible dans ce contexte? »<sup>16</sup>), nous avons dû, face à la diversité des réponses obtenues, rencontrer certains d'entre eux afin de les interroger sur leurs propres règles d'utilisation de ces prépositions.

C'est suite à notre analyse des prépositions espagnoles que nous avons pu procéder à la comparaison des systèmes prépositionnels espagnol et français, en nous appuyant, entre

---

<sup>16</sup> Voir Appendice A, questionnaire 4.

autres, sur les travaux de Vandeloise (1986, 1987, 2003a, 2004) et, bien sûr, sur notre connaissance du système prépositionnel français.

## 2.5 Limites

Nous sommes consciente des limites de notre étude, qui se propose de dégager les lignes les plus saillantes de l'utilisation des prépositions spatiales espagnoles mais qui ne prétend pas épuiser le sujet. Une première limite est bien sûr la barrière linguistique : comme l'espagnol est pour nous une langue étrangère que nous ne maîtrisons pas parfaitement, il nous est difficile, voire impossible, d'avoir accès à toutes les subtilités de sens que renferme une classe aussi complexe que celle des prépositions. Une deuxième limite est le facteur géographique; en effet, même si nous avons pris soin d'observer les réponses obtenues à nos questionnaires par pays, nous n'avons pas tenu compte de la région de provenance de nos informateurs, ce qui aurait peut-être pu jeter un éclairage différent sur la diversité des réponses obtenues dans certaines situations. En ce qui concerne le nombre d'informateurs, même s'il était peu élevé, il nous semblait, pour des raisons de réalisabilité, satisfaisant. Nous désirions avoir un échantillon minimal pour dresser un portrait général de l'usage des prépositions à l'étude, et les données que nous avons obtenues nous ont paru suffisamment significatives pour dégager les tendances d'usage allant servir à notre comparaison avec le système prépositionnel français, pour trouver les nuances de sens allant nourrir notre réflexion.

Finalement, sans remettre en cause la pertinence de notre tableau de compilation des résultats, nous sommes consciente du fait que celui-ci ne rend pas compte de la complexité de l'exercice auquel ont été soumis nos informateurs, des méandres par lesquels ils ont dû passer avant d'inscrire leurs réponses, des doutes qui les ont assaillis, de leurs hésitations, de leurs commentaires, des spécifications qu'ils ont demandées, des contextes qu'ils ont chacun imaginés pour des situations qui étaient décontextualisées, etc. Plus d'une fois, un informateur, réfléchissant à la réponse à inscrire, nous a dit : « Ça dépend du contexte. » Ainsi, certaines réponses marginales pourraient sans doute s'expliquer du fait que certains contextes ont été imaginés par certains et non par d'autres. Nous croyons donc qu'un travail exhaustif qui se pencherait sur ces réponses marginales, sur les sous-cas plus problématiques,



pourrait éventuellement être fait pour tenter de mieux cerner ce que les locuteurs ont en tête au moment de donner leurs réponses.

Notre collecte de données et nos entrevues avec des hispanophones nous ont permis de mieux comprendre le découpage spatial que leur langue effectue et de découvrir, par la suite, des différences intéressantes avec le découpage que fait le français. Mais en plus de ces différences interlinguistiques, nous avons pu aussi remarquer des différences dans l'usage de certaines prépositions entre les locuteurs d'une même langue, principalement en ce qui a trait aux relations verticales. Même si cela n'entre pas dans le cadre de ce travail, il serait sans doute intéressant de réfléchir au sujet d'une possible relativité linguistique entre locuteurs d'une même langue.



## CHAPITRE III

### LES PRÉPOSITIONS SPATIALES ESPAGNOLES

Ce chapitre sera divisé en trois parties. La première partie sera consacrée à l'analyse de la préposition *en*, la deuxième à l'analyse des usages de *en* par rapport à ceux de *dentro de* et de *sobre*, et la troisième à l'étude des relations verticales.

#### 3.1 *En*, une préposition passe-partout?

Quand vous avez un doute sur la préposition à utiliser, utilisez *en*, ça marche presque tout le temps!  
- Un professeur d'espagnol à ses étudiants francophones

La préposition *en* est sans contredit celle dont les occurrences sont les plus nombreuses dans la langue espagnole. Servant souvent à marquer des relations spatiales, elle peut aussi exprimer de nombreux autres types de relations (temps, mode, manière, etc.). Même à l'intérieur du domaine de l'expression de l'espace, les usages de cette préposition (qui peuvent jeter un éclairage sur certains autres emplois, temporels ou figurés par exemple) sont multiples et complexes. Souvent substituable par *dentro de* (dans) ou par *sobre* (sur) – et parfois même par *encima de* (sur, au-dessus) –, elle est parfois la seule à pouvoir être utilisée dans certains contextes. Sa polyvalence amène l'observateur attentif à se poser plusieurs questions quant à son utilisation. Dans quels contextes son usage est-il exclusif? Dans quels contextes s'apparente-t-elle respectivement aux prépositions *dentro de* et *sobre* et peut-elle s'y substituer? Dans quels contextes son lien de parenté avec ces prépositions est-il flou? Et enfin, dans quels contextes son usage est-il interdit sous peine de créer de la confusion? Avant de répondre à ces questions, il convient, d'abord et avant tout, de se poser celle-ci : dans quels contextes son usage est-il simplement possible?

### 3.1.1 Un réseau sémantique tournant autour de la localisation

D'un point de vue étymologique, la préposition espagnole *en* semble être restée plutôt liée avec la langue mère. En effet, le *in* latin répondait aux deux mêmes usages de base que l'on reconnaît à *en*, à savoir l'expression de la localisation (avec ablatif, sans mouvement) et de la direction (avec accusatif, aboutissement d'un mouvement) (Gaffiot, 2000, pp. 794-795). De plus, le Gaffiot nous indique que le *in* sans mouvement pouvait signifier à la fois *dans*, *en* et *sur*. Peut-être cela n'est-il pas étranger à la multiplicité des usages que l'on fait aujourd'hui du *en* espagnol<sup>17</sup>.

Tableau 3.1 Le *in* latin et ses équivalents espagnols et français

	Latin	Espagnol	Français
<b>Localisation</b>	habere coronam <b>in</b> capite	tener una corona <b>en</b> la cabeza	avoir une couronne <b>sur</b> la tête
	<b>in</b> eo portu piratae navigaverunt	unos piratas navegaron <b>en</b> este puerto	des pirates ont navigué <b>dans</b> ce port
<b>Direction</b>	<b>in</b> portum accedere	penetrar <b>en</b> el puerto <sup>18</sup>	pénétrer <b>dans</b> le port

Ce détour par l'étymologie, que nous effectuons avec une certaine prudence, nous fournit deux axes d'analyse de la préposition *en* : celle-ci peut effectivement servir à exprimer les relations spatiales que sont la localisation et la direction. Or, nos observations nous indiquent qu'il n'est pas suffisant de réduire ses usages à ces deux relations, pas plus qu'il n'est suffisant de les assimiler simplement à des relations de contenance ou de support. Elles nous révèlent au contraire certaines subtilités de sens que nous exposerons dans cette section d'une façon qui ne se veut pas théorique, mais descriptive. Une telle démarche n'est pas sans nous exposer à certaines difficultés; en effet, si l'appartenance de certains exemples à une catégorie est très claire et sans équivoque, certains autres exemples se trouvent à la frontière

<sup>17</sup> Si la préposition *en* fait également partie du lexique français, celle-ci est aujourd'hui bien moins largement utilisée qu'elle l'a déjà été : « Cette préposition très répandue en ancien français a eu jusqu'à l'époque classique des emplois plus larges qu'aujourd'hui; depuis le XVI<sup>e</sup> s. elle a souvent été remplacée par *dans*. » (Rey, 2006 [1992], p. 1231)

<sup>18</sup> De Bruyne (1999, p. 669) fait remarquer que pour les verbes de mouvement marquant l'introduction (*entrar*, *penetrar*, *ingresar*, *meter(se)*, etc.), les hispanophones d'Espagne utilisent la préposition *en*, tandis que ceux d'Amérique latine utilisent plutôt la préposition *a*. Voir à ce sujet la section 3.1.1.4.

entre deux classes. Il convient donc de mentionner que le découpage descriptif que nous proposons, fortement inspiré des travaux de Huerta (2009) et de De Bruyne (1999), sert de cadre facilitateur à la compréhension des données plutôt que de cadre théorique fixe et immuable, et qu'il ne prétend donc pas s'inscrire dans l'absolu.

Si les dictionnaires ou les grammaires didactiques de l'espagnol font clairement la distinction entre les différents usages spatiaux de *en*, on ne les voit jamais se hasarder à en proposer un sens plus général qui les engloberait tous. Du côté de la grammaire descriptive, dans le chapitre de la *Gramática descriptiva de la lengua española* consacré aux prépositions, Jacques De Bruyne le fait, en proposant cette définition toute simple de *en* : « *En* es una preposición de coincidencia espacial en sentido amplio<sup>19 20</sup> » (1999, p. 669). Dans la relation exprimée par cette préposition, la façon dont se manifeste cette coïncidence spatiale dans un sens large n'importe donc pas; pour autant qu'il y ait coïncidence, la cible est simplement localisée par rapport à un site qui lui sert de cadre de référence. Ce dernier peut être soit ouvert ou fermé, de deux ou trois dimensions, de dimensions floues ou non définies ou de géométrie plane, concave ou convexe.

**Tableau 3.2 Utilisation de la préposition *en* : propriétés possibles des sites**

<b>Sites ouverts</b>	un verre, un bol
<b>Sites fermés</b>	une boîte, un sac à dos, un musée
<b>Sites de deux dimensions</b>	une page, une planche, le dessus d'une table
<b>Sites de trois dimensions</b>	une boîte, une maison, un verre
<b>Sites aux dimensions floues ou non définies</b>	le ciel, l'air, une vitrine, une forêt
<b>Sites plans</b>	une table, le sol, un mur
<b>Sites concaves</b>	un bol, un cou, un trou
<b>Sites convexes</b>	l'extérieur d'une bouteille, une montagne, une balle

<sup>19</sup> En français : « *En* est une préposition de coïncidence spatiale dans un sens large. »

<sup>20</sup> La *Nueva gramática de la lengua española* abonde dans ce sens en affirmant ceci : « [*En* es] la preposición que expresa de forma más característica el concepto de 'ubicación'. » (2009, p. 2266) En français : « *En* est la préposition qui exprime de la forme la plus caractéristique le concept d'« emplacement ». »

En avançant que le sens primaire de *en* est la localisation, Huerta (2009, p. 77) ne s'inscrit pas en faux contre cette définition. Selon elle, si la localisation constitue le sens de base de *en*, ou son *impulsion*, pour reprendre le terme de Vandeloise, c'est parce que l'usage de cette préposition pour exprimer la direction est moins commun. De plus, le sens de localisation, plus large, inclut celui de direction ainsi que tous les autres. C'est donc autour de ce sens large de localisation en termes de coïncidence spatiale que se construit le réseau sémantique des usages spatiaux de *en*, dont chacun porte ses spécificités et constitue un trait de *ressemblance de famille*.

### 3.1.1.1 Le sens du *sur place*

Le premier sens spécifique de *en* en est un de localisation dans un sens général. La relation exprimée par la préposition *en* est une qui implique une cible (statique ou mouvante, concrète ou abstraite) localisée par rapport un site qui n'est ni contenant, ni support, et dont les limites sont floues, plutôt générales, abstraites ou non définies. Les verbes locatifs tels que *estar*, *haber*, *quedar*, *encontrarse*<sup>21</sup>, etc. sont les plus fréquemment employés dans ce contexte d'utilisation.

Prenons le cas d'un bateau qui navigue dans un port (1) : le site est un lieu général dont les limites ne sont pas aussi circonscrites qu'une boîte ou une assiette, par exemple. Le port, qui désigne l'ensemble des éléments le constituant, n'agit pas en tant que support au bateau ni de contenant; il est seulement le lieu où celui-ci se trouve. Il en va de même d'une robe que l'on voit dans une vitrine (2).

(1) El bote está navegando en este puerto<sup>22</sup>.

Le bateau navigue dans ce port.

(2) Vi un vestido hermoso en el escaparate.

J'ai vu une belle robe dans la vitrine.

(voir Appendice B, dessin 1<sup>23</sup>)

<sup>21</sup> En français : être, avoir, rester, se trouver.

<sup>22</sup> L'ensemble des exemples utilisés dans ce chapitre et dans le suivant sont tirés ou inspirés des données recueillies auprès de nos informateurs à l'une ou l'autre des étapes de la collecte, des exemples de Vandeloise (1986, 1987), de Huerta (2009) et de De Bruyne (1998, 1999), ou encore des dictionnaires.

<sup>23</sup> Dorénavant, tous les renvois aux dessins de l'Appendice B se feront en n'inscrivant entre parenthèses que le numéro du dessin : (dessin x). Notons que nos exemples ne correspondent pas tous à un dessin et que l'Appendice B ne réunit que les dessins correspondant aux exemples utilisés dans les chapitres III et IV de ce mémoire.



Un autre site du même type est la rue dans son sens large. Ainsi, lorsqu'il y a des lampadaires (3) ou des voitures (4) (cible statique ou mouvante) dans la rue, on ne réfère pas forcément à une rue en particulier ou à la rue physique, mais à la rue prise globalement, pouvant désigner *toutes les rues* ou encore la rue comme espace dont les limites ne sont pas définies. Dans les exemples (5) et (6) dont les cibles représentent des réalités contraires (la première représente quelque chose qui a été enlevé, créant une concavité dans la matière et la deuxième, quelque chose qui a été ajouté, y créant plutôt une convexité), la rue représente encore simplement là où se localisent les réalités en question, sans servir de support ou de contenant.

- |   |  |
|---|--|
| (3) Hay lámparas de pie en la calle. (dessin 2) | Il y a des lampadaires dans la rue.      |
| (4) Hay muchas autos en la calle. (dessin 3)    | Il y a beaucoup de voitures dans la rue. |
| (5) Hay un hueco en la calle. (dessin 4)        | Il y a un trou dans la rue.              |
| (6) Hay unos badenes en la calle. (dessin 5)    | Il y a des dos d'âne dans la rue.        |

La phrase (7) présente l'exemple par excellence du site aux limites non définies (ou infinies) ne pouvant servir ni de support ni de contenant.

- |   |                                      |
|---|--------------------------------------|
| (7) Las cometas están en el cielo. (dessin 6) | Les cerfs-volants sont dans le ciel. |
|---|--------------------------------------|

La phrase (8), quant à elle, présente un cas où le site ne peut non plus occuper ces fonctions par rapport à la cible, qui est abstraite. Le journal représente aussi un lieu général, ne désignant habituellement pas un exemplaire précis.

- |   |   |
|---|---|
| (8) Hay malas noticias en el periódico. | Il y a des mauvaises nouvelles dans le journal. |
|---|---|

L'exemple suivant présente aussi un cas de localisation générale, quoique les limites du site soient potentiellement définissables. Cela dit, en (9), le bois représente un lieu dont les limites sont rarement définies ou précisées par qui s'y trouve ou en parle. S'il peut se dégager de cet exemple une idée d'inclusion de la cible par le site, ce que l'on désigne par le bois n'est pas le lieu physique en tant que tel, celui dont on peut prendre les mesures, mais bien plutôt un cadre de référence général, une catégorie de lieu en quelque sorte.

- |                                  |                               |
|----------------------------------|-------------------------------|
| (9) Tengo una casa en el bosque. | J'ai une maison dans le bois. |
|----------------------------------|-------------------------------|

*En* dans le sens du *sur place* sert aussi à localiser des actions dans un site qui est nécessairement statique, que ce soit d'un point de vue géographique (exemples (10), (11), (12), (13) et (14)) – ou d'un point de vue plus abstrait ou figuré (exemples (15), (16), (17) et (18)).

(10) Mi madre está/vive en Madrid. (ville)	Ma mère est/vit à Madrid.
(11) Estuve/Vivi en Chile y en Francia. (pays)	J'ai été/J'ai vécu au Chili et en France.
(12) Vivo en un barrio lindo. (dessin 7)	Je vis dans un beau quartier.
(13) Le acompañaré en la puerta.	Je l'ai reconduit à la porte.
(14) Comí en el restaurante ayer.	J'ai mangé au restaurant hier.
(15) Vi una tortuga gigante en la televisión.	J'ai vu une tortue géante à la télévision.
(16) Anunció la noticia en Facebook.	Il a annoncé la nouvelle sur Facebook.
(17) Mis abuelos todavía viven en mi memoria.	Mes grands-parents vivent encore dans ma mémoire.
(18) Tengo esta canción en la cabeza.	J'ai cette chanson dans la tête.

Un emploi elliptique de la préposition *en* pourrait finalement s'inscrire dans cette catégorie de sens. Dans cet emploi décrit par De Bruyne (1998, 1999), *en* sert à introduire un lieu qui n'est pas nommé lui-même mais est nommé, par métonymie, par la personne qui le possède ou y occupe une fonction. Ainsi, on utilisera simplement *en el médico* (19) pour dire que l'on est au cabinet du médecin, et *en Lévesque* (20) pour dire que l'on soupe au restaurant qui se nomme Lévesque en l'honneur de son propriétaire. Dans ces situations, le *en* espagnol équivaut au *chez* français. Il est à noter cependant que lorsque l'on utilise des verbes de mouvement tels que *ir* et *llegar*<sup>24</sup>, c'est plutôt la préposition *a* qui est utilisée (cf. 3.1.1.4).

(19) Estuvo en el médico.	Il a été chez le médecin.
(20) Cenamos en Lévesque.	Nous avons souper chez Lévesque.

---

<sup>24</sup> En français : *aller* et *arriver*.



### 3.1.1.2 Le sens du *support* et du *contact*

Un deuxième type de relation spatiale exprimée par *en* met en contact une cible et un site qui occupe la fonction de support par rapport à celle-ci. Il s'agit en fait de la relation se rapprochant le plus de la relation porteur/porté (P/p) telle que décrite par Vandeloise (1986). Nous en rappelons ici les traits de ressemblance de famille, déjà énoncés à la section 1.3.3.4 :

- A. le porteur est généralement plus bas que le porté;
- B. le porté est généralement en contact avec le porteur;
- C. une partie du porteur est généralement cachée par le porté;
- D. le porteur est généralement plus grand que le porté;
- E. le porteur s'oppose à l'action de la pesanteur sur le porté.

Pour cette deuxième catégorie de sens de la préposition *en*, la caractéristique B est sans aucun doute la plus saillante et celle qui unit tous les exemples d'utilisation faisant partie de l'ensemble. En effet, la cible est toujours en contact, directement ou indirectement, avec la surface du site<sup>25</sup>, que cette dernière soit plane ou convexe (26) et qu'elle soit placée sur un axe horizontal – comme c'est notamment le cas dans les exemples (21), (22), (23) et (24) –, vertical (25) ou diagonal. Le site constitue dans tous les cas le support de la cible.

(21) El vaso está en la mesa. (dessin 8)	Le verre est sur la table.
(22) El pez está en el plato.	Le poisson est dans l'assiette.
(23) La planta está en el suelo.	La plante est sur le sol / par terre.
(24) El barco está en el agua. (dessin 9)	Le bateau est sur l'eau.
(25) El cuadro está en la pared. (dessin 10)	Le cadre est sur le mur.
(26) La mosca está en la manzana.	La mouche est sur la pomme.

Dans les exemples ci-dessous, non seulement y a-t-il contact entre la cible et le site, mais ce contact va jusqu'à la fusion des deux, de façon à ce que la cible ne puisse se détacher du site, avec lequel elle forme une unité. Dans les trois cas, la cible a besoin de son support pour exister.

<sup>25</sup> Dire qu'une table est *sur le sol* alors qu'il y a un tapis entre elle et le sol et dire qu'un livre est *sur la table* alors qu'il est en fait au-dessus d'une pile sont des exemples de contacts indirects. Ces exemples sont repris de Vandeloise (1986, p. 188), qui les a lui-même repris respectivement de Miller et Johnson-Laird et de Herskovits.

- |   |   |
|---|---|
| (27) Hay una mancha en sus pantalones.<br>(dessin 11)   | Il y a une tache sur son pantalon.  |
| (28) El estudiante escribió un mensaje<br>revolucionario en la calle (el asfalto).<br>(dessin 12) | L'étudiant a écrit un message révolutionnaire sur<br>la rue (l'asphalte). |
| (29) Escribí en mi diario ayer. (dessin 13)   | J'ai écrit dans mon journal intime hier                                   |

Les deux derniers exemples relèvent de la caractéristique E de la relation P/p : l'opposition à la pesanteur. Dans les deux cas, le site agit en tant que support (ou porteur) de la cible, quoiqu'il ne soit pas plus bas que celle-ci, comme le veut la caractéristique A, et quoique les autres caractéristiques ne soient pas à proprement parler impliquées dans la relation. La branche (30) et la corde à linge (31) sont porteurs en ce qu'elles s'opposent à la force exercée, selon l'axe vertical, par la pesanteur de leurs cibles respectives, les feuilles et les vêtements; elles les supportent en ce qu'elles les retiennent.

- |  |  |
|--|--|
| (30) Las hojas están en la rama.                         | Les feuilles sont sur la branche.        |
| (31) La ropa está en la cuerda de tender.<br>(dessin 14) | Les vêtements sont sur la corde à linge. |

### 3.1.1.3 Le sens de la *contenance*<sup>26</sup>

Un troisième sens véhiculé par *en* est celui de la *contenance* ou de l'inclusion. La préposition met alors en relation une cible et un site qui lui sert de contenant, ou qui l'inclut à l'intérieur de ses limites. Cette idée de *contenance* se présente généralement à la perception par un site de trois dimensions à l'intérieur duquel se trouve la cible.

Les sites de trois dimensions peuvent être de plusieurs catégories. Nous observons d'abord les sites fermés (ou qui peuvent se refermer s'ils sont ouverts), comme dans les exemples (32), (33), (34) et (35). Dans tous ces cas, que la cible touche ou non les bords du site n'importe pas.

<sup>26</sup> Selon Vandeloise (2003, p. 282), « la préposition *dans* ne peut [...] pas toujours se paraphraser par le verbe *contenir*. » C'est le cas, notamment, des situations où une cible n'est incluse que partiellement à l'intérieur d'un site. Par exemple, si on peut très bien dire que l'arbre est *dans* la terre, on ne dira pas en revanche que la terre *contient* l'arbre. Notre utilisation du terme *contenance*, qui va dans le même sens que la relation C/c telle que nommé par Vandeloise (cf. 1.3.3.4), n'exclut cependant pas ces situations.

(32) los cuartos en el hotel	les chambres dans l'hôtel
(33) los zapatos en la habitación (dessin 15)	les souliers dans la chambre
(34) los libros en la caja (dessin 16)	les livres dans la boîte
(35) la mosca en la caja fuerte (dessin 17)	la mouche dans le coffre-fort

À l'intérieur de la catégorie des sites fermés se trouve la sous-catégorie des sites qui enferment littéralement la cible et qui servent de limite à son expansion, comme l'illustrent les exemples (36) et (37).

(36) el aire en el balón	l'air dans le ballon
(37) el vino en la botella	le vin dans la bouteille

Aux sites fermés s'ajoute la catégorie des sites ouverts, comme on en trouve dans les exemples (38), (39) et (40). La cible peut être totalement (39) ou partiellement (40) incluse dans le site, en touchant les limites ((39) et (40)) ou non (38), être statique ((39, (40)) ou mouvante (38).

(38) Estoy nadando en la piscina. (dessin 18)	Je nage dans la piscine.
(39) La planta está en la tina. (dessin 45)	La plante est dans la baignoire.
(40) La paja está en el vaso. (dessin 49)	La paille est dans le verre.

Certains sites ouverts agissent aussi en tant que limites à l'expansion de la cible, comme c'est le cas dans les exemples (41) et (42). Dans l'exemple (43), le site non seulement contient la cible, mais aussi limite son action.

(41) el agua en la piscina	l'eau dans la piscine
(42) el vino en la copa (dessin 19)	le vin dans la coupe
(43) la mariposa en la red (dessin 20)	le papillon dans le filet

Certains autres cas de figure s'observent dans cette troisième catégorie de sens qu'est la contenance. Dans les exemples suivants, le site (la terre) contient bel et bien la cible, totalement (44) ou partiellement (45), mais contrairement aux sites donnés en illustration dans cette section, la terre n'est pas un objet ou une entité aux dimensions fixes; et contrairement aux exemples (36), (37), (41) et (42), ce n'est pas la cible qui épouse sa forme mais bien le site qui s'ajuste aux limites de la cible.

- |  |                            |
|--|----------------------------|
| (44) las semillas en la tierra         | les semences dans la terre |
| (45) el árbol en la tierra (dessin 41) | l'arbre dans la terre      |

Finalement, certains exemples où le site est de deux dimensions appartiennent également à cette catégorie de sens. C'est le cas, notamment, d'une photo que l'on place dans un cadre (46). L'idée de contenance est alors présente du fait qu'un objet de deux dimensions est placé entre les deux parties du cadre, elles aussi de deux dimensions, se présente à la perception comme s'il était à l'intérieur. Dans la phrase (47), la cible se trouve également à l'intérieur du site, mais d'un point de vue différent; les fissures ne sont pas à l'intérieur du mur, mais à l'intérieur de la surface que celui-ci représente.

- |   |                                  |
|---|----------------------------------|
| (46) La foto está en el cuadro. (dessin 21) | La photo est dans le cadre.      |
| (47) Hay fisuras en la pared.               | Il y a des fissures dans le mur. |

### 3.1.1.4 Le sens de la *direction* ou du *point d'arrivée*

Avant de nous pencher spécifiquement sur cette quatrième catégorie de sens, une remarque s'impose d'entrée de jeu : en espagnol, lorsqu'il est question d'exprimer une idée de mouvement, c'est la préposition *a* qui est le plus souvent utilisée. C'est toujours le cas, notamment, avec les verbes *ir* ((48), (50)), *llegar* (49), *venir* (51) et *atraer* (52)<sup>27</sup> ou dans les constructions dans lesquelles on peut sous-entendre un verbe de cette catégorie (53)<sup>28</sup> (De Bruyne, 1998, p. 713).

- |   |  |
|---|--|
| (48) Mi madre va a Madrid <sup>29</sup> .     | Ma mère va à Madrid.                         |
| (49) Mi hermana llegó a Chile/a Francia ayer. | Ma sœur est arrivée au Chili/en France hier. |
| (50) Fue al médico.                           | Il est allé chez le médecin.                 |
| (51) ¿Porqué no vienes a mi casa?             | Pourquoi tu ne viens pas chez moi?           |
| (52) Le atraí a mí.                           | Je l'ai attiré vers moi.                     |
| (53) ¡Bienvenido a Canadá!                    | Bienvenue au Canada!                         |

<sup>27</sup> En français : *aller, arriver, venir et attirer*.

<sup>28</sup> Avec d'autres verbes tels que *entrar, ingresar, introducir, meter(se)* et *penetrar*, le facteur géographique entre pour une rare fois en ligne de compte dans le choix de la préposition. En effet, les Latino-Américains utilisent la préposition *a* avec ces verbes, tandis que les Espagnols utilisent plutôt la préposition *en*.

<sup>29</sup> Les exemples (48), (49) et (50) contrastent avec les exemples (10), (11) et (19) (cf. 3.1.1.1) dans le choix de la préposition, celui-ci étant dicté par le verbe utilisé.

Or, il est des cas où c'est la préposition *en* qui est associée à l'idée de mouvement. En effet, la quatrième catégorie de sens de la préposition *en*, celle de la direction ou du point d'arrivée, regroupe les cas où *en* est utilisé pour introduire le point d'arrêt de la cible en mouvement. Selon De Bruyne (1998, p. 748), « *[e]n* s'emploie [...] avec des verbes de mouvement n'indiquant qu'un changement de lieu LIMITÉ » de la cible vers le site. En fait, la préposition, dans ce contexte, suit un verbe impliquant le mouvement de la cible vers un site, que celui-ci soit support ou contenant, ou qu'il marque la localisation de façon plus générale.

Une première série de phrases nous présentent des situations où c'est la cible elle-même qui effectue le mouvement vers le site (la cible constitue le sujet du verbe de mouvement). Les sites des exemples (54), (55), (56), (57) et (58) agissent en tant que support, tandis que ceux des exemples (59) et (60) agissent en tant que contenant.

- |  |   |
|--|---|
| (54) La mosca se puso en la manzana.             | La mouche s'est posée sur la pomme.       |
| (55) El avión aterrizó urgentemente en la pista. | L'avion a atterri d'urgence sur la piste. |
| (56) Se sentó en la silla. (dessin 22)           | Il s'est assis sur la chaise.             |
| (57) Pablo se tumbó en el sofá. (dessin 23)      | Pablo s'est étendu sur le sofa.           |
| (58) La copa se cayó en la mesa. (dessin 24)     | La coupe est tombée sur la table.         |
| (59) El bolígrafo se cayó en la caja.            | Le stylo est tombé dans la boîte.         |
| (60) Pablo se zambulló en la piscina.            | Pablo a plongé dans la piscine.           |

Une deuxième série d'exemples présentent des situations où un agent place la cible à la position du site (la cible constitue alors le complément du verbe de mouvement). Les phrases (61), (62) et (63) présentent des situations où le site devient support de la cible au terme de son mouvement. Dans l'exemple (64), le site n'agit pas en tant que support de la cible, puisque celle-ci ne s'y arrête pas à proprement parler, mais simplement en tant que lieu de contact avec elle.

- |  |   |
|--|---|
| (61) Puse un mapa en la pared. (dessin 25)                 | J'ai installé une carte sur le mur.                     |
| (62) Depositó la cajas en el suelo.                        | J'ai déposé les boîtes sur le sol / par terre.          |
| (63) Puso el sombrero en su cabeza. (dessin 26)            | Il a mis le chapeau sur sa tête.                        |
| (64) Unos manifestantes lanzaron piedras en el escaparate. | Des manifestants ont lancé des pierres dans la vitrine. |



Les phrases (65) à (68) présentent quant à elles des situations où la cible arrête son mouvement dans un site qui lui sert de contenant.

- |   |  |
|---|--|
| (65) Puse mi llave en mi bolsillo.            | J'ai mis ma clé dans ma poche.                   |
| (66) Vacíe los restos en la basura.           | J'ai vidé les restes dans la poubelle.           |
| (67) Mi padre echó vino en nuestras copas.    | Mon père a versé du vin dans nos coupes.         |
| (68) Coloqué el diccionario en la biblioteca. | J'ai placé le dictionnaire dans la bibliothèque. |

Dans cette quatrième catégorie de sens, la cible n'est pas toujours concrète ou palpable; elle peut aussi être le résultat d'une action. Ainsi, dans l'exemple (69), le coup représente-t-il une cible dont l'existence ne se concrétise qu'au terme du mouvement initié par l'agent. Le même phénomène s'observe en (70) et (71), à la différence que la cible (respectivement le baiser et le coup) n'est syntaxiquement pas présente dans la phrase; intégrée au verbe, elle est cependant présente du point de vue sémantique. Cela ne semble manifestement pas avoir d'incidence sur le choix de la préposition.

- |  |  |
|--|--|
| (69) Me dio un golpe en la cabeza.<br>(dessins 38 et 39) | Il m'a donné un coup sur la tête.            |
| (70) Pablo besó a su novia en el cuello. (dessin 27)     | Pablo a embrassé sa petite amie dans le cou. |
| (71) Luca golpeó el robador en la cara.                  | Luca a frappé le voleur dans le visage.      |

### 3.1.1.5 Le sens de *proximité*

Un cinquième sens véhiculé par *en* est celui de la proximité, sens selon lequel une cible se situe dans la zone générale ou dans les environs d'un site dont les délimitations et les dimensions ne sont pas mises en évidence. La cible n'est alors généralement pas contenue dans le site ni n'est en contact avec lui. Les phrases suivantes nous fournissent de bonnes illustrations de cette catégorie de sens. Les deux premiers exemples mettent en scène des sites dont la zone est plus limitée que dans le dernier. Dans l'exemple (72), les enfants se trouvent autour de la table, dans la zone de la table. Dans l'exemple (73), Blanca se trouve devant la fenêtre, regardant vers l'extérieur.

- |  |                           |
|--|---------------------------|
| (72) Los niños están en la mesa. (dessin 28) | Les enfants sont à table. |
| (73) Blanca está en la ventana. (dessin 29)  | Blanca est à la fenêtre.  |



La zone du site de la phrase (74), empruntée à Huerta (2009, p. 81) est plus étendue. En effet, dire que la famille est « en la alberca » ne signifie pas qu'elle est à l'intérieur de la piscine, ni nécessairement près de celle-ci, mais qu'elle est au lieu général appelé piscine, incluant ses bords, ses installations, etc.

(74) La familia está en la alberca.

La famille est à la piscine.

### 3.1.1.6 Le sens d'*incorporation* et de *mélange*

Le dernier sens spatial de la préposition *en* est celui de l'incorporation et du mélange. Dans cette ressemblance de famille, qui n'est pas sans exprimer un certain rapport contenance, la cible n'est non pas distincte du site, mais y est mélangée, de façon à ce qu'elle en constitue une partie ou à ce qu'elle forme un tout avec lui. Les trois exemples suivants fournissent des illustrations de mélanges où la cible se confond parfaitement avec son site. En (75), ce sont deux fluides qui se mélangent, tandis qu'en (76) et (77), les particules solides de chlore et de sel se dissolvent dans le liquide auquel elles sont ajoutées.

(75) El maple en el yogur le da un buen gusto.

Le sirop d'érable dans le yogourt lui donne un bon goût.

(76) Hay cloro en (el agua de) la piscina.

Il y a du chlore dans (l'eau de) la piscine.

(77) Hay demasiado sal en la sopa.

Il y a trop de sel dans la soupe.

Dans l'exemple (78), on observe un mélange d'un autre type, où des éléments solides sont mélangés avec d'autres éléments solides. Même si les noix (la cible) demeurent distinctes des autres composantes de la salade (le site), une fois qu'elles y sont ajoutées, elles forment un tout avec celles-ci, elles deviennent une partie de la salade.

(78) Hay nueces en mi ensalada.

Il y a des noix dans ma salade.

### 3.1.1.7 Sens figurés

Huerta écrit : « According to Tyler and Evans, it is the spatio-physical configuration along with the functional consequences that "give rise to a range of non-spatial meanings associated with spatial particles." » (2009, p. 80) Ainsi, des usages figurés découleraient des usages spatio-physiques de la préposition *en*<sup>30</sup>.

C'est le cas notamment des exemples (79) à (81). Ceux-ci découleraient des emplois de *en* dans le sens du *sur place*, dans la mesure où les sites figurés que représentent l'enseignement (79) et la comptabilité (80) désignent des domaines *généraux* d'expérience ou d'expertise, et où l'âme représente un site abstrait dont il est impossible d'établir les limites.

- |  |   |
|--|---|
| (79) Tener experiencia en enseñanza.         | Avoir de l'expérience en enseignement.        |
| (80) Mi padre es un experto en contabilidad. | Mon père est un expert en comptabilité.       |
| (81) Sentí muchas angustias en su alma.      | J'ai senti beaucoup d'angoisses dans son âme. |

D'autres exemples d'usages figurés découleraient plutôt du sens *direction* ou *point d'arrivée*. C'est le cas des exemples (82) à (84), dans lesquels on peut imaginer le mouvement de la pensée, de la croyance et de l'espoir vers quelque chose ou quelqu'un.

- |                    |                   |
|--------------------|-------------------|
| (82) Pienso en ti. | Je pense à toi.   |
| (83) Creo en Dios. | Je crois en Dieu. |
| (84) Espero en ti. | Je crois en toi.  |

### 3.2 *En*, préposition unique ou substituable?

Nous avons proposé un aperçu de la vaste étendue des possibilités d'usage de *en* dans des contextes de description de l'espace. Nous désirons maintenant aller plus loin en tentant de définir les contextes où cette préposition est d'usage exclusif ou prédominant, et ceux où *sobre* ou *dentro de* peuvent s'y substituer. En effet, il est des situations où *en* ne se laisse remplacer par aucune de ces deux prépositions qu'on lui associe souvent, où elle semble posséder par rapport à celles-ci une certaine autonomie de sens, tandis que dans certains

<sup>30</sup> Nous n'aborderons pas, dans cette section, les usages temporels de la préposition *en* qui sont souvent considérés comme des emplois figurés d'un sens qui serait originellement spatial.

contextes, la substitution est tout à fait possible. Il existe également des contextes où la substitution ne semble pas impossible, mais où *en* a nettement préséance sur ces deux prépositions.

### 3.2.1 Les cas où la préposition *en* est d'usage exclusif ou prédominant

Dans cette section, nous nous pencherons sur les situations spatiales apparaissant dans notre corpus et dans lesquelles, d'après les réponses obtenues de la part de nos informateurs, la préposition *en* est d'usage exclusif<sup>31</sup> ou prédominant.

Nous avons formulé cette hypothèse que l'analyse de nos données nous a permis de confirmer : la préposition *en* est d'usage exclusif lorsqu'elle sert à exprimer des relations spatiales dans lesquelles la position topologique de la cible par rapport au site n'est pas précisée. Si cette position est précisée ou si le contexte d'énonciation fait en sorte qu'elle devrait l'être, les prépositions *sobre* et *dentro de*, pour peu que les rapports décrits impliquent une certaine forme de contact et de support ou encore de contenance, apparaissent à côté de *en* dans les possibilités d'utilisation et tendent à être interchangeables avec elle.

Après avoir procédé à la classification de nos exemples selon les différentes catégories de sens de *en*, nous avons pu rapidement établir que tous les exemples appartenant à la catégorie du *sur place* ne permettaient pratiquement pas la substitution de *en* par une autre préposition. Rappelons que selon cette catégorie de sens, *en* localise de façon générale une cible par rapport à un site aux limites non précisément définies. Ainsi, des exemples tels que ceux présentés au chapitre 3.1.1.1 n'admettent pas la présence des prépositions *sobre* ou *dentro de*, pas plus que ces exemples, appartenant à la même catégorie.

---

<sup>31</sup> Nous avons inclus dans cette catégorie les cas où un ou deux informateurs avaient choisi une autre préposition en deuxième (et plus rarement en premier) lieu. Ce choix s'explique du fait que nous cherchons à dégager des tendances générales d'utilisation des prépositions spatiales bien plus qu'à établir des règles absolues, et du fait que ces réponses marginales ne sont manifestement pas représentatives de l'ensemble des locuteurs interrogés.

- |  |   |
|--|---|
| (86) Hay nubes en/*dentro d(e) el cielo.<br>(dessin 30)                      | Il y a des nuages dans le ciel.                                 |
| (87) Estoy en/*sobre/*dentro de la calle <sup>32</sup> .<br>(dessin 31)      | Je suis dans la rue.  |
| (88) Vi un anuncio en/*dentro d(e) el periódico.<br>(dessin 32)              | J'ai vu une annonce dans le journal.                            |
| (89) A mis niños les gusta ver dibujos animados en/*dentro de la televisión. | Mes enfants aiment regarder des dessins animés à la télévision. |

Peu importe le type de site (limites infinies, indéfinies, virtuelles) ou de cible (concrète ou abstraite), les exemples de cette catégorie semblent tous obéir à la même règle. Cela s'inscrit en toute logique avec notre hypothèse, puisqu'aucun de ces exemples ne situe précisément dans l'espace géométrique une cible par rapport à un site.

Il en va de même pour les cas appartenant à la catégorie de sens *incorporation* et *mélange* (3.1.1.6). En effet, pour tous les exemples soumis à nos informateurs, *en* était la préposition unanimement et exclusivement choisie. En regard de notre hypothèse, un cas comme (89) pourrait aisément s'expliquer par le fait que, des particules solides se mélangeant à un liquide jusqu'à s'y dissoudre, celles-ci n'occupent pas, dans ce liquide, de position précise. La même explication vaut pour un cas comme (90), où des éléments solides sont mélangés à d'autres; le positionnement de la cible par rapport au site est impossible à définir sur le plan topologique.

- |  |                                       |
|--|---------------------------------------|
| (89) Hay mucho sal en/*dentro de la sopa.  | Il y a beaucoup de sel dans la soupe. |
| (90) Hay nueces en/*dentro de la ensalada. | Il y a des noix dans la salade.       |

Les réponses obtenues par nos informateurs à la troisième phase de notre collecte de données nous ont amenée à conclure que la catégorie de sens de la *proximité* (3.1.1.5) ne permet en aucun cas, elle non plus, de substitution avec *sobre* ou *dentro de*. Cela s'explique par le fait que la cible se situe dans une zone dont les délimitations ne sont pas mises de l'avant plutôt

---

<sup>32</sup> Comme il a déjà été mentionné au chapitre 3.1.1.1, la rue est ici considérée comme un espace général; l'accent n'est pas mis sur sa réalité physique.

que dans un lieu géométriquement défini<sup>33</sup>. Dans les exemples appartenant à cette catégorie, une substitution de préposition entraînerait un changement de sens. Par exemple, en (91), utiliser la préposition *sobre* équivaldrait à dire que les enfants sont *sur* la table.

(91) Los niños están en/\*sobre la mesa. Les enfants sont à table.

(92) Blanca está en/\*sobre/\*dentro de la ventana. Blanca est à la fenêtre.

Il est à noter finalement que la préposition *en* est également d'usage exclusif dans ses emplois figurés, ce qui n'est pas surprenant puisque les emplois figurés font l'objet d'un certain figisme dans la langue (cf. 3.1.1.7).

Qu'en est-il maintenant des trois autres catégories de sens de *en*, à savoir celle du *support* et du *contact*, celle de la *contenance* et celle de la *direction* ou *point d'arrivée*? Les cas appartenant à ces catégories sont plus difficiles à analyser, puisque dans certains de ceux-ci, *en* est utilisé de façon exclusive ou nettement prédominante, et que dans certains autres, la substitution avec *sobre* ou *dentro de* est tout à fait possible. Dans quels cas cette substitution n'est-elle pas possible?

### 3.2.1.1 Le sens de la *direction* ou du *point d'arrivée*

Dans le sens *direction* ou *point d'arrivée*, l'observation de nos données nous a permis de tirer cette conclusion : la préposition *en* est utilisée de façon exclusive seulement lorsque la cible n'est pas concrète mais est le résultat d'une action (un coup, un baiser).

(93) Recibió una patada en/\*sobre el trasero. Il a reçu un coup de pied dans le derrière.  
(dessin 33)

(94) Recibí un golpe en/\*sobre la pierna. J'ai reçu un coup sur la jambe.  
(dessin 34)

(95) Pablo besó a su novia en/\*sobre la boca. Pablo a embrassé sa petite amie sur la bouche.  
(dessin 35)

<sup>33</sup> Selon les données obtenues, il semble que pour l'exemple (91), la préposition *a* puisse se substituer à *en* ou même prévaloir : *Los niños están en/a la mesa*. Cependant, nous ne pouvons affirmer en toute certitude que le sens véhiculé par cette préposition est le même.

Or, il est des situations semblables à celles des trois exemples précédents qui admettent, mais timidement, la substitution.

- |   |   |
|---|---|
| (96) Le dio un beso en/*sobre la mano.<br>(dessin 36)           | Il lui a donné un baiser sur la main.           |
| (97) Pablo besó a su amiga en/*sobre la mejilla.<br>(dessin 37) | Pablo a embrassé sa femme sur la joue.          |
| (98) Recibí un golpe en/*sobre la cabeza.<br>(dessin 38)        | J'ai reçu un coup sur la tête. (à la verticale) |

Dans le cas des exemples (96) et (98), l'hésitation des locuteurs est sans doute due à la verticalité du geste, que l'on peut associer à la direction de la relation le plus généralement exprimée par *sobre*. Cette hypothèse s'appuie sur le fait que le dessin illustrant la phrase (98) faisait partie des deux séries de dessins présentées à nos informateurs et qu'une différence a été observée dans les réponses obtenues d'une fois à l'autre. Dans la première série, il apparaissait seul, précédé et suivi de dessins exprimant un tout autre type de relation; *sobre* n'apparaît alors presque pas dans les réponses (2 fois sur 10, en deuxième choix). Dans la deuxième série, le dessin était mis en parallèle avec un autre illustrant aussi un coup donné sur la tête, mais à l'horizontale (voir Appendice B, dessins 38 et 39); les occurrences de *sobre* ont alors augmenté de manière significative (8 fois sur 16<sup>34</sup>, dont 5 où *sobre* apparaît comme premier choix), comme pour marquer la différence avec le deuxième dessin, qui rejetait, lui, complètement cette préposition.

Qu'en est-il du baiser sur la joue (97)? Pour cette situation, l'utilisation de *sobre* est plus hésitante, comme c'est également le cas pour un baiser dans le cou. Dans les deux cas, l'action était faite, selon les dessins présentés, à l'horizontale. La raison pour laquelle la préposition *sobre* n'est pas complètement rejetée, comme c'est le cas en (95), nous échappe pour l'instant. Ces pas timides vers *sobre* pourraient s'expliquer du fait de la position topologique de la cible au moment de se réaliser, mais cela ne saurait justifier le rejet de cette préposition dans la situation du baiser sur la bouche, les « lieux » que représentent la joue ou le cou étant plus vagues, moins précis que celui représenté par la bouche. Nous pourrions peut-être alors simplement croire à un certain figisme dans l'usage. Quoi qu'il en soit, nous

<sup>34</sup> Pour une raison inconnue, un de nos 17 informateurs n'avait pas donné de réponse.



pouvons surtout retenir que l'usage de *en* reste clairement prédominant dans les situations (93) à (98), du moins lorsque des spécifications directionnelles ne demandent pas à être faites.

Dans la catégorie *direction* ou *point d'arrivée*, d'autres exemples privilégieront nettement la préposition *en* sans pour autant éliminer complètement *sobre* ou *dentro de*.

- |  |   |
|--|---|
| (99) Pablo se zambulló en/%dentro d(e) el lago/la piscina.   | Pablo a plongé dans le lac/la piscine.        |
| (100) Depositó las cajas en/%sobre el suelo.                 | J'ai déposé les boîtes par terre.             |
| (101) Un avión aterrizó urgentemente en/%sobre la autopista. | Un avion a atterri d'urgence sur l'autoroute. |

Dans ces exemples, c'est la nature du site qui expliquerait sans doute la propension marquée, chez les locuteurs, à privilégier *en*. En effet, dans chacun de ces cas, le site tend vers l'imprécision topologique : les limites de la piscine, ou plus largement encore du lac, du sol ou de l'autoroute, sont vastes ou peu définies par rapport à la cible qui y plonge ou qui s'y pose. Or, le fait que *dentro de* ou *sobre* soient parfois admis par certains pourrait s'expliquer ainsi : en (99), l'idée d'inclusion du plongeur, au terme de son mouvement, dans l'eau de la piscine ou du lac est manifeste, de la même façon que l'idée de contact ou de support est évidente lorsque, en (99) et en (100), des boîtes sont déposées par terre (*sur* le sol) ou un avion atterrit d'urgence *sur* une autoroute.

### 3.2.1.2 Le sens de la *contenance*

Voyons dans quels cas, dans la catégorie de sens de la *contenance*, la préposition *en* l'emporte sur *dentro de*. Ces cas, nous le verrons, s'inscrivent encore en toute logique avec notre hypothèse de départ.

Les trois premiers cas, quoique très différents, mettent en scène des cibles dont la position topologique par rapport au site n'est pas mise en évidence. Dans l'exemple (102), les larges dimensions du site ont vraisemblablement une incidence sur le choix de la préposition. En effet, si les souliers se trouvaient dans une boîte (103), nous supposons fortement, à la

lumière de notre hypothèse, que *dentro de* serait un choix possible; les dimensions de la boîte feraient alors davantage ressortir la position topologique des souliers par rapport à celle-ci.

- |  |                                    |
|--|------------------------------------|
| (102) Mis zapatos están en/*dentro de mi habitación. (dessin 15) | Mes souliers sont dans ma chambre. |
| (103) Los zapatos están en/dentro de la caja.                    | Les souliers sont dans la boîte.   |

Pour ce qui est de l'exemple (104), la position topologique des chambres par rapport à l'hôtel dans son ensemble n'est pas non plus saillante à l'esprit. Dans ce cas, c'est la nature de la cible qui rend impossible l'utilisation de *dentro de*. Ce n'est pas tant la question des dimensions des chambres qui compte que le fait qu'elles remplissent littéralement l'espace du site et le fait qu'elles en soient parties intégrantes, immobiles et immuables.

- |   |                                    |
|---|------------------------------------|
| (104) Hay 54 habitaciones en/*dentro de este hotel. | Il y a 54 chambres dans cet hôtel. |
|---|------------------------------------|

En ce qui concerne finalement l'exemple (105), c'est sans doute le fait que la cible (le nageur) soit en action qui fait en sorte qu'*en* est privilégié et qu'il n'est pas possible d'utiliser *dentro de*, le mouvement ayant pour effet d'empêcher de déterminer précisément la position de la cible à l'intérieur du site. Dans la phrase (106), où le mouvement n'est pas sémantiquement présent, la préposition *dentro de* n'est pas interdite, quoique pas très répandue (5 informateurs sur 17 l'ont choisie, dont 3 en première position).

- |   |                                       |
|---|---------------------------------------|
| (105) Está nadando en/*dentro d(e) el lago. (dessin 40) | Il est en train de nager dans le lac. |
| (106) Estoy en/dentro d(e) el lago.                     | Je suis dans le lac.                  |

Les deux phrases suivantes, qui n'admettent pas la préposition *dentro de*, présentent des situations à la fois semblables et différentes. En (107), la position de l'arbre dans la terre n'est pas très bien définie, du fait que les limites du site ne sont pas tracées et qu'il est impossible d'y situer la cible exactement sur le plan topologique.

- |  |                            |
|--|----------------------------|
| (107) El árbol está en/*dentro de la tierra. (dessin 41) | L'arbre est dans la terre. |
|--|----------------------------|

(108) El árbol está en/\*dentro de la maceta  
(dessin 42)

L'arbre est dans le pot.

Or, il semble qu'un autre facteur entre en ligne de compte pour justifier l'emploi exclusif de *en*. En effet, si on observe l'exemple (108), on constate facilement que le site est, cette fois, très bien délimité. Nous avançons alors deux hypothèses qui expliqueraient l'exclusion de *dentro de* des possibilités. La première hypothèse est celle de l'inclusion partielle : le fait que, dans un cas comme dans l'autre, l'arbre ne soit pas *totale*ment inclus dans la terre – ce qui rend topologiquement moins saillante l'idée de contenance – ferait en sorte de limiter, voire d'éliminer l'emploi de *dentro de*. Les réponses de nos informateurs semblent aller dans le sens de cette hypothèse; nous verrons effectivement, à la section 3.2.2.1, que dans les cas d'inclusion partielle, lorsqu'ils sont mis en parallèle avec des cas d'inclusion totale, *dentro de*, sans être absent des possibilités, est un choix moins populaire. Cela dit, l'inclusion partielle n'est sans doute pas un facteur suffisant puisque celle-ci n'exclut pas d'emblée l'usage de *dentro de*. Notre deuxième hypothèse est celle de la non mobilité de la cible : le fait que la cible soit dans une position fixe, sans qu'on puisse la déplacer – de la même façon qu'on peut extraire une bille d'un sac, par exemple –, ferait en sorte de mettre davantage l'accent sur l'aspect physique de cette position (l'enracinement dans l'espace) plutôt que sur son aspect topologique.

D'autres exemples n'admettant que *en* expliqueraient ce choix exclusif par la non emphase mise sur la dimension topologique de la position de la cible. Dans la phrase (109), la poire ne se trouve pas à proprement parler *dans* le bol, mais bien plutôt sur le dessus d'un tas de fruits, sans même être incluse de quelque façon à l'intérieur des limites du bol.

(109) La pera está en/\*dentro d(e) el bol.  
(dessin 43)

La poire est dans le bol.

Si une seule poire se trouvait dans un bol, totalement incluse à l'intérieur des limites de celui-ci, la préposition *dentro de* serait admise, dans certains contextes du moins, le rapport de contenance étant cette fois nettement marqué.

La phrase (110) illustre également une situation où la cible n'entre pas forcément dans un rapport de position d'ordre topologique avec le site. En effet, lorsque l'on dit que Blanca est

dans la baignoire, on met davantage l'accent sur l'action de celle-ci (prendre son bain) que sur sa position à l'intérieur de la baignoire.

(110) Blanca está en/dentro de la tina.  
(dessin 44)

Blanca est dans la baignoire.

(111) La planta está en/dentro de la tina.  
(dessin 45)

La plante est dans la baignoire.

La préposition *en* l'a emporté sans appel la première fois que nous avons soumis le dessin représentant cette situation à nos informateurs; il apparaissait alors tout juste après l'illustration d'une situation semblable (une personne prenant sa douche). La deuxième fois que ce dessin a été soumis à des locuteurs de l'espagnol, il apparaissait à côté du dessin d'une plante à l'intérieur de la baignoire : 5 personnes sur 17 ont alors admis la préposition *dentro de*, dont une seule en première position. Cela pourrait sans doute s'expliquer du fait que le dessin a été mis en parallèle avec un autre illustrant une situation où la position topologique de la cible par rapport au site était plus marquée. En effet, une différence s'observe selon la nature de la cible, selon que celle-ci est objet ou personne. Dans le cas d'objets (qui ne peuvent prendre leur bain, à la manière des êtres humains), l'accent est davantage mis sur la position que sur l'action intentionnelle de la cible<sup>35</sup>; en comparaison avec le dessin illustrant Blanca dans la baignoire, on observe d'ailleurs une augmentation du nombre d'occurrences de *dentro de* dans les réponses obtenues pour le dessin où la cible est une plante (111).

Nous pourrions comparer l'exemple de Blanca dans la baignoire à celui d'un gâteau dans le four (112), dans le sens où, dans cet exemple, l'accent n'est pas mis sur la position de la cible à l'intérieur du site. En effet, bien que le gâteau soit clairement positionné à l'intérieur du four, ce n'est pas tant sur sa position que l'accent est mis que sur l'idée qu'il est en train de cuire. C'est ce qui expliquerait la faible popularité de *dentro de* chez nos informateurs pour décrire cette situation (3 personnes sur 10 ont choisi *dentro de*, dont deux en première position). Selon la deuxième partie de notre hypothèse de départ, nous croyons que les occurrences de *dentro de* augmenteraient dans une situation où un objet quelconque serait

<sup>35</sup> Si on trouvait le cadavre de Blanca dans la baignoire – un corps privé d'intention et de possibilité d'action –, *en* et *dentro de* tendraient vraisemblablement à être interchangeables.

caché ou rangé à l'intérieur d'un four éteint, car dans ce cas, la position de cet objet serait plus saillante que la fonction du four.

- (112) El pastel está en/\*dentro d(e) el horno.      Le gâteau est dans le four.  
(dessin 46)

Pour clore cette section, trois derniers exemples méritent que nous nous y arrêtions brièvement. Dans la phrase (113), le choix exclusif de *en* pourrait être expliqué par le fait que l'idée de *contenance* est moins évidente pour un objet de deux dimensions.

- (113) La foto está en/\*dentro d(e) el cuadro.      La photo est dans le cadre.  
(dessin 21)

Dans la phrase (114), l'abstraction de la cible fait en sorte de rendre impossible son positionnement topologique par rapport à un site qui, du reste, est plus général que précis. De plus, ce dernier peut référer autant à un objet physique qu'à l'élément abstrait que constitue son contenu.

- (114) La información se encuentra en/\*dentro d(e) el libro.      L'information se trouve dans le livre.

Finalement, la phrase (115) illustre une situation où l'accent est mis sur la relation fonctionnelle entre la cible (la clé) et le site (la serrure) plutôt que sur le rapport positionnel de la première par rapport au deuxième. Encore une fois, l'aspect non topologique de la relation fait en sorte de rejeter la préposition *dentro de*.

- (115) La llave está en/\*dentro de la cerradura.      La clé est dans la serrure.

### 3.2.1.3 Le sens du *support* et du *contact*

Dans la catégorie de sens *support* et *contact*, il existe aussi des situations où *en* est exclusif ou quasi exclusif. Nous avons divisé ces situations en trois ensembles.

Le premier ensemble, qui regroupe les exemples (116) à (119) est celui de la mouche, ou celui de la cible au comportement topologiquement varié et indéterminé. Dans cette



catégorie, l'usage de *en* est pratiquement exclusif<sup>36</sup>. Il n'est pas fréquent de voir la nature de la cible dicter le choix de la préposition. C'est le cas notamment lorsque la cible est une mouche ou un autre insecte qui, de par ses capacités naturelles, peut topologiquement se trouver dans n'importe quel rapport avec le site; peu importe, en effet, qu'elle entretienne avec son site un rapport vertical (du haut vers le bas comme du bas vers le haut), horizontal ou diagonal, le contact se fait dans tous les cas et sans que l'emporte la force de la gravité.

- |   |  |
|---|--|
| (116) La mosca está <i>en</i> /* <i>sobre</i> el techo.   | La mouche est <i>au/sur</i> le plafond.            |
| (117) La mosca está <i>en</i> /* <i>sobre</i> en suelo.   | La mouche est <i>sur</i> le sol/ <i>par</i> terre. |
| (118) La mosca está <i>en</i> /* <i>sobre</i> la pared.   | La mouche est <i>sur</i> le mur.                   |
| (119) La mosca está <i>en</i> /* <i>sobre</i> la manzana. | La mouche est <i>sur</i> la pomme.                 |

Le deuxième exemple est celui où l'opposition à la pesanteur l'emporte sur la position topologique de la cible. Elle regroupe les exemples (120) à (123), dans lesquels le site s'oppose à la force de la gravité exercée sur la cible. Dans ces cas, la préposition *en* tend aussi très fortement à l'exclusivité.

- |  |   |
|--|---|
| (120) El cuadro está <i>en</i> /* <i>sobre</i> la pared.                         | Le cadre est <i>sur</i> le mur.                 |
| (121) Las llaves están <i>en</i> /* <i>sobre</i> un gancho.<br>(dessin 47)       | Les clés sont <i>sur</i> un crochet.            |
| (122) La ropa está <i>en</i> /* <i>sobre</i> la cuerda de tender.<br>(dessin 14) | Les vêtements sont <i>sur</i> la corde à linge. |
| (123) El barco está <i>en</i> /* <i>sobre</i> el agua.<br>(dessin 9)             | Le bateau est <i>sur</i> l'eau.                 |

Comparons maintenant les exemples (123) et (124).

- |  |                                |
|--|--------------------------------|
| (124) Jesús camina <i>*en/sobre</i> el agua. | Jésus marche <i>sur</i> l'eau. |
|--|--------------------------------|

Il est intéressant de noter qu'en (124), contrairement à la situation (123), la préposition *sobre* l'emporte sur *en*. Cela s'explique d'abord par l'importance primordiale de la position de Jésus *sur* l'eau dans ce récit biblique. Cela s'explique aussi, parallèlement, par le fait que

<sup>36</sup> Dans l'exemple (117), *sobre* a été admis par quelques locuteurs (la préposition a été choisie 3 fois sur 10, dont une seule en première position). Dans les autres exemples, la préposition n'a pas du tout été choisie, ou une seule fois, en deuxième. Cela s'explique sans doute, d'une part, par la verticalité de la relation et, d'autre part, par la direction du mouvement (du haut vers le bas).



l'utilisation de *en*, qui signifie aussi « dans », pourrait créer une certaine confusion dans la compréhension. En effet, comme il est également possible de marcher dans l'eau (en ayant, par exemple, de l'eau jusqu'aux chevilles, jusqu'aux genoux ou jusqu'au cou), l'utilisation de *sobre* est nécessaire pour éviter de tomber dans cette mauvaise représentation du récit.

La troisième catégorie est celle de la fusion du site et de la cible. Dans les exemples (125) à (128), en effet, on ne peut détacher la cible du site puisqu'elle en fait partie intégrante. La préposition *en* prévaut alors nettement sur *sobre*, exclu des choix plus souvent qu'autrement. Seul l'exemple (128) lui fait une petite place chez nos informateurs (*sobre* a été choisi 3 fois sur 10, dont une seule en première position). En lien avec notre hypothèse, nous proposons, sous toutes réserves, que cela pourrait possiblement s'expliquer par le fait que la position topologique du pays sur une carte prend davantage d'importance que celle des motifs sur un tapis ou qu'une tache sur la surface où elle apparaît.

- |   |  |
|---|--|
| (125) Hay una mancha de helado en/*sobre su pantalón. (dessin 11) | Il y a une tache de crème glacée sur son pantalon. |
| (126) Hay una mancha de vino en/*sobre el mantel. (dessin 24)     | Il y a une tache de vin sur la nappe.              |
| (127) Hay motivos orientales en/*sobre la alfombra. (dessin 48)   | Il y a des motifs orientaux sur le tapis.          |
| (128) ¿Puedes ver el Yibouti en/*sobre el mapa?                   | Peux-tu voir le Djibouti sur la carte?             |

### 3.2.2 *En* substituable?

Cette section se penchera sur la deuxième partie de notre hypothèse, selon laquelle la préposition *en* n'est pas d'usage exclusif et peut permettre la substitution, dans les rapports de contenance et de support/contact, par les prépositions *dentro de* ou *sobre* lorsque d'un point de vue topologique, la cible est clairement positionnée par rapport au site ou lorsque sa position doit être précisée ou accentuée selon le contexte. Cette section regroupera les situations dans lesquelles *dentro de* et *sobre* apparaissaient à côté de *en*, dans les résultats obtenus, un nombre de fois égal, légèrement inférieur ou même, parfois, supérieur.

La substitution de *en* par une autre préposition n'est possible que dans trois catégories de sens : *contenance*, *support* et *contact* et *direction* ou *point d'arrivée*. Cette dernière catégorie

ne sera pas ici traitée séparément des deux autres; les exemples qu'elle regroupe ont plutôt été subdivisés et répartis entre les deux autres catégories de sens selon qu'au terme de son mouvement, la cible entretient un rapport de contenance ou de support/contact avec le site.

### 3.2.2.1 Les rapports de *contenance*

Nous désirons d'abord attirer l'attention sur l'aspect de l'inclusion partielle ou totale d'une cible dans un site. Comme nous l'avons évoqué à la section 3.2.1.2, dans les cas d'inclusion totale, les occurrences de *dentro de* sont plus nombreuses que dans les cas d'inclusion partielle, quoique la différence entre les deux ne soit pas toujours des plus marquées. L'observation des situations suivantes nous donne raison.

- |   |                                  |
|---|----------------------------------|
| (129) La paja está en/dentro d(e)l vaso.<br>(inclusion partielle) (dessin 49) | La paille est dans le verre.     |
| (130) La paja está en/dentro d(e)l vaso.<br>(inclusion totale) (dessin 50)    | La paille est dans le verre.     |
| (131) La paja está en/dentro de la botella.<br>(inclusion totale) (dessin 51) | La paille est dans la bouteille. |

Voici comment se répartissent les réponses obtenues auprès de nos informateurs :

**Tableau 3.3 Répartition des résultats pour les exemples (129) à (131)**

	en		dentro de	
	1 <sup>er</sup> choix	2 <sup>e</sup> choix	1 <sup>er</sup> choix	2 <sup>e</sup> choix
(129)	7	3	3	1
	12	0	3	6
(130)	3	2	7	2
(131)	6	1	9	5

La situation (129) apparaissait dans les deux séries de dessins. Dans la première série, elle était mise en parallèle avec (130), mais pas directement puisque le dessin correspondant à (130) apparaissait beaucoup plus loin. Dans la deuxième série, elle apparaissait directement à côté de (131). Les réponses obtenues nous mènent à effectuer quelques observations. La première est que la préposition *en* est plus fréquemment choisie dans le cas où le site est

ouvert et où il inclut partiellement la cible (129), sans que soit exclu pour autant *dentro de*. La deuxième est que dans le cas du site ouvert (130) ou fermé (131) incluant totalement la cible à l'intérieur de ses limites, les occurrences de *dentro de* augmentent et vont même jusqu'à dépasser celles de *en*, qui est choisi deux fois moins souvent. La troisième est que, le contraste entre (129) et (130) étant sensiblement le même que celui observé entre (129) et (131) pour le total de réponses obtenu pour chacune des deux prépositions, l'ouverture ou la fermeture du site ne semble pas avoir une grande importance ici dans le choix de la préposition; c'est le facteur de l'inclusion totale qui l'emporte manifestement, selon ce qui est ressorti de ces deux mises en contraste. Dans les situations (129) et (130), l'utilisation de *dentro de* semble vouloir attirer l'attention sur le fait que la paille se trouve complètement à l'intérieur du verre et de la bouteille et que, par conséquent, la bouche n'y a pas accès, comme ce devrait être le cas.

La tendance à privilégier *dentro de* plutôt que *en* dans les cas d'inclusion totale de la cible dans le site se manifeste aussi dans cet exemple :

(132) El cerebro está en/dentro d(e) el cráneo.      Le cerveau est dans le/à l'intérieur du crâne.

Cela dit, *en* n'est pas pour autant délaissé; il apparaît 5 fois sur 10 dans les réponses, dont 4 fois en première position (contre 9 fois sur 10 pour *dentro de*, dont 6 fois en première position).

Il est des situations où *en* et *dentro de* sont interchangeable au sens littéral du terme, où les deux prépositions ont été choisies un nombre égal (ou quasi égal<sup>37</sup>) de fois par nos informateurs.

(133) El pez está en/dentro del hielo. (dessin 52)      Le poisson est dans la glace.

(134) Las joyas están en/dentro de la caja fuerte.      Les bijoux sont dans le coffre-fort.  
(dessin 53)

(135) Estoy en/dentro de la casa. (dessin 54)      Je suis dans la maison.

(136) Los libros están en/dentro de la caja.      Les livres sont dans la boîte.  
(dessin 16)

---

<sup>37</sup> Nous incluons dans ces situations celles où il n'y avait qu'un de différence entre les réponses obtenues pour chacune des prépositions.

Dans tous les exemples, la cible est totalement incluse dans le site et sa position topologique par rapport à celui-ci est clairement définie. Il en va de même pour les exemples (137) et (138), qui montrent que même dans les situations appartenant à la catégorie *direction* ou *point d'arrivée*, c'est la position topologique de la cible, au terme de son mouvement, qui permet l'interchangeabilité de *en* et de *dentro de*.

(137) Puse los libros en/dentro de la caja. J'ai mis les livres dans la boîte.

(138) El bolígrafo se cayó en/dentro de la caja. Le stylo est tombé dans la boîte.

Dans le cas de sites ouverts contenant complètement une cible en mouvement, comme on en retrouve en (139) et (140), *en* et *dentro* arrivent presque à égalité, mais avec une légère avance pour *en*, qui pourrait possiblement s'expliquer par le fait que la cible n'est pas immobile. Il n'en demeure pas moins que celle-ci est clairement positionnée à l'intérieur des limites – nettement définies – du site, ce qui fait en sorte d'admettre de façon convaincante *dentro de* dans la possibilités d'utilisation.

(139) La mosca está en/dentro de la copa. La mouche est dans la coupe.

(dessin 55)

(140) La mariposa está en/dentro de la red. Le papillon est dans le filet.

(dessin 20)

Voici finalement quelques exemples qui méritent une attention particulière. Dans l'exemple (141), bien que *en* et *dentro de* arrivent presque à égalité dans le total des réponses obtenues (9 contre 11), il est pertinent de mentionner que les 11 personnes qui ont choisi *dentro de* l'ont choisi en première position (contre 4 pour *en*). Le dessin représentant cette situation était mis en parallèle avec un dessin qui représentait plutôt une situation où le titre était écrit *sur* la couverture du livre (dessin 56). Le fait de choisir *dentro de* de façon plus massive en première position s'explique sans doute par la volonté de distinguer les deux situations et d'éviter la confusion, *en* pouvant à la fois signifier *dans* et *sur*.

(141) El título aparece en/dentro d(e) el libro. Le titre apparaît dans le/à l'intérieur du livre.

(dessin 57)

Ainsi, *dentro de* sera utilisé davantage dans les situations où *en* pourrait tout aussi bien exprimer une relation de contenance ou de support/contact. *Dentro de* apparaîtra aussi davantage dans les situations où le locuteur cherche à insister sur la position topologique de la cible; le contexte d'énonciation compte donc pour beaucoup lorsque vient le temps de choisir entre *en* ou *dentro de*<sup>38</sup>. Par exemple, dans la phrase (142), aucune insistance n'est faite sur l'endroit où le vin doit être versé, ce qui n'est pas le cas en (143).

- |   |   |
|---|---|
| (142) Mi padre echó vino en/dentro de mi copa.              | Mon père a versé du vin dans ma coupe.                  |
| (143) ¡Te dije de echar vino dentro de mi copa, no al lado! | Je t'ai dit de verser du vin dans ma coupe, pas à côté! |

Un dernier exemple mérite ici notre attention.

- |  |                              |
|--|------------------------------|
| (144) Miguel está en/dentro d(e) el museo. | Miguel est au/dans le musée. |
|--|------------------------------|

Dans cette phrase, la préposition *en* peut tout aussi bien appartenir à la catégorie de sens du *sur place* qu'à celle de la *contenance*. *Dentro de* ne peut s'y substituer que dans le cas où il marque un rapport de contenance; ce rapport n'est présent que lorsque le musée désigne le lieu physique. Ainsi, dans la situation (145), où le musée représente le lieu récréatif, c'est la préposition *en* qui est exclusivement utilisée, tandis que dans la situation (146), où il représente le lieu physique, *dentro de* sera privilégié (quoique *en* ne soit pas exclu).

- |   |  |
|---|--|
| (145) (quelqu'un appelle Miguel à la maison et il est absent)                       |  |
| – ¿Dónde está Miguel?   | – Où est Miguel?   |
| – Está <i>en</i> el museo.  | – Il est au musée.   |
| (146) (trois amis ont rendez-vous devant le musée)                                  |  |
| – Estoy atrasado, perdoname. ¿Dónde está Miguel?                                    | – Je suis en retard, excuse-moi. Mais où est Miguel?                       |
| – Está <i>dentro del</i> museo <sup>39</sup> . No quería esperar fuera, tenía frío. | – Il est dans le musée. Il ne voulait pas attendre dehors, il avait froid. |

<sup>38</sup> Ce type d'observations est issu des discussions que nous avons eues avec certains de nos informateurs.

<sup>39</sup> Il serait sans doute plus naturel, pour la personne qui répond, de dire simplement : « Está *adentro* », où *adentro* a une valeur adverbiale. Il est intéressant de noter que cet emploi adverbial n'est possible qu'en (146) et non en (145).

Dans le même ordre d'idées, si on dit en espagnol que Miguel est à l'université dans le sens où il est étudiant de niveau universitaire, la préposition *en* sera utilisée. Par contre, si l'université représente le lieu physique où Miguel entre pour se protéger de la pluie, *dentro de* devient possible, voire privilégié.

Il est intéressant de noter que c'est principalement dans les situations où *en* est possiblement substituable par *dentro de* que ces prépositions ont pour contrepartie *fuera de* (hors de, à l'extérieur de), et pas dans les autres situations marquant un rapport de contenance<sup>40</sup>. C'est le cas lorsque la cible est mobile, concrète et solide. Généralement aussi, celle-ci est plus petite que le site<sup>41</sup>. Ainsi, on ne peut pas dire que des chambres (cible non mobile) sont hors de l'hôtel (\*los cuartos están fuera del hotel), que l'air (corps fluide) est à l'extérieur du ballon (\*el aire está fuera del balón) ou que le vin (corps fluide) est à l'extérieur de la bouteille (\*el vino está fuera de la botella). On ne peut pas dire non plus que des fissures (cible abstraite) sont à l'extérieur du mur (\*hay fissuras fuera de la pared). Il convient finalement de préciser que la préposition *fuera de*, comme son équivalent français, s'emploie dans les cas où la cible a été précédemment incluse dans le site (Vandeloise, 1986, p. 221).

### 3.2.2.2 Les rapports de support et de contact

Comme nous l'avons vu précédemment (cf. 3.2.1.3), que la cible entretienne avec le site une relation de type support/contact est une condition nécessaire mais non suffisante pour que les prépositions *en* et *sobre* soient potentiellement interchangeables. Pour déterminer dans quelles situations elles peuvent l'être, observons d'abord les exemples (147) à (149).

- |   |   |
|---|---|
| (147) El avión está en/sobre la pista de aterrizaje.<br>(dessin 58) | L'avion est sur la piste d'atterrissage |
| (148) Hay dos almohadas en/sobre la cama.<br>(dessin 59)            | Il y a deux oreillers sur le lit.       |
| (149) Estoy en/sobre mi cama. (dessin 60)                           | Je suis sur/dans mon lit                |

<sup>40</sup> Cette remarque s'applique aussi à certaines situations où *dentro de* est admis plus timidement. C'est le cas, notamment, d'un gâteau dans le four ou d'un arbre dans un pot.

<sup>41</sup> Il peut arriver qu'une cible soit plus grande que le site et que la préposition *fuera de* soit admise pour exprimer la relation de non contenance. On peut dire, par exemple, qu'un arbre est à l'extérieur du pot (el árbol está fuera del pote), mais à condition qu'il y ait été précédemment inclus.



En (147), si l'avion est immobile sur la piste et donc que sa position topologique par rapport à celle-ci est bien définie, *en* et *sobre* sont parfaitement interchangeables, ce qui s'inscrit très bien dans le cadre de notre hypothèse de départ. Il en va de même des phrases (148) et (149), où la position de la cible par rapport au site est encore mieux définie du fait que les limites du lit sont plus restreintes. La nature de la cible (objet ou personne) ne semble pas avoir d'incidence sur le nombre d'occurrences de *sobre*.

Le facteur de la *verticalité* peut bien sûr ici entrer en ligne de compte pour motiver le choix de *sobre* dans ces trois exemples. Or ce facteur n'est pas absolu, que l'on en juge par l'exemple (150). Dans cet exemple où un carré rouge est épinglé sur un sac à dos, on observe effectivement une situation où le sens du contact entre la cible et le site n'est pas vertical. Cela n'empêche pas le fait que la préposition *sobre* a été choisie par nos locuteurs un nombre pratiquement égal de fois. Cela s'explique manifestement par le fait que la position du carré rouge sur le sac à dos est topologiquement très bien définie<sup>42</sup>.

(150) Hay cuadrado rojo está en/sobre la mochila. Le carré rouge est sur le sac à dos.  
(dessin 61)

La même explication vaut pour les exemples (151) et (152), dans lesquels la cible, au terme de son mouvement, entre non seulement en contact avec un site qui lui sert de support, mais occupe par rapport à celui-ci une position qui n'a rien de vague.

(151) Puse el vaso en/sobre la mesa. J'ai déposé le verre sur la table.  
(152) El ave se posó en/sobre la rama. L'oiseau s'est posé sur la branche.

Si l'explication de l'interchangeabilité de *en* et *sobre* semble évidente pour les exemples nommés ci-dessus, il en va autrement pour l'exemple (153). Comment expliquer, en effet, que cette situation, qui s'apparente beaucoup à celles décrites de (125) à (128)<sup>43</sup> et qui, elles,

<sup>42</sup> Vraisemblablement, si l'on se fie à ce qui a été dit sur les exemples (124) à (127) (cf. 3.2.1.3), l'analyse serait fort différente pour un carré rouge qui aurait été *imprimé* sur le sac à dos plutôt que d'y être *épinglé*. En effet, l'acte d'ajout que constitue celui d'épingler une chose à une autre, et le fait que ces choses soient bien distinctes l'une de l'autre, sont des facteurs qui se combinent à celui de la position topologique précise de la cible pour justifier la possibilité d'emploi de *sobre*.

<sup>43</sup> Cf. 3.2.1.3.

excluaient *sobre*, admette de façon plutôt convaincante cette préposition<sup>44</sup>? Comme dans ces exemples, il semble y avoir, en (153), fusion entre la cible et le site. Il semble cependant y avoir ceci de différent qu'écrire un message sur la rue (la rue physique, convient-il de préciser) est un acte volontaire par lequel celui qui écrit décide d'*ajouter* une chose à une autre. Le message, qui occupe un espace bien délimité sur la rue, se comporte ici comme n'importe quel objet qu'on viendrait y déposer.

- |  |  |
|--|--|
| (153) El estudiante escribió un mensaje revolucionario <i>en/sobre</i> la calle. (dessin 12) | L'étudiant a écrit un message révolutionnaire sur/dans la rue. |
|--|--|

Si, par contraste, quelqu'un laisse accidentellement tomber de la peinture sur l'asphalte, il y a une tendance plus marquée à utiliser *en*, de la même façon que *en* tendrait à être privilégié dans une structure semblable à celle des exemples (125) à (128) (cf. 3.1.2.3) :

- |   |  |
|---|--|
| (154) Hizo una mancha <i>en/sobre</i> el asfalto cuando se le cayó el tarro de pintura. | J'ai fait une tache sur l'asphalte quand est tombé le pot de peinture. |
|---|--|

Il convient, avant de terminer cette section, de nous pencher sur certains cas particuliers où l'usage de *sobre* exclut pratiquement celui de *en*. C'est le cas, notamment, de l'exemple (155), pour lequel *en* n'a été choisi qu'une seule fois.

- |   |  |
|---|--|
| (155) El equilibrista camina * <i>en/sobre</i> una cuerda a 80 m de altura. (dessin 62) | Le funambule marche sur une corde à 80 m d'altitude. |
|---|--|

Dans cette phrase, le choix exclusif<sup>45</sup> de *sobre* par rapport à *en*<sup>46</sup> s'explique vraisemblablement par l'importance cruciale, voire vitale, que revêt la position topologique du funambule – qui doit avancer lentement et avec précision – par rapport au câble. Si quelqu'un marche simplement sur le trottoir, l'accent n'est pas mis sur sa position

<sup>44</sup> 11 informateurs sur 17 ont choisi *sobre* (contre 14 pour *en*), 5 en première position et 6 en deuxième.

<sup>45</sup> Parmi nos informateurs, un seul a choisi la préposition *en* et a exclu la préposition *sobre*.

<sup>46</sup> Si l'emploi de *en* est exclu dans la très grande majorité des cas, une autre préposition pourrait cependant se substituer à *sobre* : *por*. Cette préposition est souvent employée pour marquer un lieu par lequel on passe. Exemple : Las autos andan *por* la calle.

topologique par rapport à lui et la préposition *en* peut ainsi intégrer le groupe des possibilités<sup>47</sup>.

Dans l'exemple (156), dont le site est le même qu'en (155), l'accent n'est pas mis sur la position topologique de l'oiseau, dont le fait de se trouver sur un câble relève des capacités naturelles. Le câble n'est ici que le lieu général de la scène. Il est le lieu qui situe l'oiseau en train de chanter plutôt que de situer le corps physique de celui-ci. La préposition *en* supplante ici *sobre*.

(156) El pájaro canta en/\*sobre el cable.

L'oiseau chante sur le câble.

Il est intéressant de noter que l'expression *estar en la cuerda floja*, qui se traduit en français par l'expression *être sur la corde raide*<sup>48</sup> et qui signifie « être dans une situation périlleuse », quoique directement inspirée de la situation du funambule sur un fil, n'admet que la préposition *en*. Cela corrobore nos propos de la section 3.2.1, selon lesquels les emplois figurés de la préposition *en* n'admettent pas la substitution avec une autre préposition.

Les trois derniers exemples excluent (ou tendent très fortement à exclure) l'usage de *en* de façon à éviter toute confusion dans l'interprétation.

(157) La lluvia cae \*en/sobre la casa.

La pluie tombe sur la maison.

(158) El ave está ?en/sobre la jaula.

L'oiseau est sur la cage.

(dessins 63 et 64)

(159) El perro duerme ?en/sobre su perrera.

Le chien dort sur sa niche.

(dessins 65 et 66)

En (157), si on utilise la préposition *en*, le sens de la phrase change complètement; en effet, l'utiliser reviendrait à dire qu'il pleut *dans* la maison. En (158) et (159), l'exclusion de *en* s'explique de par la nature des sites en présence, qui possèdent à la fois un intérieur et un dessus et dont la fonction – enfermer ou abriter un animal – est directement liée à l'idée de contenance. Ainsi, lorsqu'on pense à une cage ou à une niche, on imaginera bien plus

<sup>47</sup> Il semble cependant que la préposition *por* soit privilégiée dans ce contexte.

<sup>48</sup> Notons au passage que *cuerda floja* se traduit par « corde lâche », le contraire de la « corde raide » de l'expression française.

aisément l'oiseau et le chien à l'intérieur de celles-ci que dessus. Utiliser *en* dans le sens de *sobre* porterait donc fortement à confusion. L'utilisation de *sobre*, au contraire, permet à toute personne de comprendre précisément la situation, moins commune, que l'on veut décrire.

Pour terminer cette section, notons que c'est principalement dans les situations où *en* et *sobre* sont interchangeables que celles-ci ont pour contrepartie la préposition *bajo* (sous)<sup>49</sup>, du moins lorsque le contexte s'y prête. Cette remarque est pertinente pour les cas où le site a un dessous accessible à la cible (une table, une assiette), mais pas pour ceux où le site n'a pas de dessous à proprement parler (le sol, le mur<sup>50</sup>, l'asphalte). On ne peut pas non plus utiliser *bajo* dans le cas où une action se fait nécessairement *sur* un site. Par exemple, on ne peut pas écrire sous un cahier<sup>51</sup> ou sous la rue (\**escribir bajo su cuaderno*, \**escribir bajo la calle*). Contrairement à *sobre* ou à *en* dans le sens de contact/support, *bajo* n'implique pas forcément le contact entre la cible et le site. Ainsi, cette préposition peut être utilisée autant pour un chat qui se trouve sous la table, sans contact avec celle-ci (*el gato está bajo la mesa*), que pour un chat qui se trouve sous une couverture et qui entre donc nécessairement en contact avec elle (*el gato está bajo la manta*).

<sup>49</sup> Il est des situations où la préposition *sobre* est exclue ou très impopulaire pour lesquelles *en* a pour contrepartie *bajo*. C'est le cas, notamment, d'un bateau sur l'eau. On peut très bien dire qu'un bateau est sous l'eau (*un barco está bajo el agua*). Or, il s'agit d'un cas particulier puisque le bateau n'est pas à proprement parler sous toute l'eau, mais bien sous la limite supérieure de l'eau. Sa position topologique demeure imprécise et non mise en évidence, ce qui n'est pas le cas d'un vase qu'on pose sous la table, où cette position est bien définie.

<sup>50</sup> En espagnol comme en français, on dira qu'une cible est « derrière » (*detrás*) le mur plutôt que « sous » (*bajo*), ce qui est vraisemblablement dû au fait qu'il s'agit d'une relation horizontale plutôt que verticale.

<sup>51</sup> On peut évidemment écrire *sur le dessous* d'un cahier, mais non pas *sous*.

Tableau 3.4 Possibilités de substitution de *en* avec *dentro de* ou *sobre* selon le sens

Sens de <i>en</i>	Substitution avec <i>dentro de</i> ou <i>sobre</i>		<i>en</i> exclu
	OUI	NON	
<i>sur place</i>		✓	
<i>proximité</i>		✓	
<i>incorporation et mélange</i>		✓	
<i>sens figurés</i>		✓	
	Substitution avec <i>dentro de</i>		
	OUI	NON	
<i>contenance</i>			
position topologique précisée	✓		
position topologique non précisée		✓	
	Substitution avec <i>sobre</i>		
	OUI	NON	
<i>support et contact</i>			
position topologique précisée	✓		
position topologique non précisée		✓	
confusion possible avec le sens de <i>dentro de</i>			✓
	Substitution avec <i>dentro de</i> ou <i>sobre</i>		
	OUI	NON	
<i>direction ou point d'arrivée</i>			
cible concrète, position topologique précisée	✓		
cible concrète, position topologique imprécise ou non mise en évidence		✓	
cible = résultat d'une action		✓	

### 3.3 Les relations verticales

Pour conclure ce chapitre, nous nous pencherons brièvement sur un groupe de prépositions espagnoles exprimant des relations verticales « positives<sup>52</sup> » (*en*, *sobre*, *encima de*, *por encima de* et *arriba de*) et tenterons de comprendre les règles qui en régissent l'utilisation. Par « relation verticale », nous entendons les rapports entre une cible et un site se situant sur un axe vertical. En français, deux prépositions se partagent l'expression de ce type de relation : *sur* et *au-dessus*. Nous diviserons les relations verticales en deux catégories : celle où il y a un contact entre la cible et le site et celle où il n'y en a pas.

<sup>52</sup> Nous excluons de ces relations « positives » la préposition *bajo* et son équivalent français *sous*, qui servent aussi à exprimer des relations verticales.



### 3.3.1 Les situations avec contact

Dans le premier type de relation (avec contact), il est possible d'utiliser, selon le cas, ces quatre prépositions : *en*, *sobre*, *encima de* et *arriba de*. Il a été précédemment assez longuement discuté des deux premières. Mais qu'en est-il des deux dernières?

La préposition *encima de* ne fait l'unanimité ni chez les locuteurs de l'espagnol, ni dans les dictionnaires que nous avons consultés. Le dictionnaire de la langue espagnole de la *Real Academia Española* (Diccionario de la lengua española, 2012), par exemple, donne *encima de* pour synonyme de *sobre* et laisse entendre, dans sa définition que voici, qu'il y a contact entre la cible et le site : « En la parte superior de algo. *Encima de la cama*<sup>53</sup>. » Le Larousse (Diccionario general de la lengua española, 2010) donne plutôt cette définition, dans laquelle il est dit que la cible peut être ou non en contact avec le site : « Indica posición de una cosa respecto a otra que está más baja en su misma vertical y en contacto o no con ella<sup>54</sup>. »

Attardons-nous d'abord aux cas où *encima de* implique un contact entre la cible et le site. Dans ces situations, la préposition s'ajoute à *sobre* comme substitut possible de *en*. Voici une liste de situations où nos informateurs ont fait apparaître *encima de* dans les possibilités, à côté de *en* et de *sobre*.

- |   |   |
|---|---|
| (160) Las llaves están en/sobre/encima de la mesa.<br>(dessin 67)         | Les clés sont sur la table.                     |
| (161) El cuchillo está en/sobre/encima de la tabla.                       | Le couteau est sur la planche.                  |
| (162) El libro rojo está en/sobre/encima del libro azul. (dessin 11)      | Le livre rouge est sur le livre bleu.           |
| (163) El perro está en/sobre/encima de la perrera.<br>(dessin 65)         | Le chien est sur la niche.                      |
| (164) Hay nieve en/sobre/encima de la cumbre de las montañas. (dessin 70) | Il y a de la neige sur le sommet des montagnes. |

Ce que ces exemples semblent avoir en commun, c'est un site à trois dimensions possédant un *dessus* clairement identifiable. Ce dessus doit être une surface sur laquelle il est possible

<sup>53</sup> En français : « Sur la partie supérieure de quelque chose. *Sur le lit*. »

<sup>54</sup> En français : « Indique la position d'une chose par rapport à une autre qui est plus basse sur l'axe vertical et qui est en contact ou non avec elle. »



de déposer quelque chose ou de laisser quelque chose se déposer (164). Sans surface, *encima de* ne pourrait fonctionner, comme dans le cas du funambule sur son câble (\**encima del cable*).

Voici quelques autres exemples où l'utilisation de *encima de* ne semble pas permise.

- |   |   |
|---|---|
| (165) El título del libro aparece en/sobre/*encima del forro. (dessin 56)         | Le titre du livre apparaît sur la couverture.             |
| (166) El avión está en/sobre/*encima de la pista de aterrizaje. (dessin 58)       | L'avion est sur la piste d'atterrissage.                  |
| (167) El estudiante escribió un mensaje en/sobre/*encima de la calle. (dessin 12) | L'étudiant a écrit un message révolutionnaire sur la rue. |

En (165), on ne peut pas utiliser *encima de* parce que l'usage de cette préposition exige une cible et un site distincts; la cible doit pouvoir s'ajouter au site, entrer en contact avec sa surface. Or, le titre du livre fait ici partie intégrante de la couverture. En (166) et (167), *encima de* n'est pas permis parce que la rue et la piste d'atterrissage ne sont pas de trois dimensions et, n'ayant pas de dessous, elles ne peuvent avoir de dessus à proprement parler.

Si les règles régissant l'utilisation de *encima de* paraissent simples à première vue, il n'en est rien; de fait, son utilisation ne semble pas répondre aux mêmes règles pour tous les locuteurs de l'espagnol. Seulement à l'intérieur de notre petit échantillon d'informateurs, des différences très nettes pouvaient s'observer, même entre locuteurs d'un même pays, comme si chacun obéissait aux règles de sa grammaire personnelle. Par exemple, pour certains, l'utilisation de *encima de* en (160) ne fonctionne pas, parce que pour que cette préposition soit possible, il faut qu'il y ait un contact de surface à surface, comme c'est clairement le cas en (162). Pour d'autres, *encima de* s'utilise dans des situations où un objet n'est pas déposé à sa place habituelle. Ainsi, il n'y aurait aucun problème à utiliser cette préposition en (160), puisque les clés ne sont pas naturellement associées au lieu que représente la table. En revanche, l'utilisation de *encima de* ne serait pas permise pour des couverts déposés sur la table (168), puisque ce lieu leur est associé. On privilégierait donc *en* et *sobre* dans cette situation.

- |  |                                 |
|--|---------------------------------|
| (168) Los cubiertos están en/sobre/*encima de la mesa. | Les couverts sont sur la table. |
|--|---------------------------------|

Si tous les locuteurs à qui nous avons parlé acceptaient sans peine *encima de* dans la phrase (169), il n'en est pas de même pour la phrase (170).

(169) La percha está en/sobre/encima de la cama.      Le cintre est sur le lit.  
(dessin 71)

(170) Estoy en/sobre/?encima de mi cama.      Je suis sur mon lit.  
(dessin 60)

Pour certains, il semble qu'*encima de* soit réservé à des situations où la cible est un objet (ou, plus rarement, un animal) et non pas une personne. L'utilisation de *encima de* en (170) ne serait donc pas permise, ou si elle l'est, c'est pour désigner une situation inhabituelle, par exemple une personne debout sur un lit. Pour d'autres, la distinction objet/personne n'a aucune importance et l'utilisation de *encima de* en (170) est tout à fait possible, que la personne soit assise, couchée ou debout sur le lit.

Finalement, rappelons que pour certains, *encima de* n'est réservé qu'à des situations où il y a contact entre la cible et le site, alors que pour d'autres, le contact n'est pas obligatoire, ce qui rendrait possible l'utilisation de cette préposition en (171).

(171) Colgué un cuadro encima de mi cama.      J'ai accroché un cadre au-dessus de mon lit.  
(dessin 72)

Or, il semble plus communément admis que *encima de* implique un contact, et sa nature se rapprocherait donc davantage de *sobre* que de *por encima de*, préposition dont l'usage est exclusivement réservé aux situations sans contact entre la cible et le site.

Qu'en est-il maintenant du cas de *arriba de*, cette préposition sans existence prépositionnelle officielle mais qui est pourtant communément utilisée comme telle? Rappelons que les dictionnaires consultés n'attribuent à *arriba* (sans la particule *de*) qu'une valeur adverbiale dans son acception spatiale. Le *Diccionario panhispánico de dudas* de la Real Academia Española fait la lumière sur l'emploi prépositionnel de *arriba de*, indiquant qu'il relève du registre populaire ou familier de l'Amérique latine et que la langue soignée ne l'admet généralement pas. Ainsi, cette « préposition » est-elle admise par tous nos informateurs de l'Argentine, de la Colombie et du Mexique. En revanche, son emploi est beaucoup plus rare

en Espagne, sans toutefois être inexistant. Parmi nos informateurs, ceux qui se faisaient défenseurs d'une langue plus soutenue critiquaient cet emploi et avaient tendance à le rejeter.

Si une différence s'observe dans l'emploi de *arriba de* entre les locuteurs de l'Espagne et de l'Amérique latine, il semble également y avoir des différences entre pays de l'Amérique latine et même entre locuteurs d'un même pays. Ainsi, comme pour *encima de*, il nous est impossible de dégager une seule et unique ligne d'emploi de *arriba de*. Et à l'instar de *encima de*, cette préposition peut aussi bien être utilisée pour des situations où il y a contact entre la cible et le site que pour des situations où il n'y en a pas.

Selon nos observations, certaines tendances d'utilisation ressortent selon le pays d'origine des locuteurs, quoique le critère géographique n'intervienne pas ici de manière absolue. Par exemple, les Mexicains semblent davantage utiliser *arriba de* dans les situations de contact que les locuteurs de l'Argentine, de la Colombie et de l'Espagne. Ainsi donnent-ils *arriba de* pour synonyme de *sobre* dans l'exemple (172), tandis que les locuteurs des autres pays sont partagés sur le sens à attribuer à la préposition (*sur* ou *au-dessus*) dans cette phrase. Dans la phrase (173), les Mexicains voient aussi une situation de contact entre la cible et le site, tandis que les Colombiens, qui, de façon générale, tendent davantage à utiliser *arriba de* dans les situations où il y a absence de contact, voient unanimement la lampe *au-dessus* de la table et que les locuteurs de l'Argentine et de l'Espagne sont divisés sur la question.

(172) El avión está arriba del Empire State Building.

L'avion est sur/au-dessus l'Empire State Building.

(173) La lámpara está arriba de la mesa.  
(dessin 73)

La lampe est sur/au-dessus de la table.

Malgré que l'on puisse observer ces deux tendances géographiques dans l'utilisation de *arriba de*, il n'en demeure pas moins qu'une certaine ambiguïté règne autour de cette préposition. D'abord, il arrive quelquefois qu'un même locuteur lui attribue les deux valeurs (avec ou sans contact). En outre, dans le cas de nos locuteurs Mexicains, tous n'admettent pas la préposition dans toutes les situations où il y a contact. Ainsi sont-ils partagés sur son utilisation dans les exemples (174) à (177) et ont-ils tendance à la rejeter en (178).

- |  |                                       |
|--|---------------------------------------|
| (174) El cuchillo está %arriba de la tabla.      | Le couteau est sur la planche.        |
| (175) Hay 2 almohadas %arriba de la cama.        | Il y a deux oreillers sur le lit.     |
| (176) El equilibrista camina %arriba del cable.  | Le funambule marche sur un câble.     |
| (177) El pájaro se posó %arriba de la rama.      | L'oiseau s'est posé sur la branche.   |
| (178) El libro rojo está *arriba del libro azul. | Le livre rouge est sur le livre bleu. |

Si les Espagnols rejettent l'utilisation de *arriba de* dans tous ces exemples, il en est de même les Colombiens, sauf pour l'exemple (178) sur lequel ils sont partagés. En ce qui concerne les Argentins, ils admettent la préposition pour (174) et (175) et sont partagés pour les autres exemples.

À la lumière de ce qui vient d'être dit, il nous semble d'une part difficile et, d'autre part, peu utile de tenter de définir les subtilités dans l'utilisation de *arriba de*, puisque tous n'obéissent pas aux mêmes règles. Nous pourrions tenter de découvrir une certaine logique géographique, si tant est qu'il y en a une, mais cela ne servirait pas les objectifs de notre recherche, qui vise une réflexion sur la relativité linguistique entre le français et l'espagnol et non sur celle entre locuteurs d'une même langue.

Ce que nous pouvons déjà conclure de toutes ces observations sur le thème des relations verticales *avec contact*, c'est que même si certaines tendances d'utilisation peuvent être clairement tracées, tous n'obéissent pas aux mêmes règles d'utilisation et que des règles personnelles singulières peuvent régir les choix de certains, à moins que ce ne soit des compréhensions différentes des situations présentées. Si ce pouvait aussi parfois être le cas pour l'utilisation des prépositions *en*, *dentro de* et *sobre* dans les sections précédentes, le phénomène est nettement plus saillant dans le cas des prépositions exprimant des relations verticales avec contact.

### 3.3.2 Les situations sans contact

Comme il a été dit dans la section précédente, *arriba de* peut être utilisé dans des situations de contact entre la cible et le site et dans des situations de non contact. Si, dans certaines situations, les locuteurs sont partagés sur le sens à attribuer à la préposition (*sur* ou

*au-dessus*), il en est d'autres où celle-ci est unanimement utilisée lorsqu'il n'y a pas de contact entre la cible et le site. C'est le cas de (179) et (180).

- |  |   |
|--|---|
| (179) Corta las mangas de la camisa a 7 cm<br>arriba de la muñeca. | Coupe les manches de la chemise 7 cm au-dessus<br>du poignet. |
| (180) Me gustan las faldas arriba de la rodilla.                   | J'aime les jupes au-dessus du genou.                          |

Ces exemples, bien qu'ils soient l'expression d'une relation verticale, sont différents des exemples (172) à (178) dans le sens où ils mettent en scène des cibles et des sites ne se comportant pas, dans les énoncés, comme des objets à trois dimensions considérés dans leur globalité. Ainsi, ce ne sont pas les manches ou les jupes en tant qu'entités qui se retrouvent à proprement parler au-dessus du poignet ou du genou. C'est plutôt leur limite inférieure qui se trouve *au-dessus* de la limite supérieure du site sur l'axe vertical; les deux limites ne se touchent donc pas.

Un autre exemple du même type (181) admet quasi unanimement l'utilisation de *arriba de*, à la différence qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'une situation sans contact.

- |  |  |
|--|--|
| (181) Su departamento está arriba del mío. | Son appartement est au-dessus du mien. |
|--|--|

Comme en (179) et en (180), il ne s'agit pas ici non plus d'un cas où deux objets sont un au-dessus de l'autre, mais plutôt d'un nouvel exemple où ce sont les limites de la cible et du site (ici, à trois dimensions) qui sont considérées. Dans cet exemple, la limite inférieure de la cible coïncide avec la limite supérieure du site. Si cette situation est l'illustration d'un certain contact entre la cible et le site, elle est différente des autres situations *avec contact* dans le sens où le site n'agit pas en tant que support de la cible, mais bien en tant que point de référence sur l'axe vertical.

Dans ces trois dernières situations où le langage populaire ou familier admet l'utilisation de *arriba de*, la langue soignée préconise l'utilisation de *por encima de*, préposition par excellence pour exprimer les relations verticales sans contact<sup>55</sup>. Ainsi, on ne s'y trompe pas,

<sup>55</sup> Sur le même modèle, le langage populaire ou familier permet aussi l'utilisation de *por arriba de*.

si une lampe est suspendue au-dessus d'une table, cette préposition l'emporte largement sur *arriba de*, dont l'usage, nous l'avons vu, varie selon les pays ou selon les locuteurs.

- (182) La lámpara está por encima de/\*arriba de la mesa. (dessin 73)      La lampe est au-dessus de la table.

Il arrive cependant des situations où *sobre*, généralement destiné aux relations avec contact, sert à exprimer le même type de relation que *por encima de*. Voici quelques exemples où *sobre*, se traduisant généralement par *sur*, se traduit plutôt par *au-dessus*.

- (183) El avión vuela \*en/sobre/por encima de la ciudad.      L'avion vole au-dessus de la ville.  
 (184) El avión vuela \*en/sobre/por encima de los edificios. (dessin 74)      L'avion vole au-dessus des édifices.  
 (185) El punto más alto del país es de apenas 513 m \*en/sobre/por encima d(e) el nivel del mar.      Le point le plus élevé du pays est d'à peine 513 m au-dessus du niveau de la mer.  
 (186) Las nubes pasan \*en/sobre/por encima de nuestras cabezas.      Les nuages passent au-dessus de nos têtes.

Dans toutes ces situations, il semble évident que *sobre* ne peut signifier qu'il y a contact entre la cible et le site. Si une confusion était possible dans l'interprétation, il ne serait pas permis d'utiliser cette préposition, comme ce serait par exemple le cas en (187).

- (187) El pájaro está \*sobre/por encima de la jaula.      L'oiseau est au-dessus de la cage.

Il convient de noter qu'il est absolument interdit d'utiliser *en* dans ces phrases, sous peine d'en changer complètement le sens. Si on utilisait *en*, un avion volerait à l'intérieur de la ville en (183) ou dans les édifices (184) (situation impossible), le point le plus élevé du pays serait à 513 m dans la mer (185) et les nuages passeraient dans nos têtes (186), nous rendant ainsi distraits. De ceci, nous pouvons tirer cette conclusion : la préposition *en*, dans les relations verticales, est exclusivement réservée aux situations où la cible est en contact avec le site. Quant à *sobre*, il n'oblige pas ce contact dans ce genre de situations où il est évident que la cible et le site ne peuvent se toucher.



Si *en* et *sobre* n'impliquent pas toujours la verticalité (cf. 3.1 et 3.2), il en va autrement pour les trois autres dont nous avons traité dans cette section, à savoir *encima de*, *arriba de* et *por encima de*.

\*\*\*

Voilà qui conclut notre analyse des prépositions spatiales espagnoles à l'étude. Nous rappelons que l'objectif de cette analyse était de tracer des tendances générales d'utilisation des prépositions, sans trop nous attarder sur leurs emplois marginaux. C'est à partir de ces tendances générales que se fera l'analyse des différences entre le français et l'espagnol dans le prochain chapitre.

## CHAPITRE IV

### PRÉPOSITIONS FRANÇAISES ET ESPAGNOLES : ANALYSE DES DIFFÉRENCES ET RELATIVITÉ LINGUISTIQUE

De par leur origine latine commune, l'espagnol et le français sont, somme toute, deux langues assez peu éloignées l'une de l'autre. En plus de pouvoir faire plusieurs transferts lexicaux, les hispanophones apprenant le français et les francophones apprenant l'espagnol n'éprouvent généralement pas de grandes difficultés à comprendre la structure grammaticale de la langue seconde, très semblable à la leur. Cela dit, les deux langues – ayant évolué sur des chemins distincts et ayant fait leurs propres choix linguistiques – comportent aussi plusieurs différences, parfois très évidentes, parfois plus subtiles, comme c'est sans doute le cas des différences que l'on peut observer dans la codification et l'expression des relations spatiales. En effet, à première vue, ces différences semblent plutôt ténues, d'autant que les deux langues partagent un même moyen formel pour exprimer ces relations – les prépositions – et qu'elles partagent, de façon qui nous semble évidente, un cadre de référence égocentrique commun (cf. 1.3.3.2). Or, ces différences n'en sont pas moins présentes, et nous nous proposons, dans ce chapitre, d'en analyser quelques-unes et d'apporter des éléments de réponse et de réflexion aux questions suivantes : Si les frontières sémantiques des prépositions espagnoles et françaises ne coïncident pas parfaitement, peut-on aller jusqu'à dire que ces différences linguistiques impliquent des différences conceptuelles ? Ces différences sont-elles assez importantes pour impliquer des effets cognitifs sur la perception ?

Dans ce chapitre, nous ne ferons pas l'analyse systématique des prépositions françaises correspondant à celles que nous avons analysées pour l'espagnol<sup>56</sup>. Nous nous concentrerons sur l'analyse des différences observées, à la lumière de ce que nous connaissons du français

---

<sup>56</sup> Pour une analyse détaillée des prépositions spatiales françaises, voir Vandeloise (1986, 1987, 2004).

et de ce que nous avons découvert sur l'utilisation des prépositions espagnoles dans le chapitre précédent. Nous nous attarderons d'abord sur le cas du *en* espagnol, dont les usages recouvrent à la fois ceux du *dans* et du *sur* français ainsi que celui d'autres prépositions, de même que sur l'existence parallèle des prépositions *dentro de* et *sobre*, servant respectivement à marquer les relations de contenance et de support. Nous nous pencherons ensuite sur l'expression des relations verticales dans les deux langues, puis sur les situations où, en espagnol (mais pas en français), le choix de la préposition est dicté par le verbe.

#### 4.1 Le cas du *en* espagnol

Examinons d'abord les phrases (1) à (3), agrammaticales, qui sont tirées de travaux d'étudiants hispanophones rédigés en français<sup>57</sup>.

- |  |  |
|--|--|
| (1) * <b>En</b> quelques pays, les médias ont manipulé les partis politiques.  | <b>En</b> algunos países, los medios de comunicación manipularon los partidos políticos.       |
| (2) *Les personnes sont habituées à penser <b>dans</b> la figure du père.  | Las personas están acostumbradas a pensar <b>en</b> la figura del padre.                       |
| (3) *Les gens utilisent le cellulaire <b>dans</b> le cinéma, <b>dans</b> la bibliothèque et <b>dans</b> les classes. | La gente utiliza el celular <b>en</b> el cine, <b>en</b> la biblioteca y <b>en</b> las clases. |

Examinons ensuite la phrase (4), produite par un francophone s'exprimant en espagnol<sup>58</sup>.

- |   |   |
|---|---|
| (4) *La escuela está <b>a</b> la esquina de las calles Sherbrooke y Papineau. <sup>59</sup> | L'école est <b>au</b> coin des rues Sherbrooke et Papineau. |
|---|---|

Ces quatre phrases illustrent bien le fait que les prépositions sont souvent sources d'erreurs dans l'apprentissage d'une langue seconde. Ces erreurs sont souvent dues à des transferts directs, comme c'est clairement le cas des phrases (1) et (4). Pour ce qui est des phrases (2) et (3), il s'agit aussi d'une forme de transfert, dans la mesure où la préposition *en* est souvent traduite par *dans* en français. Or, comme il en a été longuement question précédemment, cette

<sup>57</sup> C'est dans le cadre de nos fonctions d'auxiliaire d'enseignement de français langue seconde que nous avons relevé ces erreurs.

<sup>58</sup> Nous avons entendu cette phrase dans une conversation informelle entre un Québécois francophone et deux Mexicains.

<sup>59</sup> Pour que cette dernière phrase soit grammaticale, il faut utiliser la préposition *en* plutôt que la préposition *a*.

préposition peut aussi être traduite par *sur* et exprimer un rapport de support/contact. Elle peut aussi servir à exprimer d'autres types de rapports.

#### 4.1.1 Une préposition espagnole pour deux prépositions françaises

Le fait que la préposition espagnole *en* couvre le domaine des prépositions françaises *sur* et *dans* constitue sans doute la différence la plus saillante entre les deux langues. La figure 4.1, adaptée de la figure 1.4 (cf. 1.3.3.3) – par laquelle Bowerman et Choi cherchaient à illustrer les variations interlinguistiques dans la catégorisation des relations liées au contenant et au support –, illustre bien cette différence.

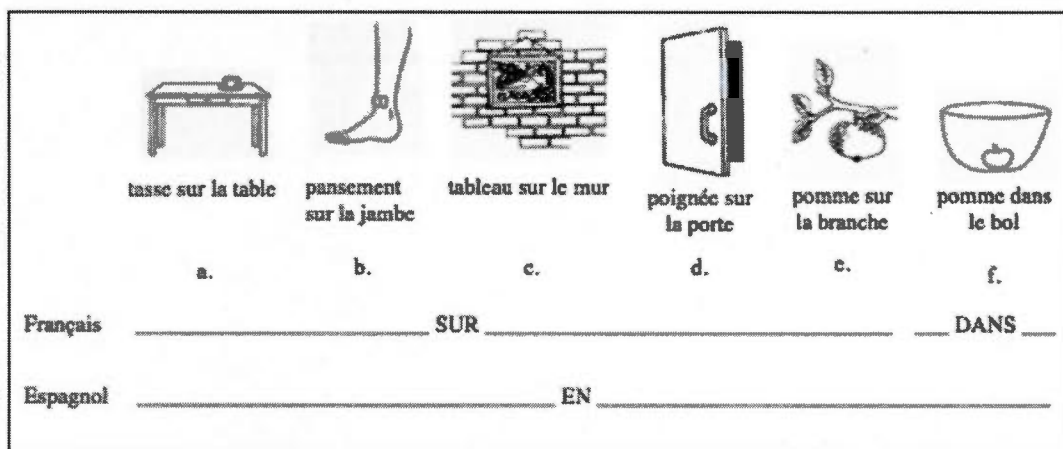


Figure 4.1 Différences entre le français et l'espagnol dans l'expression des rapports de support et de contenance (d'après Bowerman & Choi, 2001).

Mais cette différence a-t-elle nécessairement une incidence sur la perception? Implique-t-elle des références conceptuelles différentes entre les deux langues, comme se sont attardées à le démontrer Bowerman et Choi à propos de l'anglais et du coréen (cf. 1.3.3.3)? À cette dernière question, Vandeloise répond que non. Plutôt que de défendre l'idée selon laquelle la langue exerce une certaine influence sur la perception, il défend le point que la conceptualisation spatiale influence la langue, et que la diversité linguistique n'est pas incompatible avec l'universalité des concepts.

Comme tenant de l'hypothèse cognitive (cf. 1.3.1), Vandeloise s'appuie sur la psychologie du développement pour défendre sa position, sur l'existence de concepts pré-linguistiques qui

joueraient un rôle déterminant dans le processus d'acquisition du langage, le faciliteraient. Les deux concepts pré-linguistiques qui sont ici en jeu, sous les prépositions *en* (pour l'espagnol), *dans* et *sur* (pour le français), sont les relations C/c et P/p (cf. 1.3.3.3). Or, selon Vandeloise, ces deux primitifs ne sont pas si éloignés l'un de l'autre; ils sont unis par le concept plus général qu'est la notion de *contrôle* : dans le cas de la relation C/c, le contrôle du contenant sur le contenu s'effectue dans plus d'une direction, alors que dans la relation P/p, il ne se fait que dans une seule, généralement sur l'axe vertical (cf. 1.3.3.4).

Vandeloise se propose d'organiser les concepts pré-linguistiques liés aux contenants et aux supports en une hiérarchie (figure 4.2), dans laquelle le concept de *contrôle* se hisse au niveau supérieur. Ce concept se subdiviserait en deux concepts plus restrictifs, en l'occurrence ceux de contenance (C/c) et de support (P/p), qui se subdiviseraient à leur tour en concepts plus spécifiques. Ainsi retrouve-t-on, au troisième niveau hiérarchique, les contenants ajustés (contrôle effectif) et les contenants lâches (contrôle virtuel), de même que le support sans attachement (contrôle direct) et le support avec attachement (contrôle indirect s'effectuant par un intermédiaire).

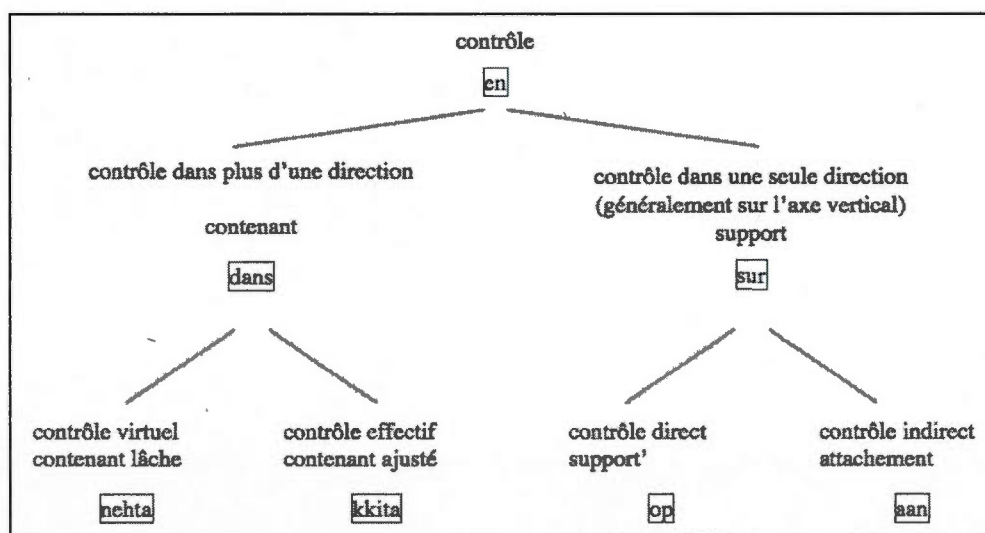


Figure 4.2 Hiérarchie des concepts (d'après Vandeloise, 2003a, p. 286)

Contrairement à un modèle ne faisant intervenir que des caractéristiques d'ordre topologique, ce modèle de relations hiérarchiques gouverné par la notion de contrôle réussit aussi bien à motiver l'usage des verbes coréens *kkita* et *nehta* et les prépositions néerlandaises *op* et *aan*



(cf. 1.3.3.3), au troisième niveau, qu'à motiver l'usage étendu du *en* espagnol, au niveau le plus général. Quant aux prépositions françaises *dans* et *sur*, elles se situeraient au niveau intermédiaire. À partir de ce modèle, Vandeloise conclut que les références conceptuelles (C/c et P/p) ne sont pas différentes pour l'espagnol et pour le français, en ce sens que *dans* et *sur* ne seraient que des élaborations différentes d'une seule et même notion.

La première critique que nous aimerions apporter au modèle de Vandeloise, c'est qu'il semble précisément s'arrêter là où une discussion sur la relativité linguistique pourrait se mettre en marche. En effet, Vandeloise s'attarde à ce qui vient *avant* la langue, mais il s'arrête là où il pourrait réfléchir à ce qui vient *après*, là où des linguistes comme Bowerman, Choi et Boroditsky ont continué (cf. 1.3.3.2 et 1.3.3.3). Les défenseurs de l'hypothèse de la relativité linguistique s'intéressent principalement au troisième niveau de la hiérarchie, niveau à partir duquel on sort du pré-linguistique pour entrer dans le linguistique, niveau où les distinctions qui apparaissent s'apprennent au fur et à mesure que l'enfant est exposé à la langue. Vandeloise dit lui-même que « le concept le plus élaboré est normalement le plus difficile à apprendre » (2003a, p. 286) et que les enfants enregistrent passivement, plus ils avancent dans leur apprentissage de la langue, les exceptions aux usages prototypiques des concepts qu'ils connaissent déjà globalement. À partir de son modèle, la question serait bien sûr de savoir ce que les usages marginaux des concepts primitifs propres à une langue peuvent avoir comme effets sur la cognition. Mais il serait également pertinent de se demander, dans le cas de l'espagnol, ce qu'implique cognitivement pour ses locuteurs de se situer à un niveau très général avec la préposition *en*. Pourrait-on être amené à croire que cette préposition très générale, lorsqu'elle est utilisée, fait de leur conception de l'espace quelque chose de moins précis que pour les francophones? Nous ne le croyons pas. Notre deuxième critique du modèle de Vandeloise sert de point de départ à notre réflexion, qui sera élaborée à la section 4.1.2.

Cette deuxième critique consiste en ceci : la figure 4.2 nous apparaît incomplète en ce qu'elle ne rend pas compte de la totalité des usages de *en*. Si nous devions lui accorder une valeur de vérité, elle ne pourrait être vraie que pour les cas où la préposition sert à exprimer des relations prototypiques de support (P/p) et de contenance (C/c). En effet, la notion de *contrôle* ne gouverne pas tous les usages de *en*. Comme il en a été question au chapitre précédent, *en*



est une préposition servant à exprimer une coïncidence spatiale dans un sens large (De Bruyne). Nous croyons, à l'instar de Huerta (2009), que le concept qui relie (ou gouverne) tous les usages de cette préposition est celui de la localisation, qui permet d'inclure dans l'ensemble des relations exprimées, à côté de celles de support et de contenance (statiques ou directionnelles), celles de localisation générale dans l'espace, de proximité et d'incorporation/mélange (cf. 3.1.1). Des emplois figurés de la préposition entrent finalement dans cet ensemble. Certains usages spatiaux de la préposition *en* n'impliquant ni support, ni contenant et dans lesquels la notion de contrôle n'entre pas en jeu ne sont donc pas tenus en compte dans le modèle proposé par Vandeloise. Rappelons un exemple de chacune des ces catégories.

- (5) Las cometas están en el cielo. (sens du *sur place*) Les cerfs-volants sont dans le ciel.  
 (6) Los niños están en la mesa. (sens de la *proximité*) Les enfants sont à table.  
 (7) Hay demasiado sal en la sopa. (sens de l'*incorporation* ou du *mélange*) Il y a trop de sel dans la soupe.  
 (8) Tener experiencia en enseñanza. (emploi figuré) Avoir de l'expérience en enseignement.

La figure 4.2 nous apparaît également incomplète du fait que Vandeloise ne fait aucune mention des prépositions *dentro de* et *sobre*. Ces prépositions devraient pourtant s'insérer au niveau intermédiaire de sa hiérarchie à côté du *dans* et du *sur* français, en tant que substituts possibles à *en* dans les relations reliées au contenant et au support. Or, il est des usages de *en* pour lesquels ces prépositions substituts ne conviendraient pas. La figure 4.3, sur laquelle nous reviendrons dans la section suivante, nous en donne une illustration.

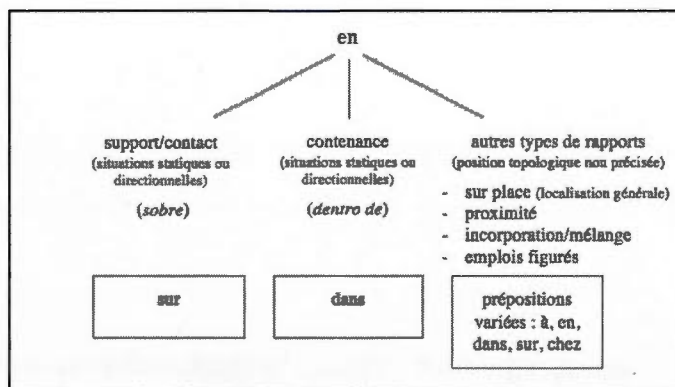


Figure 4.3 Les rapports exprimés par *en* et les prépositions françaises équivalentes

#### 4.1.2 L'existence parallèle de prépositions de nature strictement topologique

Avec sa hiérarchie des concepts, Vandeloise se proposait d'apporter des éléments d'analyse au fait qu'une seule préposition espagnole (*en*) couvrait les domaines de deux prépositions françaises *sur* et *dans*. Or, si cela est vrai, force nous a été d'admettre qu'il s'agissait d'une analyse s'appuyant sur des données fragmentaires.

Si les figures 4.1 et 1.4 ne nous semblent pas fausses dans ce qu'elles représentent (du moins pour les trois langues que nous connaissons, à savoir l'anglais, le français et l'espagnol), elles nous semblent aussi incomplètes que le modèle de Vandeloise. Comme nous l'avons vu au chapitre 3, il est vrai que le *en* espagnol peut être utilisé pour décrire les relations spatiales illustrées dans ces figures. Or, pour la plupart de ces situations – dans lesquelles, notons-le au passage, la cible est toujours topologiquement située par rapport au site –, *en* a un substitut possible : *sobre* ou *dentro de*. Nous proposons, en la figure 4.4, une représentation qui nous apparaît plus juste que la figure 4.1. En effet, non seulement on y voit que, dans la plupart des situations illustrées, *en* a un substitut possible, mais on y voit également une situation (dessin *e*) où *en* est la seule préposition que l'on peut utiliser. Cela, déjà, nous révèle que *en* a ses usages propres. Cela nous donne également un indice sur le fait que le *sur* français couvre un plus large éventail de phénomènes que le *sobre* espagnol, ce sur quoi nous reviendrons plus loin. Cette même observation vaut aussi pour le *dans* français : il couvre plus de situations que le *dentro de*, même si la figure ne nous en fournit pas d'illustration.







					
tasse sur la table a.	pansement sur la jambe b.	tableau sur le mur c.	poignée sur la porte d.	pomme sur la branche e.	pomme dans le bol f.
Français	_____ SUR _____			_____ DANS _____	
Espagnol	_____ EN _____				
	_____ SOBRE _____			_____ DENTRO _____	

Figure 4.4 Différences entre le français et l'espagnol dans l'expression des rapports de support et de contenance (version améliorée)

Ces dernières considérations nous amènent à apporter une précision à la figure 4.3. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, *dentro de* et *sobre* sont des substituts possibles à *en* dans la plupart des relations de contenance et de support/contact, mais pas dans toutes. Les exemples (9) à (14) nous rappellent quelques situations où la substitution est impossible.

(9) Mis zapatos están en/\*dentro de mi habitación. Mes souliers sont dans ma chambre.

(10) Está nadando en/\*dentro d(e) el lago. Il nage dans le lac.

(11) El árbol está en/\*dentro de la tierra. L'arbre est dans la terre.

(12) La mosca está en/\*sobre el techo. La mouche est sur le/au plafond.

(13) Las llaves están en/\*sobre el gancho. Les clés sont sur le crochet.

(14) Hay una mancha de vino en/\*sobre el mantel. Il y a une tache de vin sur la table.

Sans répéter toutes les explications que nous avons apportées précédemment (cf. 3.2.1.2 et 3.2.1.3), observons seulement que dans les situations de contenance ou de support/contact, là où le français n'admet toujours qu'une seule préposition, l'espagnol en admet souvent deux, sauf dans certains cas bien particuliers. Par exemple, la phrase (13) comme le dessin *e* de la figure 4.4 illustrent des situations où le site s'oppose à la force de la gravité exercée sur la cible; dans ces situations où le facteur de l'opposition à la pesanteur prend plus d'importance que celui de la position topologique de la cible, seule la préposition *en* est admise. Nous pouvons déjà conclure de cela que l'espagnol fait des distinctions spatiales que le français ne fait pas.

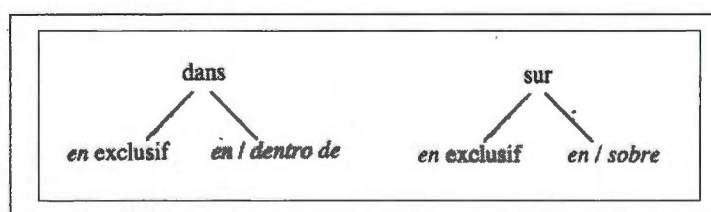
Notons également qu'aucune des phrases (5) à (8) n'admettrait la substitution de *en* par *dentro de* ou *sobre*. C'est ce qu'illustre la figure 4.3 : les usages non topologiques de *en* ou ceux qui ne visent pas à mettre en évidence la position topologique de la cible, de même que les usages plus abstraits de la préposition expriment tous des rapports différents que des rapports de contenance ou de support/contact et ne permettent pas la substitution avec une autre préposition.

Tout ce que nous avons écrit jusqu'ici dans cette section nous amène à tirer certaines conclusions. D'abord, alors que les figures 4.1 et 4.2 pouvaient laisser penser que l'espagnol exprimait de manière nécessairement plus générale que le français certaines relations

spatiales, nous croyons au contraire que le français est, d'un certain point de vue, moins précis que l'espagnol, en ce que les prépositions *dans* et *sur* couvrent un plus large éventail de situations que *dentro de* et *sobre* (figure 4.5). Ces prépositions servent à la fois à exprimer des relations spatiales dans lesquelles la position topologique de la cible par rapport au site est précisée, et à exprimer des situations où elle ne l'est pas. L'espagnol, contrairement au français, divise ces situations, comme en témoignent les exemples (15) à (20) du tableau 4.1.

**Tableau 4.1** Différents usages de *dans* et de *sur* et prépositions espagnoles équivalentes

Français	Espagnol
(15) La tortue est <i>dans</i> l'aquarium. (relation de contenance, position topologique précisée)	<i>en</i> ou <i>dentro de</i>
(16) L'avion est <i>dans</i> le ciel. (sens du <i>sur place</i> , position topologique non précisée)	<i>en</i> seulement
(17) Il y a des noix <i>dans</i> la salade. (sens d' <i>incorporation</i> , position topologique non précisée)	<i>en</i> seulement
(18) La tortue est <i>sur</i> la roche. (relation de support/contact, position topologique précisée)	<i>en</i> ou <i>sobre</i>
(19) Pablo a embrassé la petite amie <i>sur</i> la bouche. (sens <i>direction</i> ou <i>point d'arrivée</i> , position topologique précisée)	<i>en</i> seulement
(20) La nouvelle est <i>sur</i> Facebook. (sens du <i>sur place</i> , position topologique non précisée)	<i>en</i> seulement



**Figure 4.5** *Dans* et *sur* : un plus large éventail de situations spatiales que *dentro de* et *sobre*

Tous ces exemples attestent le fait que l'espagnol fait des distinctions, dans l'expression des relations spatiales, que le français ne fait pas. Non seulement il possède une préposition spécifique pour exprimer certains rapports (non topologiques) de localisation dans l'espace (*en*), mais il a aussi le moyen, de par l'existence parallèle de *dentro de* et de *sobre*, d'insister sur la position topologique de la cible ou de la préciser davantage lorsque le contexte le



demande (cf. 3.2). Le français, au contraire, ne fait pas de distinction linguistique entre une paire de souliers qui se trouve *dans* une boîte ou *dans* une chambre à coucher, entre une étoile qui se trouve *dans* un coffre ou *dans* une galaxie, entre un cadre qui se trouve *sur* une table ou *sur* un mur, etc. Il n'a pas besoin non plus de préciser la position topologique de la cible par rapport au site selon le contexte, parce que le fait de posséder toujours deux prépositions distinctes pour exprimer les rapports de support et de contenance fait en sorte qu'il ne nécessite pas de précision supplémentaire. Par exemple, l'espagnol devra préciser que le chien est *sur* sa niche plutôt qu'à l'intérieur de celle-ci en utilisant *sobre* (ou *encima de*) plutôt que *en*, mais le français n'a pas besoin de cette précision puisque *sur* ne peut se confondre avec *dans*.

Il est toutefois intéressant de noter que dans certains cas, le français, comme l'espagnol, possède deux prépositions pour différencier les situations de localisation générale ou de proximité de celles où l'accent est mis sur la position topologique de la cible, comme en témoignent les exemples suivants :

- |  |                                     |
|--|-------------------------------------|
| (21) Estamos <i>en</i> la casa.        | Nous sommes <i>à</i> la maison.     |
| (22) Estamos <i>dentro de</i> la casa. | Nous sommes <i>dans</i> la maison.  |
| (23) Estamos <i>en</i> la mesa.        | Nous sommes <i>à</i> table.         |
| (24) Se sentó <i>sobre</i> la mesa.    | Il s'est assis <i>sur</i> la table. |

#### 4.1.3 Quand le *en* espagnol est traduit par d'autres prépositions que *dans* et *sur*

Cette dernière remarque nous amène à traiter des situations où le *en* espagnol est traduit en français par d'autres prépositions que *dans* ou *sur*. Si on observe de nouveau la figure 4.3, on y verra que là où l'espagnol n'utilise que *en* dans l'expression des relations spatiales autres que C/c et P/p, le français utilise des prépositions variées. Parmi ces prépositions, à côté de *dans* et de *sur*, on retrouve *à*, *en* et *chez*. Dans quelles situations chacune de ces prépositions est-elle utilisée en français? C'est ce que nous tenterons brièvement de définir.

Il serait sans doute hors des limites de ce travail d'analyser de long en large les usages de la préposition française *à*. Nous ne nous en tiendrons donc qu'aux remarques qui nous semblent pertinentes dans le cadre de notre analyse. Observons d'abord les exemples (25) à (28) :

- |                                      |                                    |
|--------------------------------------|------------------------------------|
| (25) Mi madre vive <i>en</i> Madrid. | Ma mère vit <i>à</i> Madrid.       |
| (26) Mi madre fue <i>a</i> Madrid.   | Ma mère est allée <i>à</i> Madrid. |
| (27) Maria está <i>en</i> la playa.  | Maria est <i>à</i> la plage.       |
| (28) Maria fue <i>a</i> la playa.    | Maria est allée <i>à</i> la plage. |

Les phrases (25) et (27) illustrent des situations statiques, tandis que les phrases (26) et (28) illustrent des situations directionnelles. Nous pouvons déjà noter une différence évidente entre le français et l'espagnol : le français utilise la préposition *à* aussi bien pour des situations statiques que directionnelles, tandis que l'espagnol fait la différence entre ces deux types de situations, du moment que la directionnalité est portée par les verbes *ir*, *llegar*, *venir* ou *atraer*. Nous reviendrons plus loin sur ces situations où le choix de la préposition en espagnol est dicté par le verbe (cf. section 4.3). Mais notons déjà que le français possède une règle syntaxique non partagée par l'espagnol, à savoir que devant le nom d'une ville (ou devant les noms de pays sans déterminant et ne commençant pas par une voyelle, comme Cuba et Haïti<sup>60</sup>), c'est la préposition *à* qui est utilisée. Devant le nom d'un pays masculin commençant par une consonne, on utilise *au*, la forme contractée de la préposition *à* suivie de l'article défini masculin (*à* + *le*), tandis que devant le nom d'un pays féminin ou commençant par une voyelle, on utilise *en*<sup>61</sup>.

Observons maintenant les exemples (29) et (30), qui évoquent des situations semblables à celle décrite par l'exemple (27).

- |  |  |
|--|--|
| (29) Cenamos <i>en</i> el restaurante. | Nous avons soupiré <i>au</i> restaurant. |
| (30) Blanca está <i>en</i> la ventana. | Blanca est <i>à</i> la fenêtre.          |

Les phrases (27), (29) et (30) répondraient à une des règles énoncées par Vandeloise (1987, p. 77) pour décrire les emplois statiques de la préposition *à*. Cette règle s'énonce comme suit :

A2 : *x* est *à* *y* si les positions de *x* et *y* sont associées dans une routine évoquée par *y*.

<sup>60</sup> Le français admet également la préposition *en* devant Haïti.

<sup>61</sup> On pourrait alors interpréter *en* comme une forme de contraction (*à* + *la* ou *à* + *l'*) propre à ces situations.





celle de *support/contact*. Il existe effectivement une différence entre l'exemple (31) et les phrases (32) à (35).

- |  |   |
|--|---|
| (32) Tengo una casa <i>en</i> el bosque.     | J'ai une maison <i>dans</i> le bois.        |
| (33) Hay lámparas de pie <i>en</i> la calle. | Il y a des lampadaires <i>dans</i> la rue.  |
| (34) Las cometas están <i>en</i> el cielo.   | Les cerfs-volants sont <i>dans</i> le ciel. |
| (35) Vivo <i>en</i> un barrio lindo.         | Je vis <i>dans</i> un beau quartier.        |

Dans ces quatre exemples, *en* est traduit par *dans* plutôt que par *à*. Cela s'explique sans doute du fait qu'une certaine idée de « contenance », dans un sens très vaste, soit évoquée. La localisation de la cible par rapport au site n'est pas précisée; celle-ci est toujours *quelque part* à l'intérieur des limites générales du site. Dans le cas de la phrase (31), la position de l'école correspond plutôt à un point précis dans l'espace, identifiable par les locuteurs. C'est pourquoi nous nous interrogeons sur les raisons qui motivent l'usage du *en* dans cette situation : l'utilise-t-on dans le sens où l'école est située *sur* un point géographique précis? Y aurait-il, dans la catégorie de sens du *sur place*, deux subdivisions, à savoir les cas où la relation exprimée s'apparente plus à un rapport de contenance et ceux où elle s'apparente plus à un rapport de support/contact? Quoi qu'il en soit, il nous apparaît évident que dans cette catégorie de sens, le *en* exprime bien plus souvent des situations de « contenance générale », d'où le fait qu'il se traduit généralement par *dans*. Il n'est donc pas surprenant qu'un francophone apprenant l'espagnol soit porté à faire un transfert direct de sa langue première et à utiliser la préposition *à* dans la phrase (31).

Penchons-nous maintenant sur deux phrases suggérant des emplois figurés du *en* espagnol et dans lesquelles cette préposition se traduit par *à* en français.

- |                                 |                                 |
|---------------------------------|---------------------------------|
| (36) Pienso <i>en</i> mi novio. | Je pense <i>à</i> mon amoureux. |
| (37) Creo <i>en</i> Dios.       | Je crois <i>en</i> Dieu.        |

Selon l'analyse de Huerta (cf. 3.1.1.7), *en* serait ici utilisé, de façon figurée, dans le sens de *direction* ou de *point d'arrivée*. Ainsi, *en* exprimerait le mouvement de la pensée vers l'amoureux ou de la croyance vers Dieu. Or, l'idée de contenance générale souvent associée à *en* est encore une fois propre à déstabiliser les francophones apprenant l'espagnol, sans doute portés vers cette analyse : la pensée se situerait *à l'intérieur* de la personne à qui on pense.

Cette analyse peut toujours s'appuyer sur le fait que l'idée de directionnalité, en espagnol, est souvent portée par la préposition *a*. Il convient ici de se demander comment les hispanophones se représentent mentalement cette situation : y voient-ils une certaine idée de contenance ou y voient-ils un mouvement de la cible vers le site?

En français, il n'est pas plus aisé d'analyser l'emploi de *à* dans ces exemples. En effet, cet emploi peut aussi bien s'analyser comme étant statique que comme étant directionnel. D'un point de vue directionnel, on peut imaginer le mouvement de la pensée vers quelqu'un ou quelque chose, le site marquant le point d'aboutissement de la cible. D'un point de vue statique, on peut considérer le site comme étant simplement le lieu de localisation de la cible, ce qui correspondrait à la règle A1 de Vandeloise : *x* est *à* *y* si *y* localise *x*. Ainsi, dans la phrase (36), mon amoureux localiserait ma pensée, et dans la phrase (37), Dieu localiserait ma croyance. Cette analyse pourrait être reprise pour l'espagnol : plutôt que de voir la personne à qui on pense comme le *contenant* de la pensée, on pourrait simplement y voir un lieu de localisation de la pensée, dans un sens très général.

Il est bien sûr difficile d'analyser les emplois figurés d'une préposition spatiale, puisque la relation entre la cible et le site est, pour ainsi dire, abstraite et intangible. Il en résulte que même à l'intérieur d'une seule langue, les locuteurs ne sauraient décrire avec aisance la nature du rapport exprimé.

Penchons-nous maintenant sur les situations où le *en* espagnol est traduit par *en* en français. Car le *en* français, dont l'étymologie latine est la même que pour la préposition espagnole, existe bel et bien encore. Ses emplois ne recouvrent cependant pas un aussi vaste éventail de situations. D'abord, le *en* français sert à introduire un nom de pays ou de région féminin ou commençant par une voyelle, indépendamment de s'il s'agit d'une situation statique ou directionnelle.

(38) Il vit *en* France.

Vive *en* Francia.

(39) Je vais *en* Afrique.

Voy *a* África.

(40) Je suis arrivée *en* Espagne hier.

Llegué *a* España ayer.

Mais au-delà de ses usages géographiques, le *en* français s'utilise dans d'autres situations. Ce que dit le *Petit Robert* à propos de cette préposition est qu'elle exprime la position (d'une personne, d'un objet) à l'intérieur de limites spatiales et qu'elle s'emploie devant un nom sans déterminant ou avec un déterminant autre que l'article défini<sup>62</sup>. Ces éléments de définition nous semblent insuffisants et imprécis. Si nous nous penchons sur les couples de phrases (41) à (48), nous voyons bien qu'il existe des nuances de sens entre les phrases de la colonne de gauche et celles de la colonne de droite, et que l'emploi de *en* ne se justifie pas que par un critère d'ordre syntaxique (l'absence de déterminant).

(41) Les enfants sont <i>en</i> classe.	Les enfants sont <i>dans</i> la classe.
(42) On l'a mis <i>en</i> prison.	On l'a mis <i>dans</i> une prison obscure.
(43) Il travaille <i>en</i> usine.	Il travaille <i>dans</i> une usine.
(44) Il a un compte <i>en</i> banque.	Il a un compte <i>dans</i> une banque renommée.
(45) Ils sont montés <i>en</i> voiture.	Ils sont montés <i>dans</i> la voiture.
(46) Cet oiseau <i>en</i> cage est malheureux.	Cet oiseau <i>dans</i> la cage est malheureux.
(47) Il faut remettre cette tortue <i>en</i> mer.	Il faut remettre cette tortue <i>dans</i> la mer.
(48) J'habite <i>en</i> appartement.	J'habite <i>dans</i> un appartement étroit.

À bien observer ces exemples, il nous apparaît évident que le *en* français est utilisé pour exprimer des situations moins définies que lorsque *dans* est utilisé. Dans les phrases de la colonne de gauche, le lieu est entendu dans un sens plus global que dans celles de la colonne de droite, comme une catégorie de lieu plutôt qu'un lieu précis. En ce sens, nous pouvons d'ailleurs observer que lorsque *en* est utilisé, non seulement il n'y a pas de déterminant qui le suit, mais il n'y a pas non plus d'adjectif ou autre élément linguistique qui viendrait préciser le lieu. Ainsi, la phrase suivante serait agrammaticale :

(49) \*Cet oiseau *en* cage étroite est malheureux.

Au contraire, nous pouvons observer dans la colonne de droite que lorsque *dans* est utilisé, il est possible de préciser le lieu au moyen d'un adjectif (sans que celui-ci soit pour autant nécessaire).

<sup>62</sup> Nous ne nous en tiendrons ici qu'aux usages de *en* sans déterminant, puisque les situations où il est suivi d'un déterminant autre que l'article défini nous semblent plus archaïques ou plus littéraires.

Cette distinction française entre *en* et *dans* n'existe pas en espagnol. En effet, dans les couples de phrase (50) à (52), *en* est utilisé dans les deux colonnes, et seule l'absence de déterminant marque la nuance de sens qui existe entre les phrases de la colonne de gauche et celles de la colonne de droite.

(50) Vivo *en* departamento.

Vivo *en* un departamento estrecho.

(51) Los niños están *en* clase.

Los niños están *en* la clase.

(52) Tiene una cuenta *en* banco.

Tiene una cuenta *en* un banco famoso.

Malgré que les prépositions *en* (français) et *en* (espagnol) partagent le même signifiant graphique, leurs signifiés ne correspondent pas. Les emplois du *en* espagnol sont beaucoup plus vastes que ceux de son homographe français : son emploi sans déterminant, portant sa propre nuance de sens, vient s'ajouter à tous ses autres usages. Avec une préposition aussi usitée que *en* et des nuances de sens aussi variées, les locuteurs de l'espagnol ont souvent de la difficulté à choisir la bonne traduction française de ce mot. Dans la phrase (53), on trouve une erreur typique des apprenants hispanophones de la langue française. Ceux-ci, en effet, ne semblent pas distinguer les nuances de sens existant entre *en* et *dans*.

(53) \**En* quelques pays, les médias ont manipulé les partis politiques.

Une autre préposition par laquelle *en* peut se traduire en français est *chez*, mais cette traduction se fait dans des cas bien particuliers, comme nous l'avons vu au chapitre précédent (cf. 3.1.1.1). Rappelons que *en* est utilisé au sens de *chez* lorsqu'elle introduit un lieu nommé par la personne qui le possède ou y occupe une fonction. Cependant, la distinction est encore faite entre les situations statiques et les situations directionnelles portées par les verbes *ir* et *llegar*, qui commanderont plutôt l'emploi de *a*. Encore une fois, nous pouvons noter que le français ne fait pas ces distinctions, comme l'illustrent les exemples (54) à (57) : peu importe le verbe utilisé, que la situation soit statique ou directionnelle, le français utilise la préposition *chez*.

(54) Cenamos *en* Lévesque.

Nous avons souper *chez* Lévesque.

(55) Fuimos *a* Lévesque.

Nous sommes allés *chez* Lévesque.

(56) Estaba *en* el médico.

Il était *chez* le médecin.

(57) Fue *al* médico.

Il est allé *chez* le médecin.

Concernant le *chez* français, il faut aussi dire que cette préposition, dans son sens initial qui est d'introduire dans la phrase l'endroit où demeure quelqu'un, ne trouve pas son équivalent prépositionnel en espagnol. Pour exprimer cette relation, l'espagnol utilise plutôt la formule *en la casa de*<sup>63</sup> (ou *a la casa de* dans le cas des verbes *ir*, *llegar*, *venir* et *atraer*). Le français possède donc dans son lexique prépositionnel un élément inexistant en espagnol. Cela ne peut cependant pas nous amener à conclure l'inexistence du concept correspondant puisque l'espagnol possède son propre moyen linguistique pour décrire la relation décrite par le *chez* français.

(58) Il est parti *chez* sa mère.

Fue *a la casa de* su madre.

(59) Il a dormi *chez* son meilleur ami.

Durmió *en la casa de* su mejor amigo.

Si, en 4.1.2, nous avons pu tirer la conclusion que, d'un certain égard, le français était plus général que l'espagnol dans le sens où l'utilisation de *dans* et de *sur* couvraient un plus large éventail de situations que *dentro de* et *sobre*, le français est plus spécifique d'un autre point de vue puisque diverses prépositions sont utilisées pour marquer diverses nuances de sens. La figure 4.6 illustre bien le fait qu'aux multiples usages de *en* sont associées des prépositions françaises variées.

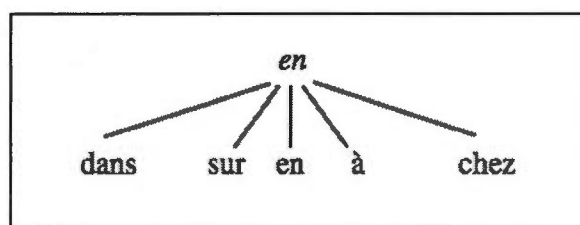


Figure 4.6 *En* et ses traductions possibles

Tout ce que nous avons écrit dans cette section de chapitre portant sur le *en* espagnol illustre bien le fait qu'il est réducteur de ne le considérer que comme une préposition couvrant les domaines du *sur* et du *dans* français (utilisés dans un sens strictement topologique). *En* est en effet bien plus complexe et porte des sens qui dépassent les seules relations de contenance et de support/contact. Même si *en* est d'usage beaucoup plus fréquent que *dentro de* et *sobre*, il

<sup>63</sup> Cette locution (*en (a) la casa de*) s'utilise pour introduire le lieu où habite quelqu'un, indépendamment de s'il s'agit d'une maison (*casa*) ou d'un appartement.



est important de considérer l'existence parallèle de ces deux prépositions dans l'analyse qu'on en fait, puisqu'elles jettent un éclairage sur sa nature et sur certaines règles gouvernant son usage. L'analyse comparative que nous avons faite de *en* et de ses équivalents français montre que cette préposition a, par rapport au français, un caractère à la fois spécifique (expression de relations de nature non topologique) et général. Son caractère spécifique amène les hispanophones à effectuer des nuances de sens que les francophones n'ont pas les moyens linguistiques de faire, puisque *dans* et *sur* s'emploient aussi bien pour exprimer des relations de nature topologique que non topologique. Son caractère général se manifeste par une diversité de sens se traduisant par une variété de prépositions françaises. La multiplicité des usages de *en* fait en sorte qu'il n'est pas facile de déterminer si les locuteurs de l'espagnol les distinguent eux-mêmes très bien, et le fait que ces différents usages correspondent à des prépositions françaises différentes exprimant diverses nuances de sens explique sans doute le fait que les hispanophones, s'ils ne comprennent pas ces nuances, peuvent commettre ce genre d'erreurs lorsqu'ils apprennent le français :

(60) \*Les gens utilisent le cellulaire **dans** le cinéma, **dans** la bibliothèque et **dans** les classes.      La gente utiliza el celular **en** el cine, **en** la biblioteca y **en** las clases.

De cette section, déjà, nous pouvons conclure sans nous tromper que le découpage conceptuel spatial n'est pas le même pour le français et l'espagnol.

#### 4.2 L'expression des relations verticales

Penchons-nous maintenant sur les différences qui existent entre le français et l'espagnol dans l'expression des relations verticales « positives », c'est-à-dire les relations verticales dans lesquelles la cible est plus haute que le site. Alors que l'espagnol possède un ensemble de six possibilités pour exprimer ces relations (*en, sobre, encima de, por encima de, arriba de, por arriba de*), le français n'en possède que deux : *sur* et *au-dessus de*. Il existe en français une norme qui fait en sorte de bien distinguer les emplois de l'une et l'autre des prépositions : *sur* est généralement réservé aux situations avec contact entre la cible et le site, et *au-dessus de* aux situations sans contact. Ainsi, pour les francophones, aucune confusion n'est possible entre les phrases (61) et (62) : la phrase (61) décrit une situation où la lampe est en contact

avec la table, tandis que la phrase (62) décrit une situation où la lampe est verticalement alignée avec la table mais sans qu'elle soit toutefois en contact avec elle.

(61) La lampe est *sur* la table.

(62) La lampe est suspendue *au-dessus de* la table.

La norme française est à peu de choses près absolue : parfois seulement, certaines personnes utilisent *au-dessus de* pour décrire des situations où il y a contact entre la cible et le site, mais à condition seulement que la limite supérieure du site soit plus haute que la ligne du regard du locuteur. Les phrases suivantes illustrent cet emploi marginal de *au-dessus de* :

(63) Ma mère a placé le vase *sur/au-dessus de* l'armoire.

(64) Le livre dont j'ai besoin est complètement *sur/au-dessus de* la bibliothèque.

(65) C'est mon frère qui a placé l'étoile *sur/au-dessus de* du sapin.

Il convient ici de préciser que pour chacune de ces phrases, la préposition *sur* n'est pas rejetée au bénéfice d'*au-dessus de*. Au contraire, elle demeure la préposition la plus communément utilisée dans ces situations, celle dont l'usage est admis par l'ensemble des locuteurs. Par contre, l'usage d'*au-dessus de* ne semble pas faire l'unanimité<sup>64</sup>.

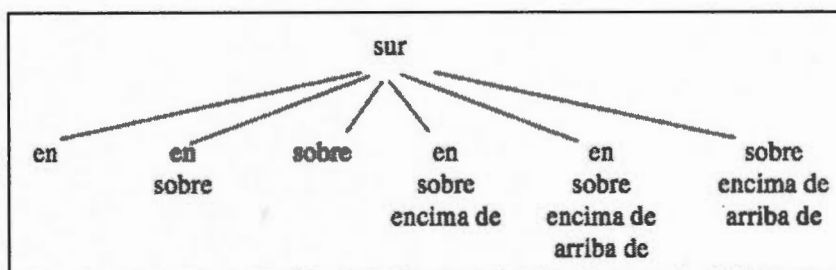
Le tableau 4.2 illustre bien la simplicité de la norme française dans l'expression des relations verticales positives.

**Tableau 4.2 L'expression des relations verticales positives en français**

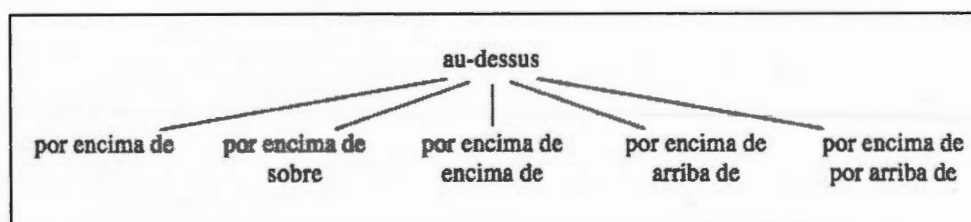
SITUATIONS AVEC CONTACT	SITUATIONS SANS CONTACT
sur au-dessus de (marginal)	au-dessus de

L'expression de ces relations est manifestement plus complexe en espagnol qu'en français. Non seulement il existe une diversité de prépositions pour exprimer les situations de contact ou de non contact entre la cible et le site, mais il n'y a pas non plus d'uniformité d'utilisation chez l'ensemble des locuteurs. La figure 4.7 illustre les différentes combinaisons de possibilités pour exprimer les situations où il y a contact entre la cible et le site, tandis que la figure 4.8 illustre celles qui existent pour exprimer les situations sans contact.

<sup>64</sup> C'est ce que nous avons conclu après avoir interrogé une dizaine d'informateurs francophones à ce sujet.



**Figure 4.7** L'expression des relations verticales avec contact en français et en espagnol



**4.8** L'expression des relations verticales sans contact en français et en espagnol

Comme nous l'avons vu en 3.3, si, pour certaines prépositions (*en*, *sobre*, *por encima de*, *por arriba de*), les règles d'usage sont plutôt claires, pour d'autres (*encima de*, *arriba de*), il existe des zones de confusion. Mais en dépit du manque de consensus chez les locuteurs de l'espagnol quant à l'usage de ces deux dernières prépositions, nous croyons pouvoir être en mesure d'affirmer que celles-ci, lorsqu'elles sont utilisées dans des situations où il y a contact entre la cible et le site, sont plus précises et spécifiques que le *sur* français (utilisé dans une relation de nature topologique). En effet, elles ne s'utilisent pas dans tous les contextes où *sur* est utilisé, et peu importe la règle – partagée ou non par l'ensemble des locuteurs – qu'un hispanophone invoque pour justifier leur usage, cette règle correspond à des rapports plus restreints que ce que le *sur* exprime et fait état de nuances de sens qui ne sont linguistiquement pas présentes en français.

Avant de conclure cette section, mentionnons une différence existant entre le français et l'espagnol dans les situations sans contact entre la cible et le site. Nous avons vu, en 3.3.2, que la préposition *sobre* était parfois utilisée dans ces situations. Le *sur* français, quant à lui, ne convient pas, comme en témoignent les exemples suivants :

(66) El avión vuela *sobre/por encima de* la ciudad.

L'avion vole *\*sur/au-dessus* de la ville.

(67) El punto más alto del país es de apenas 513 m *sobre/por encima d(e)* el nivel del mar.

Le point le plus élevé du pays est d'à peine 513 m *\*sur/au-dessus de* le niveau de la mer.

Il semble donc qu'on puisse élargir l'utilisation de *sobre* là où on ne peut pas le faire avec *sur*.

Pour conclure cette section, nous pouvons dire, au sujet de l'expression des relations verticales, que le système prépositionnel français est plus simple que celui de l'espagnol et que contrairement à ce dernier, il fait consensus chez l'ensemble des locuteurs : la frontière entre les relations avec contact entre la cible et le site et celles sans contact est très bien définie. Le système espagnol est en effet plus complexe, et plusieurs règles particulières, qui peuvent varier selon les locuteurs, semblent régir l'utilisation de certaines prépositions, ce qui nous porte à croire que des nuances peuvent être présentes en espagnol là où il n'y en a pas en français.

#### 4.3 Quand le choix de la préposition est dicté par le verbe en espagnol

Nous avons déjà mentionné, à la section 4.1.3, de même qu'en 3.1.1.4, que le choix de la préposition, en espagnol, était parfois dicté par le verbe. En effet, les verbes directionnels *ir*, *llegar*, *venir* et *atraer* commandent la préposition *a*, peu importe le rapport existant entre la cible et le site. Ce n'est pas le cas pour le français. Si on observe les exemples (68) à (75), on peut constater qu'en français, le choix de la préposition est plutôt dicté par la nature du rapport existant entre la cible et le site.

(68) Los niños van *a* la escuela.

Les enfants vont *à* l'école.

(69) Fue *a* Francia el año pasado.

Elle est allée *en* France l'année dernière.

(70) Tiene que ir *al* cárcel

Il doit aller *en* prison.

(71) Ven *a* mi habitación.

Viens *dans* ma chambre.

(72) Ven conmigo *al* balcón.

Viens avec moi *sur* le balcon.

(73) Llegué *al* médico a las dos.

Je suis arrivée *chez* le médecin à deux heures.

(74) Llegué *a* este país el año pasado.

Je suis arrivée *dans* ce pays l'année dernière.

(75) Le atraje *a* mi.

Je l'ai attiré *vers* moi.



Ainsi, en (68), la préposition *à* introduit un lieu que les gens associent à un rituel social; en (69), *en* est utilisé pour introduire le nom d'un pays féminin; en (70), *en* est utilisé (sans la présence d'un déterminant devant le nom qui le suit) pour introduire une catégorie de lieu; en (71), *dans* est utilisé pour marquer l'inclusion potentielle de la cible à l'intérieur du site; en (72), *sur* est utilisé pour marquer la fonction de support du balcon; en (73), *chez* est utilisé pour introduire l'endroit où travaille le médecin; en (74), *dans* est utilisé pour marquer un rapport d'inclusion très général d'une personne dans un pays ; et en (75), la préposition *vers* est utilisée pour marquer un rapport de rapprochement entre la cible et le site. Nous pouvons conclure de ces observations que si, en espagnol, le facteur de la directionnalité prime dans le choix de la préposition, le français met plutôt l'accent sur la nature de la relation entre la cible et le site, peu importe le verbe utilisé.

#### 4.4 Différences et relativité linguistique

Dans ce chapitre, nous avons relevé les principales différences existant entre le français et l'espagnol en ce qui a trait aux prépositions à l'étude, et avons pu constater qu'effectivement, les frontières sémantiques prépositionnelles de ces deux langues n'étaient pas tout à fait les mêmes. Il est bien sûr difficile de tirer des conclusions sur la question de savoir si ces différences linguistiques entraînent des différences conceptuelles et perceptuelles entre francophones et hispanophones, mais nous proposons toutefois quelques éléments de réflexion à ce sujet.

D'un point de vue relativiste, certaines différences nous semblent plus significatives que d'autres. Si le fait qu'il y ait une seule préposition espagnole (*en*) pour exprimer les rapports de contenance et de support là où il y en a deux en français (*dans* et *sur*) constitue la différence la plus évidente entre les deux langues, les implications cognitives qu'elle peut avoir nous semblent minimes. En effet, de par la possible substitution de *en* par *dentro de* ou par *sobre* selon le type de relation exprimée, il est évident que les hispanophones savent faire la différence entre les relations de contenance et de support, et donc que C/c et P/p sont des concepts partagés par les deux langues. Un autre indice probant de l'existence de ces deux concepts chez les hispanophones est le fait que *dentro de* et *sobre* sont des prépositions qu'ils utilisent sciemment pour éviter la confusion qu'*en* engendrerait dans certaines situations (cf.

3.2.2.1 et 3.2.2.2). À titre d'exemple, rappelons que si un oiseau est *sur* sa cage, les hispanophones privilégieront *sobre* à *en* pour décrire cette situation de façon à éviter qu'on interprète que l'oiseau se trouve à l'intérieur de celle-ci. Bien sûr, nous pourrions nous poser cette question : au moment de la parole, au moment d'utiliser la préposition *en*, les hispanophones cherchent-ils à exprimer un rapport de localisation générale, ou encore se figurent-ils plus spécifiquement le rapport qu'ils cherchent à exprimer? La représentation mentale de ce qu'ils cherchent à exprimer est-elle la même lorsqu'ils utilisent *en* et lorsqu'ils lui préfèrent *dentro de* ou *sobre*? Cela nous semble improbable, mais il est difficile de répondre en toute certitude à ces questions. Il est intéressant de noter qu'un hispanophone n'est pas obligé de recourir à *dentro de* ou à *sobre* et peut s'en tenir la plupart du temps à l'expression d'une relation de localisation générale avec *en*, alors qu'un francophone effectuent obligatoirement la distinction linguistique entre les relations de contenance et de support.

Nous avons vu, dans ce chapitre, que la préposition *en* n'exprimait pas que des relations liées aux contenants et aux supports. En effet, elle sert aussi, lorsqu'elle est utilisée de façon exclusive, sans possibilité de substitution avec *dentro de* ou *sobre*, à exprimer certains rapports de localisation générale dans l'espace, dans lesquels la position topologique de la cible n'est pas précisée et ne demande pas à l'être. C'est le cas des situations telles qu'un avion dans le ciel (*en el cielo*), des noix dans une salade (*en una ensalada*) ou d'une nouvelle sur Facebook (*en Facebook*). Le fait que l'espagnol possède, en la préposition *en*, un moyen linguistique spécifique pour exprimer ces rapports de localisation générale alors qu'en français, ils font partie du spectre d'utilisation de *dans* et *sur* nous semble être une différence plus intéressante que la première sur le plan cognitif. En effet, nous sommes amenée à penser que parce que *dans* et *sur* englobent à la fois des rapports de nature topologique des rapports de localisation générale (cf. 4.1.2), les francophones n'effectuent pas les mêmes distinctions que les hispanophones entre ces deux types de rapports.

Une autre différence qui nous semble significative est le fait qu'il existe, en espagnol, plusieurs prépositions pour exprimer les relations verticales « positives » alors qu'il n'en existe que deux en français. Les prépositions exprimant les relations avec contact sont au nombre de quatre, et deux de celles-ci, *encima de* et *arriba de*, ne sont pas toujours



substituables avec les deux autres (*en* et *sobre*); selon les locuteurs, elle répondent à certaines règles d'utilisation particulières et permettent d'exprimer certaines nuances de sens que le français n'a pas les moyens linguistiques de faire, puisqu'il ne possède que la préposition *sur* pour exprimer l'ensemble des rapports avec contact entre la cible et le site; elles permettent donc aux hispanophones de porter leur attention sur certains aspects échappant sans doute aux francophones au moment de la parole. Par exemple, certains locuteurs de l'espagnol utilisent *encima de* seulement dans les situations où il y a un rapport de surface à surface entre la cible et le site.

Une dernière différence significative concerne l'utilisation obligatoire de la préposition espagnole *a* avec certains verbes directionnels (*ir*, *llegar*, *venir* et *atraer*). Le français ne partage pas cette règle dans le choix de la préposition : au contraire, le choix de la préposition, dans cette langue, est simplement dicté par la nature de la relation entre la cible et le site (cf. 4.3). Il convient également de rappeler que la préposition française *à* s'utilise aussi bien pour des situations statiques que directionnelles et répond à ses propres règles d'usage. Cela nous amène à penser que lorsque les hispanophones utilisent les verbes *ir*, *llegar*, *venir* et *atraer*, leur attention est davantage centrée sur le mouvement de la cible vers le site. Pour les francophones, l'attention est vraisemblablement portée davantage sur la nature du rapport entre la cible et le site au terme du mouvement.

Nous avons fait état des différences nous semblant les plus pertinentes d'un point de vue relativiste; il en est d'autres qui nous le semblent moins. En effet, nous croyons que dans certaines situations, il n'y a que des variations dans les moyens linguistiques utilisés par le français et l'espagnol pour exprimer certaines nuances de sens et que les concepts derrière ces nuances sont partagés par les deux langues. C'est le cas notamment du *chez* français qui, dans son premier sens d'introduction de l'endroit où demeure quelqu'un, ne trouve pas son équivalent prépositionnel en espagnol, mais qui se traduit cependant toujours par la même formule : *en/a la casa de*. C'est aussi le cas de la distinction française entre *en* (pour exprimer une catégorie de lieu) et *dans* (pour exprimer un lieu défini), qui trouve son équivalent en espagnol dans la distinction *en* (non suivi d'un déterminant) et *en* (suivi d'un déterminant).

Nous concluons donc de notre analyse des différences entre les prépositions françaises et espagnoles à l'étude qu'il y a effectivement des différences dans le découpage conceptuel des deux langues, et qu'il est tout à fait légitime de s'interroger sur les implications cognitives qu'elles peuvent avoir. Cependant, nous croyons que certaines différences linguistiques demeurent sans grand impact cognitif puisqu'elles n'impliquent pas nécessairement l'absence du concept correspondant dans l'autre langue. Bien sûr, toutes les différences que nous avons relevées peuvent entraîner certaines erreurs de transferts lorsque qu'un locuteur d'une des deux langues apprend l'autre langue; les nuances prépositionnelles dans l'apprentissage de la langue seconde ne sont effectivement pas toujours facilement saisies. Nous ne pouvons cependant pas conclure de ces erreurs qu'elles cachent des différences dans le système de pensée des francophones et des hispanophones. Ces erreurs seraient toutefois un bon point de départ pour valider – ou invalider – nos observations.

## CONCLUSION

Ce mémoire, qui s'inscrit dans le cadre général d'une réflexion sur la relation entre la langue et la pensée, s'est particulièrement intéressé à l'hypothèse de la relativité linguistique, selon laquelle la structure d'une langue aurait une influence sur la structure de la pensée. Plutôt que de nous concentrer sur la forme radicale de cette hypothèse – attribuée à Whorf et à Sapir –, selon laquelle la langue parlée influence l'ensemble de la pensée, nous nous sommes intéressée à sa relecture par certains linguistes cognitivistes, selon qui les catégories grammaticales obligatoires d'une langue déterminent les aspects de l'expérience perceptuelle qui doivent être exprimés. Nous avons choisi de nous pencher sur l'aspect particulier de la conceptualisation spatiale et de son expression par les prépositions en français et en espagnol. Partant du postulat que la conceptualisation de l'espace peut varier d'une langue à l'autre, et que l'expression des relations spatiales obéit à certaines règles qui ne sont pas nécessairement partagées par les autres langues, nous avons voulu déterminer quelles étaient les différences prépositionnelles spatiales entre le français et l'espagnol et réfléchir à la question de savoir si ces différences linguistiques pouvaient impliquer des différences d'ordre conceptuel ou perceptuel.

Pour ce faire, nous avons procédé à une analyse de l'emploi de certaines prépositions spatiales espagnoles, après avoir interrogé des hispanophones (au moyen de dessins exprimant des relations spatiales, de questionnaires et de questions bien ciblées) sur l'usage qu'ils en faisaient. Les prépositions sur lesquelles notre étude a porté sont *en* et ses possibles substituts *dentro de* et *sobre*, de même que *encima de*, *por encima de*, *arriba de* et *por arriba de* qui, à l'instar de *en* et de *sobre*, expriment des relations verticales. Dans une moindre mesure, nous nous sommes aussi penchée sur la préposition *a*. Nous avons, dans notre troisième chapitre, tenté de découvrir les règles régissant l'usage de ces prépositions. Nous avons établi que la préposition *en*, la plus polyvalente et la plus complexe d'entre toutes, n'exprimait pas seulement des relations de contenance et de support/contact, comme on peut avoir tendance à le croire, mais aussi d'autres types de relations. Dans le même ordre d'idées,

nous avons établi que cette préposition n'était pas substituable dans toutes les situations par *dentro de* ou *sobre*, et qu'elle avait ses usages propres. Nous avons aussi conclu de nos observations que *dentro de* et *sobre* ne s'employaient que dans les situations où, d'un point de vue topologique, la cible était clairement positionnée par rapport au site, ou dans les situations où le contexte demandait à ce que cette position soit précisée ou accentuée. Nous avons aussi constaté au passage qu'avec certains verbes directionnels (*ir*, *llegar*, *venir* et *atraer*), la préposition *a* était obligatoirement préférée à *en*. Concernant les prépositions exprimant des relations verticales « positives », nous avons conclu de nos observations que si, pour certaines prépositions (*en* et *sobre* pour les relations avec contact entre la cible et le site et *por encima de* et *por arriba de* pour les relations sans contact), les règles d'usage étaient généralement bien définies, ce n'était pas le cas pour les prépositions *encima de* et *arriba de*, dont l'utilisation ne semble manifestement pas répondre aux mêmes règles pour l'ensemble des locuteurs de l'espagnol.

À partir des résultats de nos observations sur les prépositions espagnoles, de nos connaissances sur le système prépositionnel français et de certains travaux de Vandeloise, nous avons, dans notre quatrième chapitre, relevé les différences existant entre les deux langues. La première de ces différences est le fait qu'une seule préposition espagnole (*en*) couvre le domaine des prépositions françaises *sur* et *dans*. Or, ces deux prépositions ne suffisent pas à traduire la totalité des usages de *en*, qui peut aussi être traduit par d'autres prépositions exprimant chacune des nuances de sens différentes : *à*, *en* et *chez*. *En* n'exprime pas toujours des relations d'ordre topologique reliées aux contenants et aux supports; il exprime aussi d'autres types de rapports (localisation générale, proximité, incorporation/mélange et emplois figurés). En cela, il est plus précis que le français, dont les prépositions *dans* et *sur* servent à la fois à exprimer des relations spatiales dans lesquelles la position topologique de la cible par rapport au site est précisée ou mise en évidence et celles où elle ne l'est pas. Une autre différence observée est le fait que *en* a des substituts possibles dans les situations où la position topologique de la cible est précisée : les prépositions *dentro de* et *sobre*. Celles-ci couvrent un moins large éventail de situations que leurs équivalents français *dans* et *sur*, qui sont bien plus générales dans leurs usages. Une autre différence que nous avons relevée est le fait que le système d'expression des relations verticales positives est

plus complexe en espagnol qu'en français : alors que le français divise clairement les situations où il y a contact entre la cible et le site et les situations où il n'y en a pas par l'usage des prépositions *sur* et *au-dessus de*, l'espagnol dispose d'un total de six prépositions pour exprimer ces relations. Deux de celles-ci (*encima de*, *arriba de*) ont des règles d'utilisation qui ne sont pas partagées par l'ensemble des hispanophones; néanmoins, il semble clair que ces prépositions, peu importe le sens qu'on leur attribue, expriment des nuances que le système des relations verticales du français n'exprime pas. Une dernière différence que nous avons observée est le fait que les verbes espagnols directionnels *ir*, *llegar*, *venir* et *atraer* commandent obligatoirement la préposition *a*, contrairement au français, dont le choix de la préposition, avec ces verbes, est dicté par la nature de la relation entre la cible et le site.

Toutes ces différences linguistiques que nous avons relevées nous ont amenée à conclure que le découpage conceptuel entre le français et l'espagnol n'était effectivement pas le même, quoique ces deux langues soient très proches l'une de l'autre. Mais ces différences impliquent-elles nécessairement des différences conceptuelles et perceptuelles entre francophones et hispanophones? Nous ne le croyons pas, mais nous croyons, par contre, qu'au moment de la parole, les locuteurs des deux langues doivent souvent porter leur attention sur des aspects conceptuels différents. D'un point de vue relativiste, certaines différences nous semblent plus significatives que d'autres et mériteraient qu'on s'y penche davantage pour évaluer l'importance des impacts cognitifs qu'elles peuvent avoir. Mais d'autres différences nous paraissent moins pertinentes, dans le sens où, d'une langue à l'autre, les mêmes concepts ou les mêmes nuances de sens sont exprimés, mais par des moyens linguistiques différents. Si nous ne pouvons pas dire que la relativité linguistique est absolument à l'œuvre en ce qui concerne la conceptualisation spatiale en français et en espagnol, nous pouvons à tout le moins évoquer sans nous tromper le principe de la *relativité relationnelle* de Gentner et Boroditsky (cf. 1.3.2). Effectivement, les termes relationnels que sont les prépositions varient d'une langue à l'autre du point de vue de leur signification, ne sont pas construits de la même façon. Il serait bien sûr intéressant de pousser notre étude plus loin et d'élaborer, dans un travail ultérieur, des tests qui seraient en mesure de nous éclairer



davantage sur la nature des impacts cognitifs des différences linguistiques que nous avons observées entre les systèmes prépositionnels spatiaux du français et de l'espagnol.

## APPENDICE A

### EXTRAITS DES QUESTIONNAIRES UTILISÉS

## QUESTIONNAIRES 1 ET 2

Nom : \_\_\_\_\_

Pays d'origine : \_\_\_\_\_

Langues parlées : \_\_\_\_\_

Je parle français depuis : \_\_\_\_\_

**Consignes**

À partir de la série de dessins, complétez les phrases suivantes en inscrivant la **préposition** manquante.

Dans la **colonne numéro 1**, inscrivez la préposition **la plus usuellement utilisée**, celle qui vous vient **SPONTANÉMENT** en tête.

Dans la **colonne numéro 2**, inscrivez **TOUTES les autres prépositions** qu'il est possible d'utiliser, le cas échéant. Si vous n'êtes pas certain de la possibilité d'utiliser une préposition (mais sans pour autant rejeter complètement l'usage de cette préposition), inscrivez un point d'interrogation à côté. Ex. : sobre?

IL N'Y A PAS DE BONNES OU DE MAUVAISES RÉPONSES. Ce qui compte, pour moi, c'est l'**usage** que vous faites personnellement des prépositions.

**\*\*\*IMPORTANT\*\*\***

Ne complétez pas les phrases sans avoir regardé préalablement le dessin.

Ne vous creusez pas trop la tête... Allez-y simplement, spontanément, sans trop vous poser de questions et sans vous laisser influencer par les réponses des dessins précédents ou suivants.

Prenez chaque dessin séparément.

## QUESTIONNAIRE NO 1 (EXTRAIT)

	1	2
	Première réponse (spontanée)	Autres prépositions possibles
<b>Ex.</b>	Las llaves están <u>en</u> el bolso.	dentro de
<b>1</b>	Los libros están _____ la caja.	
<b>2</b>	Estoy _____ mi cama.	
<b>3</b>	Estoy _____ el auto.	
<b>4</b>	Estoy _____ el sillón.	
<b>5</b>	Estoy verificando una información _____ el libro.	
<b>6</b>	La información se encuentra _____ la página 13.	
<b>7</b>	Vi el anuncio _____ el periódico.	
<b>8</b>	Julian besó a su esposa _____ el cuello.	
<b>9</b>	Julian besó a su amiga _____ la mejilla.	
<b>10</b>	Julian recibió una patada _____ el trasero.	
<b>11</b>	Distinguí a mi hermano _____ la muchedumbre.	
<b>12</b>	Puse mi llave _____ mi bolsillo.	
<b>13</b>	La mosca está _____ la caja fuerte.	
<b>14</b>	Las joyas están _____ la caja fuerte.	
<b>15</b>	El perro está _____ la perrera.	
<b>16</b>	El vino está _____ la copa.	
<b>17</b>	La mosca está _____ la copa.	
<b>18</b>	El pez está _____ el hielo.	
<b>19</b>	El pez está _____ el hielo (pedazos de hielo).	
<b>20</b>	Hay un socavón _____ la calle.	
<b>21</b>	El huevo está _____ el huevero.	

## QUESTIONNAIRE NO 2 (EXTRAIT)

	1	2
	Première réponse (spontanée)	Autres prépositions possibles
<b>Ex.</b>	Las llaves están <u>en</u> el bolso.	dentro de
Pour les numéros 1 à 36, choisissez parmi les prépositions suivantes : <i>en, dentro de, sobre, encima de, arriba de, por encima de.</i>		
<b>1</b>	A. El cuadrado rojo está _____ su mochila.	
	B. – ¿Qué es lo que está escrito _____ la pancarta? – « Charest dans l’Nord ».	
<b>2</b>	A. El título del libro aparece _____ el forro.	
	B. El título del libro aparece también _____ del libro.	
<b>3</b>	El estudiante escribió mensajes en rojo _____ la calle.	
<b>4</b>	A. Hay motivos orientales _____ la alfombra.	
	B. – ¿Dónde está mi cuadrado rojo? – Está _____ la alfombra.	
<b>5</b>	A. Hice una mancha de tinta _____ la segunda página de mi cuaderno.	
	B. Hice muchos dibujos _____ mi cuaderno.	
<b>6</b>	A. Cuando hago siestas, me acuesto _____ mi cama.	
	B. Duermo muy bien _____ mi nueva cama.	
<b>7</b>	Marco está leyendo un libro _____ el sillón.	
<b>8</b>	Nico se sentó _____ la silla.	
<b>9</b>	Emilio se durmió _____ el diván.	
<b>10</b>	A. El gato duerme _____ la cama.	
	B. La percha está _____ la cama.	



## QUESTIONNAIRE 3 (EXTRAIT)

Nom : \_\_\_\_\_

Pays d'origine : \_\_\_\_\_

Consigne

Choisissez la meilleure réponse.

1. Los libros están \_\_\_\_\_ la caja.
  - a. en
  - b. dentro de
  - c. otro
2. Puse los libros \_\_\_\_\_ la caja.
  - a. en
  - b. dentro de
  - c. otro
3. Pon los libros \_\_\_\_\_ la caja.
  - a. en
  - b. dentro de
  - c. otro
4. El bolígrafo cayó \_\_\_\_\_ la caja.
  - a. en
  - b. dentro de
  - c. otro
5. Un ave cayó \_\_\_\_\_ la chimenea.
  - a. en
  - b. dentro de
  - c. otro
6. Deposité las cajas \_\_\_\_\_ el suelo.
  - a. en
  - b. sobre
  - c. otro
7. Deposité mis llaves en la caja azul.
  - a. en
  - b. sobre
  - c. otro
8. El polvo en suspension se deposita \_\_\_\_\_ los muebles.
  - a. en
  - b. sobre
  - c. otro

9. La manta está \_\_\_\_\_ la cama.  
a. en  
b. sobre  
c. otro
10. Puse la manta \_\_\_\_\_ la cama.  
a. en  
b. sobre  
c. otro
11. Una madre a sus hijos : « Entren \_\_\_\_\_ el auto! »  
a. en  
b. dentro de  
c. otro
12. Me sente \_\_\_\_\_ el sillón para descansar.  
a. en  
b. dentro de  
c. sobre  
d. otro
13. Deposité la pila de ropa \_\_\_\_\_ en la silla.  
a. en  
b. sobre  
c. otro
14. Recibí una pelota de béisbol \_\_\_\_\_ cuello.  
a. en  
b. sobre  
c. dentro de  
d. otro
15. El perro entró \_\_\_\_\_ su perrera cuando comenzó a llover.  
a. en  
b. dentro de  
c. otro
16. El perro ya estaba en el seco \_\_\_\_\_ su perrera cuando comenzó a llover.  
a. en  
b. dentro de  
c. otro
17. Mi padre echó vino \_\_\_\_\_ nuestras copas.  
a. en  
b. dentro de  
c. otro
18. Hay un hueco \_\_\_\_\_ la calle.  
a. en  
b. dentro de  
c. sobre  
d. otro

## QUESTIONNAIRE 4

Nom : \_\_\_\_\_

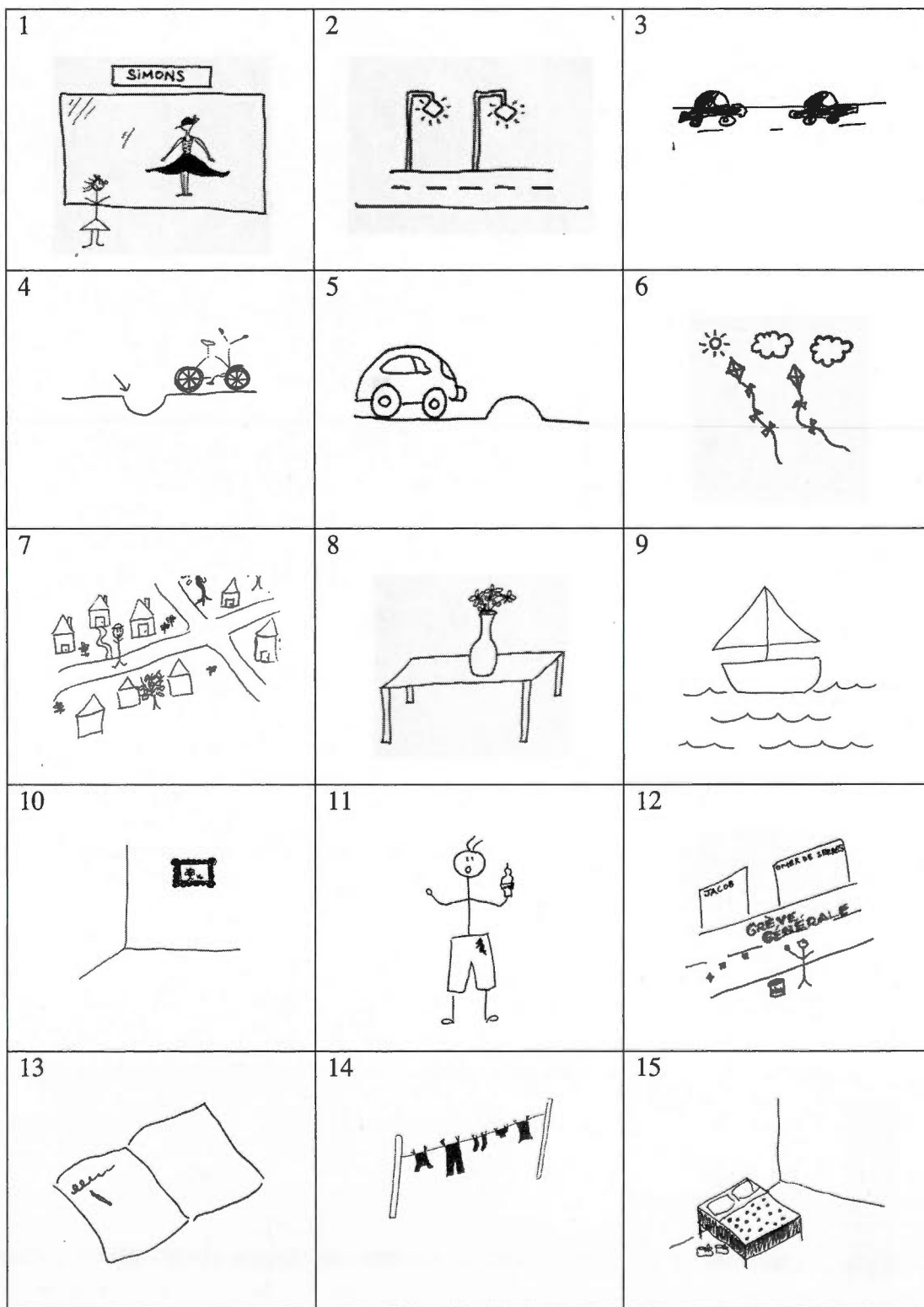
Pays : \_\_\_\_\_

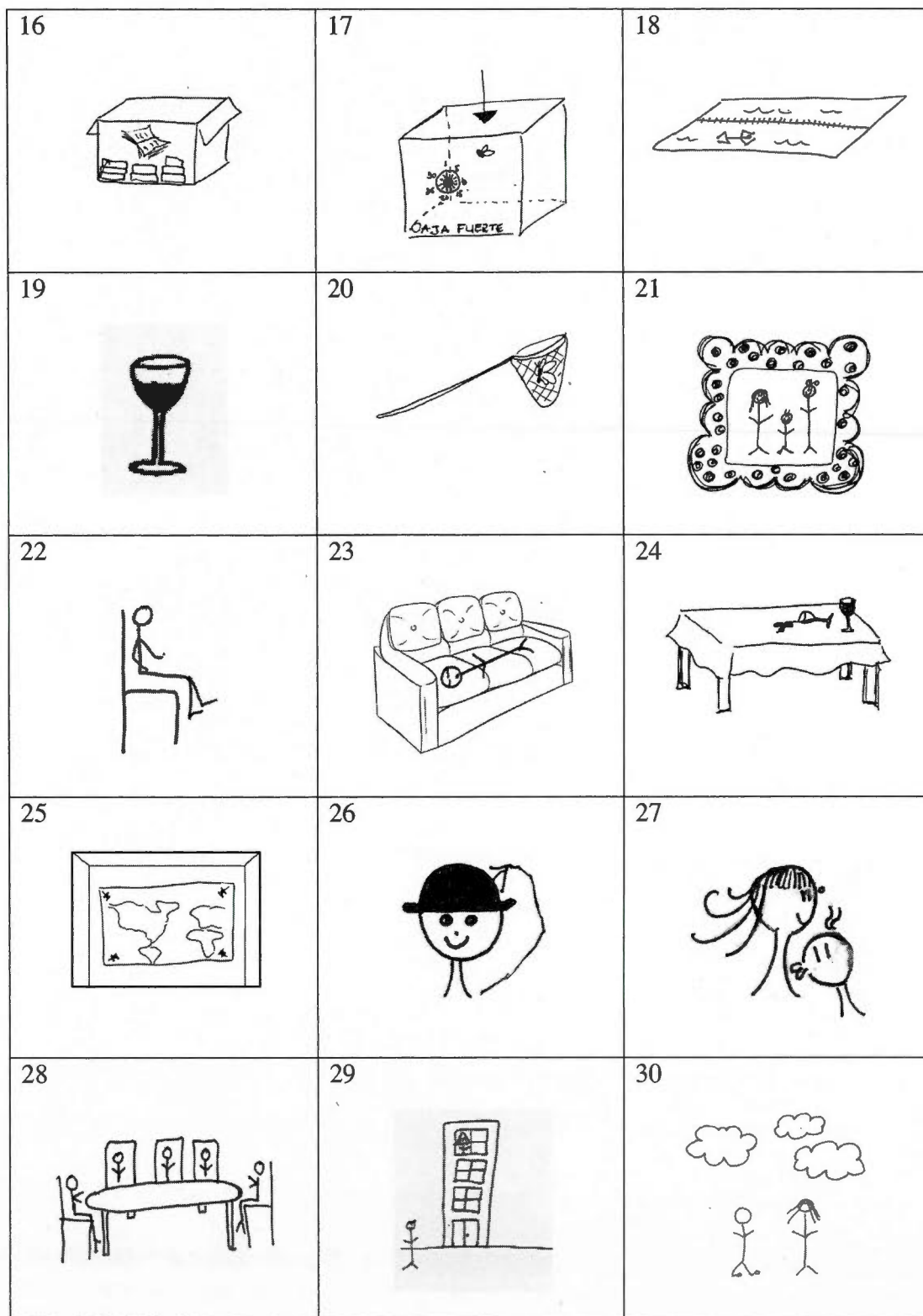
Dans ces phrases, l'utilisation de *arriba de* est-elle possible? Si **OUI**, quelle(s) autre(s) préposition(s) est ou sont possible(s)?

	OUI	NON	Autre(s) préposition(s) possible(s) <i>en, sobre,</i> <i>encima de, por encima de</i>
1. El hombre está <b>arriba del</b> Empire State Building. ( <i>sur</i> l'édifice, avec contact)			
2. El avión está <b>arriba del</b> Empire State Building. ( <i>au-dessus</i> de l'édifice, sans contact)			
3. El avión está <b>arriba del</b> Empire State Building. (l'avion est posé <i>sur</i> l'édifice)			
4. Los alumnos corren <b>arriba de</b> las mesas de la clase. ( <i>sur</i> , avec contact)			
5. El cuchillo está <b>arriba de</b> la tabla. ( <i>sur</i> , avec contact)			
6. Su departamento está <b>arriba del</b> mío. ( <i>au-dessus</i> )			
7. La lámpara está <b>arriba de</b> la mesa. ( <i>sur</i> , avec contact)			
8. La lámpara está <b>arriba de</b> la mesa. ( <i>au-dessus</i> , sans contact avec la table)			
9. El cuadro está <b>arriba del</b> diván. ( <i>au-dessus</i> du divan, sans contact)			
10. El libro azul está <b>arriba del</b> libro rojo. ( <i>sur</i> le livre rouge, avec contact)			
11. El equilibrista camina <b>arriba del</b> cable. ( <i>sur</i> )			
12. El pájaro se posó <b>arriba de</b> la rama. ( <i>sur</i> , avec contact)			
13. Hay 2 almohadas <b>arriba de</b> la cama. ( <i>sur</i> , avec contact)			
14. Corta las mangas de la camisa a 7 cm <b>arriba de</b> la muñeca. ( <i>au-dessus</i> )			
15. Me gustan las faldas <b>arriba de</b> la rodilla. ( <i>au-dessus</i> )			
16. El punto más alto del país es de 513 m <b>arriba del</b> nivel del mar. ( <i>au-dessus</i> )			

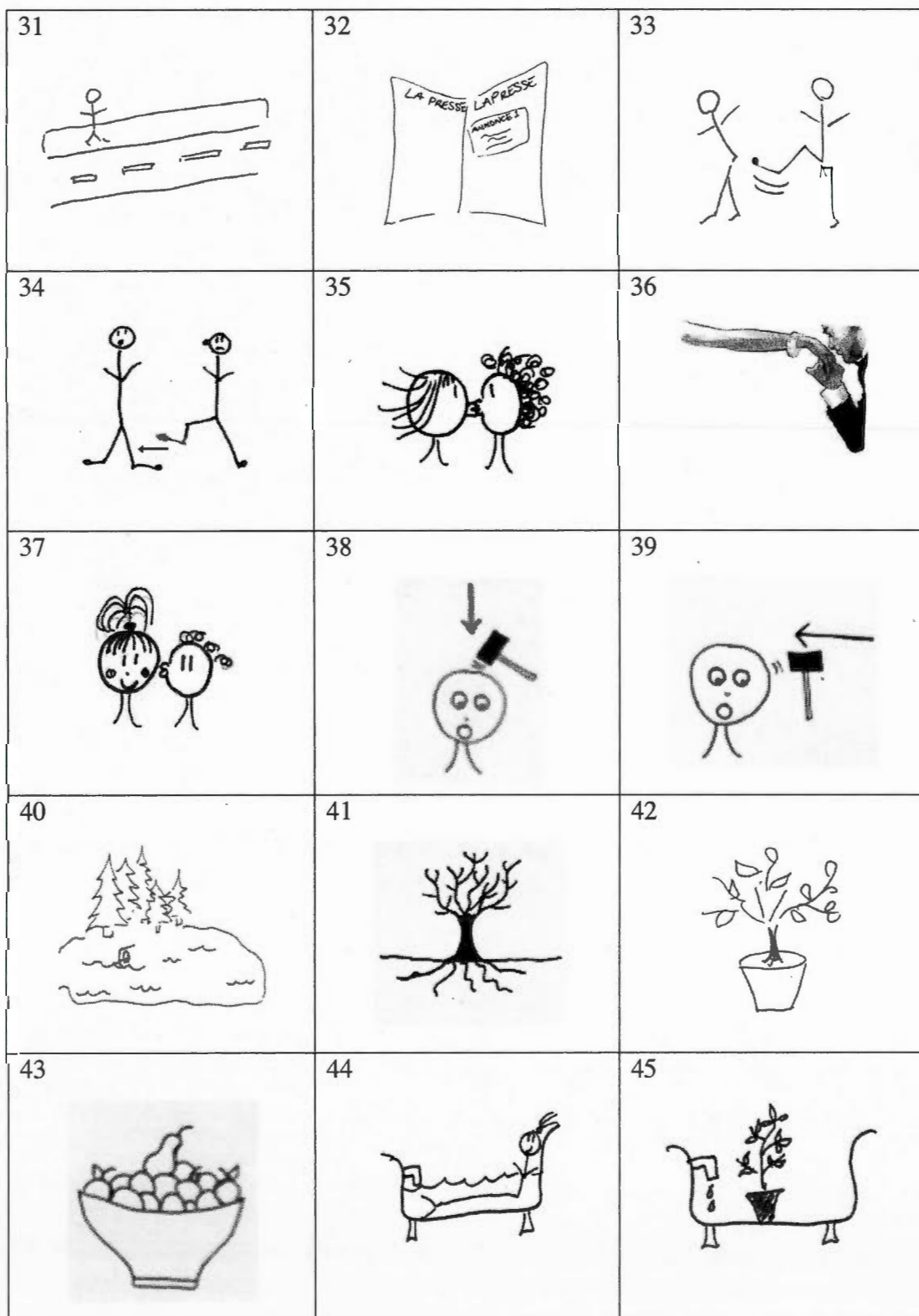
## APPENDICE B

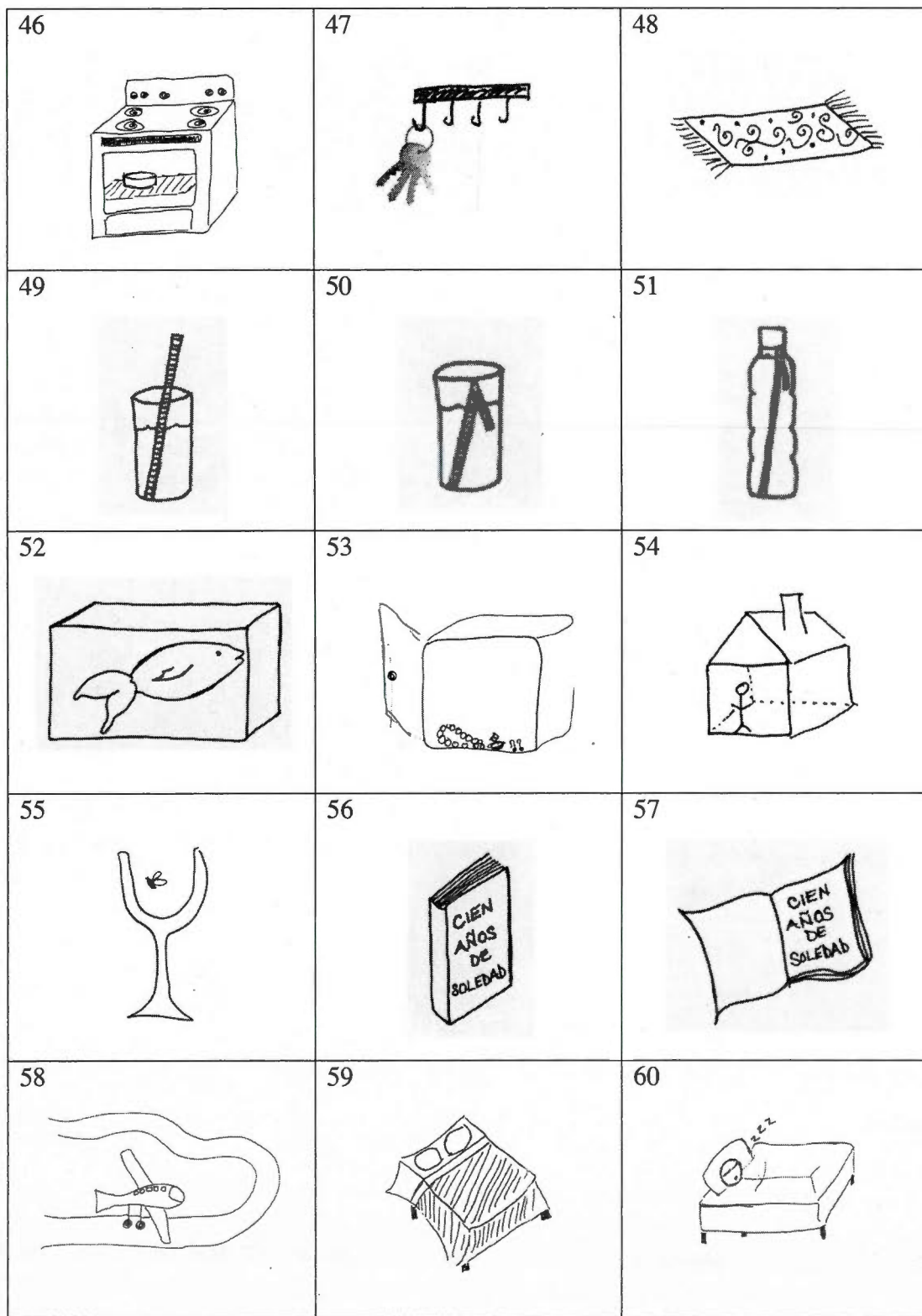
### DESSINS

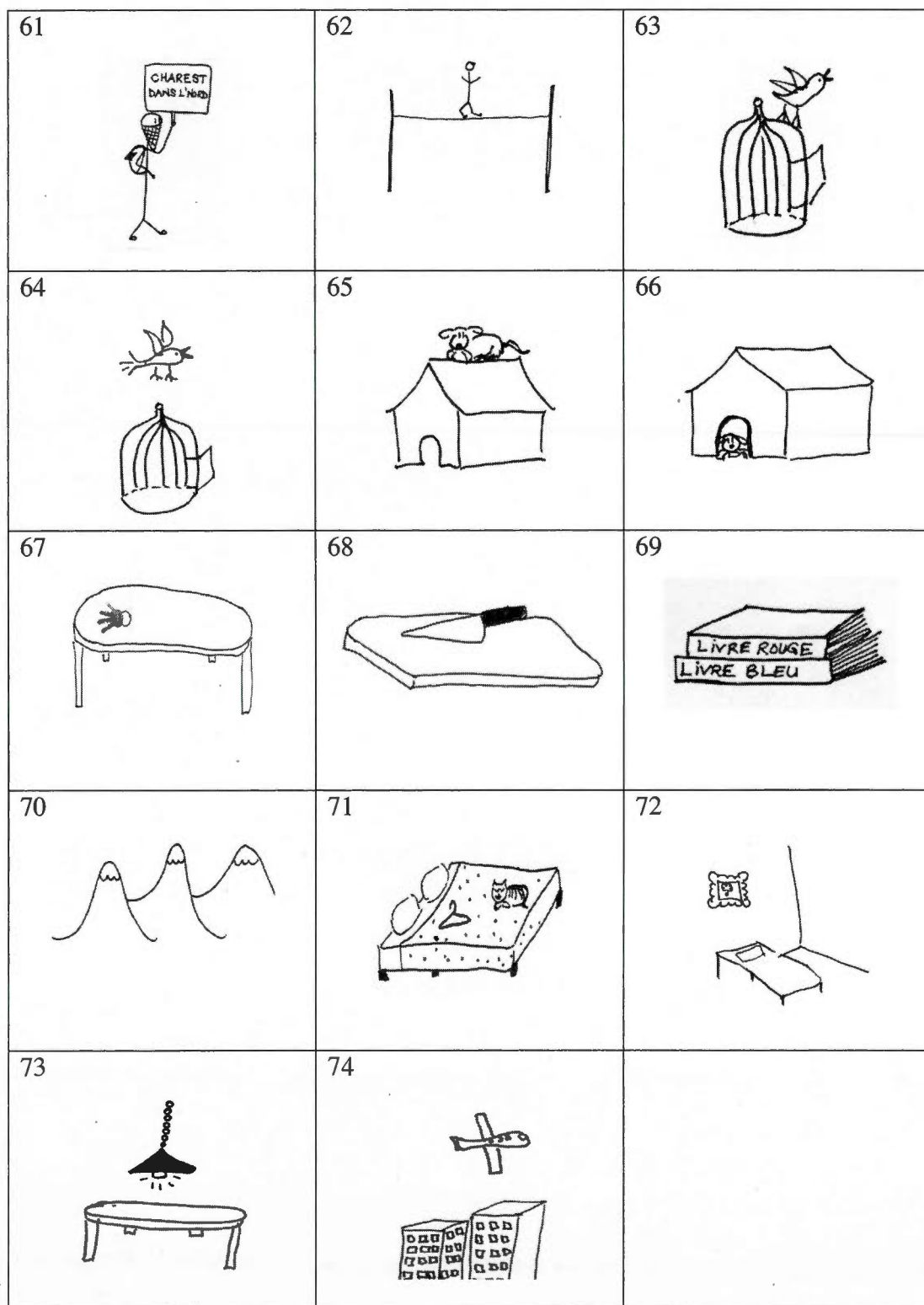












## RÉFÉRENCES

- Amacker, R. (1975). *Linguistique saussurienne*. Genève - Paris : Librairie Droz.
- Arnauld, A., & Lancelot, C. (2010 [1660]). *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondements de l'Art de parler expliqués d'une manière claire et naturelle; les raisons de ce qui est commun à toutes les langues, et des principales différences qui s'y rencontrent*. Paris : Allia.
- Boroditsky, L. (2010, 24 juillet). Lost in Translation. *The Wall Street Journal*.
- (2011). How Language Shapes Thought. *Scientific American*, 63-65.
- Boroditsky, L., & Gaby, A. (2010). Remembrances of Times East : Absolute Spatial Representations of Time in an Australian Aboriginal Community. *Psychological Science*, 21(11), 1635-1639.
- Bowerman, M. (1996). The origins of children's spatial semantic categories. In J. J. Gumperz & S. C. Levinson (Eds.), *Rethinking Linguistic Relativity* (pp. 145-176). Cambridge : Cambridge University Press.
- Bowerman, M., & Choi, S. (2001). Shaping meanings for language : universal and language-specific in the acquisition of spatial semantic categories. In M. Bowerman & S. C. Levinson (Eds.), *Language acquisition and conceptual development* (pp. 475-511). Cambridge : Cambridge University Press.
- Brown, P., & Levinson, S. C. (1993). "Uphill" and "Downhill" in Tzeltal. *Journal of Linguistic Anthropology*, 3(1), 46-74.
- Casasanto, D. (2008). Who's Afraid of the Big Bad Whorf? *Language Learning*, 58(1), 63-79.
- Choi, S., & Bowerman, M. (1991). Learning to express motion events in English and Korean : The influence of language-specific lexicalization patterns. *Cognition*, 41, 83-121.
- Chomsky, N. (1957). *Syntactic Structures*. The Hague : Mouton.
- (1975 [1955]). *The Logical Structure of Linguistic Theory*. New York : New York Plenum Press.

- (1994). Naturalism and Dualism in the Study of Language and Mind. *International Journal of Philosophical Studies*, 2(2), 181-209. doi : 10.1080/09672559408570790
- (1995). *The Minimalist Program*. Cambridge, MA : The MIT Press.
- (1997). Language and Problems of Knowledge. *Teorema*, XVI(2), 5-33.
- Darnell, R. (1999). Benjamin Lee Whorf et les fondements boasiens de l'ethnolinguistique contemporaine. *Anthropologie et Sociétés* 23(3), 53-69.
- De Bruyne, J. (1998). *Grammaire espagnole : Grammaire d'usage de l'espagnol moderne*. Paris : Duculot.
- (1999). Las preposiciones. In V. Demonte Barreto & I. Bosque (Eds.), *Gramática descriptiva de la lengua española* (Vol. I, pp. 657-704). Madrid : Editorial Espasa-Calpe S.A. - Real Academia Española.
- De Villers, M.-É. (Ed.) (2009) *Multidictionnaire de la langue française*. Montréal : Québec Amérique.
- Delbecque, N. (2006). *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*. Bruxelles : De Boeck / Duculot.
- Diccionario de la lengua española. (2012). <http://www.rae.es/rae.html>
- Diccionario general de la lengua española. (2010). Barcelone : Larousse.
- Diccionario panhispánico de dudas. (2012). from Real Academia Española <http://lema.rae.es/dpd/>
- Duval, R. (2001). L'hypothèse de Whorf s'applique-t-elle à la philosophie? Brève réflexion sur les heurs et malheurs du rapport de la langue à la culture avec la philosophie comme toile de fond. *Horizons philosophiques*, 12(1), 28-52.
- Eco, U. (2007). *Dire presque la même chose : Expériences de traduction* (M. Bouzaher, Trans.). Paris : Grasset.
- El mundo.es. (2012). <http://www.elmundo.es/diccionarios/>
- Éveno, B. (Ed.) (2012) *Le Petit Larousse illustré*. Paris : Larousse.
- Feist, M. I., & Gentner, D. (2001). *An Influence of Spatial Language on Recognition Memory for Spatial Scenes*. Paper presented at the Proceedings of the 23rd Annual Conference of the Cognitive Science Society, Mahwah, NJ.
- Fuchs, C. (2004). *La linguistique cognitive*. Paris : Ophrys.

- Gaffiot, F. (Ed.) (2000) *Le grand Gaffiot : dictionnaire latin-français*. Paris : Hachette.
- García de la Concha, V. (Ed.). (2009). *Nueva gramática de la lengua española* (Vol. II). Madrid : Asociación de Academias de la Lengua Española, Espasa Libros, S. L. U.
- García-Pelayo y Gross, R., Testas, J., Durand, M., García-Pelayo y Gross, F., & Vidal, J.-P. (Eds.). (1998) *Grand dictionnaire espagnol-français / français-espagnol*. Paris : Larousse-Bordas.
- Gentner, D. (1982). Why nouns are learned before verbs : Linguistic relativity versus natural partitioning. In S. A. Kuczaj (Ed.), *Language development* (Vol. 2 : Language, thought and culture, pp. 301-334). Hillsdale, N.J. : Lawrence Erlbaum.
- Gentner, D., & Boroditsky, L. (2001). Individuation, relativity, and early word learning. In M. Bowerman & S. C. Levinson (Eds.), *Language acquisition and conceptual development* (pp. 215-256). Cambridge : Cambridge University Press.
- Gomez-Imbert, E. (2003). Voir et entendre comme sources de connaissance grammaticalement explicites. In C. Vandeloise (Ed.), *Langues et cognition* (pp. 117-133). Paris : Hermes Science.
- Gumperz, J. J., & Levinson, S. C. (Eds.). (1996). *Rethinking Linguistic Relativity*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Hickmann, M. (2003). Pensée verbale et pensée pré-linguistique : le problème de la relativité linguistique. In C. Vandeloise (Ed.), *Langues et cognition* (pp. 133-159). Paris : Hermes Science.
- Hickmann, M., & Robert, S. (2006). Space, language, and cognition : Some new challenges. In M. Hickmann & S. Robert (Eds.), *Space in Languages : Linguistic Systems and Cognitive Categories* (Vol. 66, pp. 1-15). Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.
- Hinzen, W. (2006). *Mind Design and Minimalist Syntax*. New York : Oxford University Press.
- Huerta, B. L. (2009). *The Semantics of the Spanish Prepositions en, a and de : A Cognitive Approach*. University of New York, Buffalo.
- Hunt, E., & Agnoli, F. (1991). The Whorfian Hypothesis : A Cognitive Psychology Perspective. *Psychological Review*, 98(3), 377-389.
- Levinson, S. C. (1996a). Frames of Reference and Molyneux' s Question : Crosslinguistic Evidence. In P. Bloom, M. A. Peterson, L. Nadel & M. F. Garrett (Eds.), *Language and Space* (pp. 109-169). Cambridge / London : MIT Press.



- (1996b). Relativity in spatial conception and description. In J. J. Gumperz & S. C. Levinson (Eds.), (pp. 177-202).
- (2003). *Space in Language and Cognition*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Lucy, J. (1992). *Language Diversity and Thought*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Majid, A., Bowerman, M., Kita, S., Haun, D. B. M., & Levinson, S. C. (2004). Can language restructure cognition? The case for space. *TRENDS in Cognitive Sciences*, 8(3), 108-114.
- Orwell, G. (2008 [1949]). *1984*. London : Penguin Books.
- Piaget, J. (1937). *La construction du réel chez l'enfant*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Piaget, J., & Inhelder, B. (1947). *La représentation de l'espace chez l'enfant*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Pinker, S. (1994). *The Language Instinct : How the Mind Creates Language*. New York : W. Morrow and Co.
- Platon. (2002 [1967]). *Protagoras, Euthydème, Gorgias, Ménexène, Ménon, Cratyle*. Paris : Garnier-Flammarion.
- Rey, A. (Ed.) (2006 [1992]) Dictionnaire historique de la langue française. Paris : Dictionnaires Le Robert.
- Rey-Debove, J., & Rey, A. (Eds.). (2010) Le nouveau Petit Robert de la langue française. Paris : Dictionnaires Le Robert.
- Ruwet, N. (1991). *Syntax and Human Experience*. Chicago : University of Chicago Press
- S/A. (2001). *La nouvelle traduction de la Bible*. Paris : Bayard / Montréal : Médiaspaul.
- Sapir, E. (1921). *Language*. New York : Harcourt, Brace & Co.
- (1958). *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture and Personality* (Mandelbaum, David ed.). Berkeley : University of California Press.
- Saussure, F. de. (1972 [1916]). *Cours de linguistique générale* (Mauro, Tullio de ed.). Paris : Payot.
- Slobin, D. I. (1996). From « thought and language » to « thinking for speaking ». In J. Gumperz & S. C. Levinson (Eds.), *Rethinking Linguistic Relativity* (pp. 70-96). Cambridge : Cambridge University Press.

- Tohidian, I. (2008). Examining Linguistic Relativity Hypothesis as One of the Main Views on the Relationship Between Language and Thought. *Journal of Psycholinguistic Research*, 38(1), 65-74. doi : 10.1007/s10936-008-9083-1
- Trujillo, A. (1995). Toward a Cross-Linguistically Valid Classification of Spatial Prepositions. *Machine Translation*, 10(1/2), 93-141.
- Vandeloise, C. (1986). *L'espace en français*. Paris : Seuil.
- , (1987). La préposition à et le principe d'anticipation. *Langue française*, 76(1), 77-111. doi : 10.3406/lfr.1987.4732
- , (1991). Autonomie du langage et cognition. *Communications*, 53, 69-101.
- , (2003a). Acquisition des termes spatiaux et relativisme linguistique. In C. Vandeloise (Ed.), *Langues et cognition* (pp. 279-301). Paris : Hermes Science.
- , (2003b). Diversité linguistique et cognition. In C. Vandeloise (Ed.), *Langues et cognition* (pp. 19-58). Paris : Hermes Science.
- , (2004). Quatre relations fondamentales pour la description de l'espace. *Histoire Épistémologie Langage*, 26(1), 89-109.
- , (2006). *De la distribution à la cognition*. Paris : L'Harmattan.
- , (Ed.). (2003c). *Langues et cognition*. Paris : Hermes Science.
- Whorf, B. L. (1956). *Language, Thought & Reality* (Carroll, John B. ed.). Cambridge : M.I.T. Press.
- Wikipédia. (2012). Mamihlapinatapai, from <http://fr.wikipedia.org/wiki/Mamihlapinatapai>